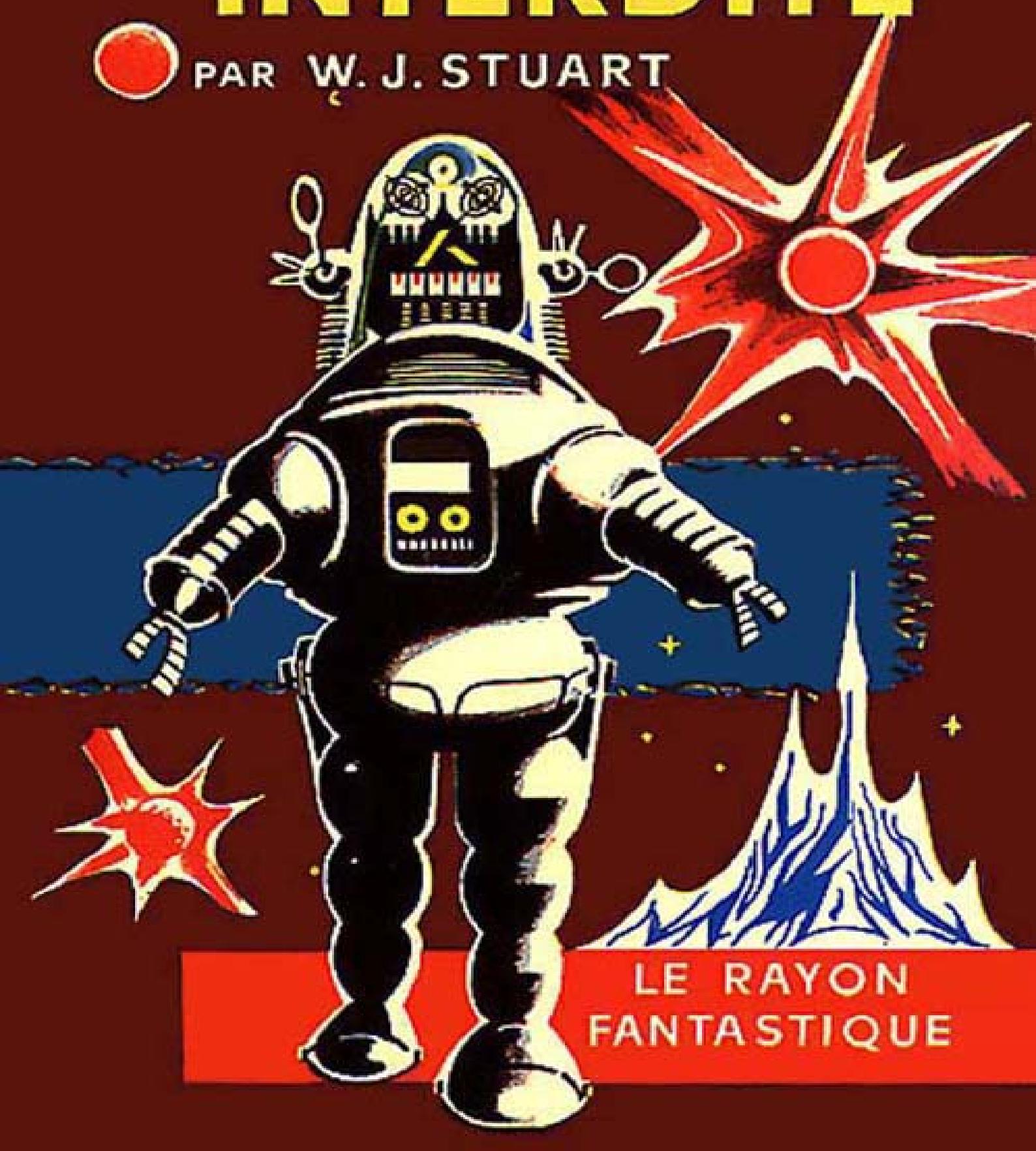


PLANÈTE INTERDITE



PAR W. J. STUART



LE RAYON
FANTASTIQUE

W. J. STUART

PLANÈTE INTERDITE

Traduction de Nathalie Gara



Hachette

Cet ouvrage a été publié aux U.S.A. sous le titre :
FORBIDDEN PLANET

Farrar, Straus & Cudahy, 1956
Hachette, 1957, pour la traduction française

Extraits du manuel condensé *Le Troisième Millénaire*, par A. G. Yakimara.

(Les passages qui suivent sont empruntés à l'édition microfilmée, revue et corrigée, publiée le 15 Quatuor 2600.)

En 1955, la première gare interplanétaire fut installée pour servir de piste de départ à des expéditions d'exploration du système solaire. À la fin de l'année 2100 l'exploration (et, dans certains cas, la colonisation) des planètes de ce système était pratiquement achevée.

... La conquête de l'espace semblait nécessairement limitée au système solaire. Ce n'est qu'en 2200, c'est-à-dire deux siècles après l'occupation de la Lune et cinquante ans après l'organisation de l'humanité en une fédération unique, que la conquête de l'Espace Extérieur quitta le domaine des rêves pour s'inscrire parmi les possibilités scientifiques. La théorie de Parvati, en marquant sur les lois de la relativité un progrès comparable à celui que ces mêmes lois représentent par rapport à la vieille superstition de la gravité, a permis à ce rêve d'entrer dans la voie des réalisations. Cette théorie réfute définitivement la conception einsteinienne selon laquelle à la vitesse de la lumière, ou au-delà, la masse devient infinie. Elle ouvrait ainsi la voie aux travaux de Gundarsen, Holli et Mussovski qui devaient traduire cette théorie en actes. Leurs découvertes permirent de faire bénéficier l'exploration de l'Espace Extérieur d'une nouvelle énergie, dite QG (Quanto-Gravitum)...

... Vers le milieu du IV^e siècle de notre millénaire, les premiers voyages d'exploration au-delà du système solaire avaient déjà eu lieu. La conception et le rendement des astronefs étaient en progrès constant...

L'âge héroïque de la conquête de l'Espace Extérieur fut marqué par de nombreux exploits, qui sont entrés dans la légende. Les plus importants sont sans doute les deux expéditions à Altaïr, la principale étoile de la constellation Alpha Aquilae. Le premier de ces voyages, effectué à bord du vaisseau-fusée Bellérophon, est parti de la Terre via la Lune, le 7 Sextor 2351. Le second, vingt ans plus tard, jour pour jour...

On chercherait en vain dans les annales de l'Histoire de l'Espace une aventure plus étrange que celle que connut le croiseur C-57-D sur la planète Altaïr-4. Comme tous les croiseurs en voyage d'étude, il avait un équipage restreint – bien moins important que celui des astronefs ordinaires – puisqu'il comptait à peine vingt et un hommes. Son commandant et premier pilote était Jean-Jacques Adams. Les collaborateurs directs de celui-ci s'appelaient André Farman et Yves Quinn. Le premier remplissait les fonctions d'astrogateur, le second était l'ingénieur en chef. Le quatrième officier de l'équipage était C. X. Ostrow, médecin du bord.

1 - LE DOCTEUR C. X. OSTROW

I

Le vœu que j'avais formé depuis longtemps était exaucé. Il eût donc été absurde de concevoir des regrets. Et pourtant, c'était plus fort que moi, j'aurais voulu me trouver n'importe où sauf dans cette cage métallique, immense coquille aux formes bizarres qui semblait immobile mais qui, en réalité, sillonnait le néant à une vitesse supérieure à celle de la lumière...

Plus vite que la lumière ! Plus de 300.000 kilomètres à la seconde !

Au début du voyage, je m'étais plus d'une fois surpris à écrire ce chiffre : 300.000 kilomètres à la seconde, soit, à l'heure, 108 suivis de six jolis petits zéros. J'avais beau savoir que c'était vrai, mon esprit ne parvenait pas à s'y faire.

Il n'en était pas de même, bien entendu, pour mes compagnons. Eux, ils en avaient l'habitude, et cette vitesse affolante ne tourmentait pas leur imagination. Sauf pour un ou deux vieux « loups d'espace » qui frisaient la trentaine, c'étaient tous des blancs-becs par rapport à moi. Ayant franchi le cap de la quarantaine, je n'avais pas été formé dans l'esprit du principe QG appliqué à la locomotion. Quand j'avais leur âge, la vitesse se mesurait en mille kilomètres à l'heure et nul n'imaginait que l'homme pût franchir les limites du système solaire.

Plus de 300.000 kilomètres à la seconde ! Je savais que je ne parviendrais jamais à m'y faire. Pas plus qu'à certaines conséquences de cette vitesse que mon esprit se refusait à admettre.

Ainsi par exemple, la notion de la compression du temps. Les jeunes, eux, savaient et admettaient sans peine que si le temps est fixe à chaque extrémité de ces voyages absurdes, il est au contraire extensible comme un accordéon au cours du

voyage même. Moi, je ne parvenais pas à me faire à cette idée. Mon esprit se révoltait. N'étant pas mathématicien, je ne pouvais m'empêcher d'y voir un exaspérant tour de passe-passe.

Jean-Jacques Adams m'avait dit – et Yves Quinn me l'avait confirmé – que la compression du temps au cours de notre voyage qui allait durer un an serait de dix à un. J'avais alors souri poliment en remerciant mes informateurs, mais je restais sceptique. Comment croire, en effet, qu'au bout des vingt-quatre mois que durerait notre voyage aller et retour, je trouverais tous mes amis vieillis de vingt ans, sans compter ceux qui seraient morts entre-temps.

Tout cela m'importait peu, au fond. Plus rien ne m'importait depuis la mort de Caroline. Néanmoins, j'étais quelque peu troublé par l'énigme que posaient à mon esprit les jeunes gens qui composaient notre équipage. Malgré leur jeunesse, ils dominaient parfaitement les problèmes spatiaux qui me donnaient, à moi, le vertige. Ce n'est pas sans angoisse que je pensais à leur destin. Imaginez un jeune homme qui, au retour d'un voyage interplanétaire, trouve sa bien-aimée avec des cheveux blancs et un dentier !

C'était surtout cette pensée qui me remplissait d'indulgence à leur égard. Ils représentaient la nouvelle génération d'explorateurs de l'Espace, un peu en marge de l'humanité, comme le sont d'ailleurs tous ceux qui ne résistent pas à l'attrait de la grande aventure. Il y avait pourtant une différence capitale. Les aventuriers de la vieille école obéissaient à l'appel de l'Espace forts de la conviction que le reste de l'humanité ne les laissait partir qu'à contrecœur en agitant des mouchoirs mouillés de larmes et en gémissant : « Revenez-nous vite ! » Quant à ces garçons, nul ne souhaitait leur retour. Car quel est l'être humain qui aime se voir rappeler la vitesse à laquelle il s'approche de la tombe, surtout lorsque celui qui le lui rappelle est un de ses contemporains qui aurait dû vieillir en même temps que lui, mais qui, par miracle, s'est soustrait à la loi commune !

Bref, je voyageais en compagnie d'une poignée de tout jeunes gens qui, en apparence, ne se distinguaient en rien des autres, mais qui s'étaient endurcis avant l'âge et dont les seuls liens

affectifs étaient ceux qui les unissaient les uns aux autres ou qui les rivaient à leur tâche surhumaine.

Dans l'ensemble, je les aimais assez et il me semble qu'ils me le rendaient bien. Ils acceptaient en tout cas, sans regimber, mes conseils et mes avis médicaux. Au bout de trois ou quatre semaines, certains d'entre eux venaient me trouver entre deux visites réglementaires. Malgré ces bons rapports, j'avais nettement le sentiment de n'avoir pas grand-chose de commun avec eux, sans excepter les officiers avec qui je passais mes loisirs, sauf quand je méditais, seul, dans ma cabine.

Mes compagnons nourrissaient-ils les mêmes sentiments à mon égard ? Je l'ignorais. Mais j'avais cependant l'impression qu'ils voyaient en moi un étranger. Cette barrière qui nous séparait, telle une feuille de plastique invisible et impalpable, était due sans doute au fait que je ne faisais pas partie de leur génération, et que nous nous en rendions réciproquement compte.

II

Je ne suis pas près d'oublier le 356^e déjeuner de ce vol. Je savais que c'était le 356^e, car j'avais pris l'habitude de faire chaque jour, en me rasant, une marque sur un petit calendrier. En prenant ma deuxième tasse de café, j'énonçai donc ce chiffre.

« Le cuisinier et ses aides, dis-je, ont droit à une médaille. 356 déjeuners sans la moindre réclamation, c'est un record ! »

J'espérais que cette innocente réflexion me vaudrait le renseignement que j'attendais avec impatience. Dès le début du voyage, j'avais découvert que pendant les vols interplanétaires, la question « Quand arriverons-nous ? » est un tabou.

J'avais sous-estimé cependant la perspicacité de mes compagnons, du moins celle d'André Farman. Il me lança un regard moqueur, puis se tournant vers Adams :

« Vous ne répondez pas, patron ? Notre docteur vous pose une question. C'est cousu de fil blanc. »

Adams me dévisagea. Comme d'habitude, l'expression de son visage ne trahissait nullement ses pensées.

« Vous auriez dû essayer ce manège sur Yves Quinn, dit-il, il tombe plus facilement dans le panneau que moi.

— Je ne vois pas ce que voulez dire, fis-je en riant. Et d'ailleurs Quinn est de garde.

— Et moi, je m'apprête à le relayer », dit Adams en se dirigeant vers la sortie.

Au moment de gagner la porte, il se retourna et lança :

« Nous allons voir ce que vous direz du déjeuner numéro trois cent soixante. »

Son intonation ne me fut daucun secours pour comprendre la signification de ses paroles. Ce n'est qu'une fois la porte refermée sur lui que je remarquai l'expression d'étonnement qui se peignait sur les traits d'André Farman.

« Fichtre ! s'exclama-t-il. Vous pouvez être fier de vous, docteur ! Votre quotient intellectuel doit être bien haut. Je n'aurais jamais cru qu'on pût faire parler le commandant aussi facilement. »

Ainsi donc, il fallait comprendre que nous n'avions plus que trois journées de voyage devant nous. Sans terminer mon déjeuner, je courus dans ma cabine pour réfléchir. Je disposais de toute une heure avant de rejoindre mon poste à l'infirmerie.

Ayant ôté ma blouse blanche, je m'assis sur ma couchette et allumai une cigarette, laissant mes pensées voguer à leur guise. Certaines d'entre elles, celles qui avaient trait à la fin du voyage, étaient plutôt agréables. D'autres, qui évoquaient ce qui nous attendait d'ici là, l'étaient bien moins. Je m'efforçai d'établir une moyenne entre l'impatience qui s'emparait de moi à la pensée de débarquer sur une planète inconnue, et la terreur qui m'empoignait devant les affres de la décélération qui devait accompagner notre entrée dans ce que Quinn et les autres appelaient la ZI (zone d'influence) du système d'Altaïr.

Dans le jargon d'astronautes, la période d'accélération s'appelait « Jig », la période de décélération « Jag ». Rien que le souvenir de ce que j'avais enduré au cours de la première me glaçait le sang dans les veines. Or, on m'avait prévenu que le processus inverse était infiniment plus pénible.

La balance sur laquelle je m'appliquais à équilibrer ma peur et mon impatience penchait de plus en plus du côté de la peur. Obéissant à une impulsion soudaine, je me levai et allai presser sur le bouton de l'appareil vidéo qui permettait d'apercevoir ce qui se passait à l'extérieur.

C'était la deuxième fois seulement que je faisais ce geste depuis le début du voyage, c'est-à-dire depuis un an. À la suite du premier essai, j'avais fait le vœu de ne pas recommencer. Du moins pas volontairement. Car ce que j'avais ressenti alors, je ne le souhaitais pas à un Martien. C'était une nausée, mais avec un N majuscule. Sans être à proprement parler intolérable, cette sensation m'avait laissé un souvenir extrêmement pénible. C'est que je n'étais pas, comme mes compagnons, immunisé contre le mal de l'Espace. La nausée que me procurait la vue de notre course à travers le cosmos me terrassait au point d'étouffer en moi jusqu'à la volonté de tenir bon.

Ce jour-là, cependant, j'espérais que la conscience d'être tout près du but et à la limite de l'Espace interstellaire atténuerait cette sensation désagréable.

L'écran du vidéo se ternit, s'obscurcit, puis à mesure qu'il se réchauffait, il se mit à briller. Son éclat pâlit ensuite et ce ne fut plus qu'une fenêtre s'ouvrant sur l'Espace, comme si la coque de l'astronef s'était soudain trouée.

Dehors, c'était le néant. Non point l'obscurité de la Terre ou celle de toute autre planète, mais des ténèbres épaisses, totales. Bien pis, c'était le néant en mouvement. L'impression que notre astronef était immobile gagnait en intensité du fait que le néant semblait filer à une vitesse incroyable. Je sais que cette phrase ne résiste pas à une analyse, qu'elle semble dépourvue de sens, mais je suis incapable de trouver des mots plus évocateurs pour décrire l'image qui s'offrait à ma vue.

Ma tête se mit à tourner. Je me penchai en avant en m'agrippant au rebord de l'écran et en me forçant à regarder. Peu à peu, mon malaise se dissipa.

Dès que les lumières jaillirent, tout changea. Elles surgirent des ténèbres qui apparaissaient maintenant comme un tunnel dont les parois seraient transparentes. Des lueurs informes, irréelles, qui projetaient de vilaines stries sur l'Espace noir.

Je savais qu'elles représentaient des astres et que c'était notre vitesse inconcevable qui les déformait à nos yeux. Je pris soudain conscience du fait que ce qui se déplaçait, c'était notre astronef, et par conséquent moi-même. Ma tête et mes entrailles se rebellèrent. Pris à nouveau de nausée et faisant un effort pour ne pas vomir, je tournai le bouton du vidéo et regagnai ma couchette en titubant.

Quelques minutes plus tard, j'étais de nouveau sur pied. Mais cette expérience ne m'avait pas fait de bien. L'appréhension que j'éprouvais à l'approche du « Jag » n'avait pas disparu. Chose curieuse, j'avais encore plus peur qu'avant...

III

Les heures passaient. Vingt-six heures s'étaient écoulées depuis les événements décrits quand, ayant expédié mes consultations du matin, j'entendis, diffusé par le haut-parleur, l'appel précédent les annonces de service : « Attention, attention ! » Puis, ce fut la voix de Jean-Jacques Adams :

« Tout le monde à l'écoute ! Le champ de pesanteur artificielle va bientôt devenir inopérant. Attachez vos ceintures. Les chefs de section devront rendre compte individuellement de la situation. C'est tout. »

L'heure H avait donc sonné. Et ce serait maintenant la minute M !

Pendant le quart d'heure qui suivit, je mis de l'ordre dans mes affaires, tout en surveillant mes aides qui s'occupaient du tableau de commandes de l'infirmerie. Après quoi je me dirigeai vers ma cabine avec un vague espoir que ma mine ne trahissait pas mon état d'âme.

La porte de la cabine était ouverte. À l'intérieur, le maître d'équipage Bertrand établissait le courant magnétique. J'aimais bien cet homme et je regrettais sincèrement qu'en simple sous-officier, il ne pût faire partie du cercle que nous formions, Adams, Quinn, Farman et moi. Peut-être l'aimais-je à cause de

son âge qui le rapprochait de moi. C'était un « vieux » : il devait avoir trente-deux ans. Nous nous entendions à merveille, surtout depuis que je l'avais guéri de sa dyspepsie chronique.

Il me dévisagea et esquissa un salut.

« J'ai tenu à m'occuper moi-même de votre cabine, dit-il.

— Je vous remercie », fis-je.

À vrai dire, j'étais déçu de le trouver là. La sueur froide perlait sur mon front et je dus prendre mon mouchoir pour l'éponger. Pour me donner une contenance je tirai de ma poche un paquet de cigarettes et le lui présentai en disant :

« Ne prenez donc pas cet air officiel. Une cigarette ? »

Il sourit, accepta, puis dit :

« Ne vous en faites pas, docteur. Ce ne sera pas agréable, bien sûr, mais ce sera vite passé.

— Ai-je donc l'air de prendre cela si mal ? demandai-je, pitoyable.

— J'en ai vu qui tenaient moins bien le coup », dit-il en plaçant ma couchette de manière à mieux résister au Jag, et en la fixant à l'aide de sangles. Quand il me regarda de nouveau, il ne souriait plus. « Il faut que vous sachiez une chose, docteur, dit-il. Pour le Jag, il faut vraiment bien serrer les courroies.

— Je n'y manquerai pas », répondis-je en m'efforçant de sourire sans y parvenir. Il me donna une légère tape sur l'épaule :

« Allons, du courage ! »

Puis il sortit et referma la porte derrière lui.

J'allumai une cigarette et me mis à arpenter la cabine, en faisant quatre pas en long et autant en large. Le temps me semblait traîner en longueur. Le signal d'une annonce retentit à nouveau et la voix de Jean-Jacques se fit entendre :

« Tout le monde au poste de décélération ! Les chefs de section rendront compte de l'exécution de cet ordre. Terminé. »

Ce n'était plus seulement mon front qui ruisselait de sueur. Mon corps tout entier suait à grosses gouttes. Je me renversai sur ma couchette inclinée et me mis en devoir de fixer les courroies des jambes. Le plastique dont elles étaient tressées glissait, froid, entre mes doigts.

Tout à coup, la porte s'ouvrit. C'était le maître d'équipage. Cette fois, je n'essayai même pas de sourire et marmonnai piteusement :

« Tiens... là...

— Il ne nous reste plus que quelques minutes, dit-il en me poussant contre la couchette. Il n'y a pas de temps à perdre. »

Il me ligota les jambes au point, me semblait-il, d'arrêter ma circulation. Il saisit ensuite la sangle la plus large destinée au torse. Je poussai un gémississement, mais je me ravisai bien vite et serrai les lèvres.

Lorsqu'il eut terminé, je pouvais à peine respirer.

« Cramponnez-vous maintenant aux poignées, dit-il. Serrez-les le plus fort possible. »

Il fouilla dans sa poche et en tira deux petits objets ronds que je ne parvins pas à identifier.

« Cela vous sera utile », fit-il en introduisant les petites boules dans mes oreilles. Il me lança un rapide coup d'œil, sourit et s'en fut.

Quelques secondes plus tard – à moins que ce ne fussent des minutes ou des années – j'entendis, très vaguement à cause de mes oreilles bouchées, le signal diffusé par le haut-parleur. Trois coups de sifflet et point de voix humaine...

Un silence... puis le Jag commença...

Ce fut d'abord une secousse violente qui fit vibrer les parois de l'astronef. Une idée me traversa l'esprit : un rouage de ce mécanisme infiniment compliqué avait dû s'enrayer.

Prisonnier des sangles serrées au maximum, mon corps se trouvait projeté en avant avec une telle force que le plastique semblait s'enfoncer dans ma chair.

Puis vint le bruit. Malgré mes oreilles bouchées il semblait traverser ma tête comme un scalpel chauffé à blanc. Ce fut une sorte d'apothéose du son arraché au métal tendu jusqu'à l'extrême limite de sa résistance.

L'instant d'après, tout cela, le bruit, la vibration puissante et les sangles lacérant mon corps, semblèrent se fondre et pénétrer à l'intérieur de moi. Mon être tout entier, et pas seulement mon corps, luttait contre une force qui s'acharnait à me désintégrer...

Puis ce fut le néant. Quand je repris mes esprits, je sentis des mains s'affairant autour des sangles de mes jambes.

Le maître d'équipage était là. Il se tenait dans une position normale, d'où je conclus que nous nous trouvions de nouveau dans un champ de pesanteur artificielle. Pendant qu'il me libérait de mes liens, je balbutiai quelques paroles inintelligibles. Mais il devina ce que je voulais dire.

« Ne vous inquiétez pas, docteur, me dit-il. Nous sommes au bout de nos peines. Maintenant tout est comme sur la Terre. »

IV

Ayant troqué mes vêtements trempés de sueur contre un uniforme tout propre, je me rendis au mess. Je me sentais presque d'aplomb, tout au plus avais-je un peu mal à la tête et mes genoux fléchissaient-ils légèrement. J'avais grandement besoin de prendre quelque chose pour me remonter.

Farman, qui m'avait précédé, avait déjà vidé à moitié son verre de « tord-boyaux astral », un mélange particulièrement fort dont il avait le secret. J'avoue qu'à sa vue mon courage m'abandonna. J'étais particulièrement peu disposé à essuyer des railleries.

J'avais tort de m'inquiéter. Pour une fois, André Farman n'était pas d'humeur taquine.

« Tiens, c'est vous, docteur, fit-il, en levant son verre. Nous venons de passer un sale moment ! J'avais l'impression que je ne parviendrais plus jamais à rassembler mes membres. »

Ses manières me mirent à l'aise. Je me préparai un cocktail et l'avalai d'un trait.

« Moi aussi, j'ai eu cette impression, dis-je, mais ce sont surtout mes jambes qui ont trinqué, c'est mon point faible.

— Mais non, protesta Farman, cela n'est pas la faute à vos jambes, c'est la baisse de la vitesse. »

Puis, vidant son verre, il s'apprêta à partir. Arrivé à la porte, il se tourna vers moi et dit :

« Venez donc au poste central de commandes. Cela vaut sûrement la peine de regarder dans le vidéo. »

Je m'empressai de saisir cette occasion et j'étais même si impatient de suivre Farman que j'en oubliai de vider mon verre. Adams se tenait sur le siège du pilote, mais ses yeux étaient collés contre l'écran du grand vidéo, mesurant près de trois mètres de large. Il ne fit pas un geste en nous voyant entrer. En revanche, Quinn bondit sur ses pieds.

« Ah ! fit-il, en se passant la langue sur les lèvres, prenez ma place, docteur. »

Et il disparut sans me laisser le temps de lui répondre. Adams, toujours immobile, s'adressa à Farman.

« Faites le point, André, dit-il.

— Bien », fit Farman en s'installant devant l'immense astroglobe qui oscillait doucement dans un cube transparent. Le siège de Quinn était un peu à l'écart de ceux du pilote et de l'astrogateur, à côté de deux rangées de computateurs de distance. Je m'y laissai glisser, fis pivoter le siège vers l'écran et poussai une exclamation.

La sensation de rester immobile au milieu d'un cosmos mouvant disparut subitement. Maintenant, je sentais nettement que notre vaisseau filait comme une flèche vers une étoile flamboyante, suspendue au milieu d'une nuit profonde.

C'était Altaïr, un joyau éclatant posé contre le velours noir d'un immense écran.

V

Quelques heures plus tard, minuit exactement d'après notre mesure du temps, je me trouvai à nouveau au poste central de commandes. J'avais précipité un peu à l'infirmerie mes préparatifs en vue de la visite médicale précédant le débarquement pour pouvoir reprendre la place de Quinn devant l'écran.

Ce que je vis cette fois m'impressionna si fortement que le souvenir de ma dernière vision d'Altaïr s'effaça.

Je fus d'abord frappé par les dimensions de l'étoile qui s'étalait sur l'écran, puis je remarquai qu'elle était entourée de plusieurs autres étoiles étincelantes, comme un grand diamant serti de roses. Et chacun de ces joyaux me fascinait par sa couleur spécifique.

Il me semblait assister à la naissance d'étoiles. Je n'ignorais pas qu'elles existaient depuis la nuit des temps, mais cela n'enlevait rien à l'émerveillement que j'éprouvais à les voir surgir une à une.

Combien de temps suis-je resté ainsi à contempler ce spectacle ? Je ne saurais le dire. Quinn vint enfin me déloger de mon siège. Je quittai le poste central de commandes, pris un repas rapide et allai me coucher.

Cependant le sommeil me fuyait. Adams m'avait dit que vers le matin – toujours d'après notre mesure du temps – les planètes d'Altaïr seraient en vue et mon impatience était telle que je ne parvenais qu'à m'assoupir pour de brefs instants.

Je fus brusquement tiré d'un de ces sommets par un coup de sifflet aigu venant du haut-parleur, suivi de la voix d'Adams convoquant une assemblée générale.

Je m'habillai en hâte et courus au mess où se tenaient généralement les réunions. Je pris place au premier rang entre Farman et Quinn. Derrière nous se tenaient le maître d'équipage et les deux sous-officiers. Le reste de l'équipage s'était groupé autour de nous. Nous étions vingt en tout. Adams n'était pas encore arrivé, sans doute afin de ne pas manquer à l'étiquette tacite qui veut que le commandant fasse toujours attendre ses hommes.

En regardant tous ceux qui m'entouraient, je fus frappé une fois de plus par leur jeunesse. Jeunes, ils l'étaient certes par leur chair et par leur tissu conjonctif, mais à tous les autres points de vue c'étaient des garçons endurcis et riches d'expérience. Et comme chaque fois que je faisais cette constatation, je me mis à méditer sur tout ce qui me séparait de cette jeune génération.

Adams arriva enfin, et nous passa rapidement en revue. Il était taciturne et impénétrable comme à son habitude. Je me dis

en le regardant que c'était lui le spécimen le plus représentatif de la nouvelle génération, en partie sans doute à cause de son physique qui pour être harmonieux était sans âge, et révélait une force et une assurance que l'on atteint rarement à vingt-sept ans. Il ne les aurait sûrement pas atteintes par lui-même dans une carrière autre que celle d'astronaute.

« Vous savez tous pourquoi je vous ai appelés ici, dit-il après une long silence. Je dois vous révéler, conformément aux ordres des autorités supérieures, le but de cette expédition. Personnellement, j'estime qu'il est insensé de maintenir un équipage dans l'ignorance d'un fait aussi capital jusqu'à l'arrivée à destination. C'est là un principe aussi suranné que la propulsion à l'aide de fusées. À mon avis, on aurait dû vous dire tout de suite non seulement où vous alliez, mais aussi pourquoi. Néanmoins, ajouta-t-il avec malice, si vous me dénoncez pour avoir critiqué le règlement, vous aurez à répondre d'avoir calomnié un officier. »

Cette plaisanterie fut accueillie par des éclats de rire.

« Nous allons aborder, poursuit Adams, sur la quatrième planète du système d'Altaïr, ainsi que vous le savez déjà. Si le lieutenant Farman est un astrogateur digne de confiance, comme il prétend nous le faire croire (nouveaux rires dans l'assemblée), nous parviendrons à destination dans vingt-quatre heures. » Il ménagea un bref silence et continua :

« Nous ignorons tout de cette planète, et notre expédition est un voyage de reconnaissance. Notre but est de découvrir ce qu'il est advenu de la mission exploratrice n° 4-23 qui a quitté sa base terrestre il y a vingt ans, d'après notre temps. Elle était effectuée à bord de l'appareil E-X-101, du nom de *Bellérophon*, et comportait, outre l'équipage proprement dit, des savants et des techniciens. C'était la première expédition dirigée vers la constellation Alpha Aquilae. »

Il se tut encore et nous regarda attentivement.

« Personne ne sait ce que sont devenus le *Bellérophon* et ses occupants. Nous ignorons même s'ils ont réussi à débarquer sur l'Altaïr-4. En effet, les communications par radio sont à peu près impossibles à cette distance, et l'équipement du

Bellérophon, ne l'oublions pas, était bien inférieur au nôtre, puisque vieux de vingt ans.

« Vous voyez donc de quoi il s'agit. Nous sommes chargés de retrouver les survivants du *Bellérophon*. N'oubliez pas la compression du temps : s'ils ont pu survivre, notre entreprise n'aura pas été vaine. Car ces hommes auront passé vingt ans sur une planète absolument inconnue des hommes. »

Ce fut tout. Adams donna l'ordre de disposer et se dirigea vers le poste central de commandes, accompagné de Farman. Tout le monde à bord, et notamment les plus anciens comme mon ami Bertrand, savait qu'il n'aimait pas abandonner l'appareil au contrôle automatique sans surveillance, et on ne l'en estimait que davantage. C'est à cette conscience professionnelle qu'on reconnaît un vrai commandant.

J'allais partir quand Quinn s'approcha de moi. J'avais pour lui beaucoup de sympathie malgré ses manières de vieille fille. C'est d'ailleurs le propre de sa profession, car pour faire du bon travail, un technicien doit être tatillon.

« Je pense, dis-je, que pour vous autres qui n'en êtes pas à votre premier voyage, c'est différent, mais en ce qui me concerne, je trouve cela extraordinaire. »

Quinn me fixa à travers ses grosses lunettes :

« Je vous comprends parfaitement, docteur, fit-il.

— Je ne compte pas dormir beaucoup, cette nuit, risquai-je. Il y a trop de sujets de méditation.

— Si j'ai un conseil à vous donner, dit Yves Quinn, méfiez-vous de la méditation.

« Plus votre imagination travaillera, plus vous serez exposé à des surprises. »

En nous assurant que nous arriverions à destination dans vingt-quatre heures, Adams avait dit, semble-t-il, l'exacte vérité. À plusieurs reprises mon sommeil fut interrompu par les coups de sifflet du haut-parleur. Soudain, à mon grand étonnement, la voix de Farman retentit :

« Attention, attention ! C'est le lieutenant Farman qui vous parle au nom du commandant. Altaïr-4 est en vue, les membres de l'équipage qui ne sont pas de service peuvent utiliser les

vidéos du pont 2. La planète et ses satellites sont visibles à bâbord. Terminé. »

Bondissant hors de ma couchette, je me précipitai vers mon vidéo, tournai le bouton et attendis, le cœur battant, que l'écran, d'abord brouillé et terne, se clarifiât.

Lorsque l'image apparut, j'éprouvai tout d'abord une vive déception. La planète qui surgit au centre de l'écran me fit penser à une de ces boules que l'on accroche aux arbres de Noël. C'était un spectacle parfaitement banal, qui n'avait rien de commun avec les formes étranges que le nom d'Altaïr-4 suscitait dans mon imagination. Cette planète ressemblait à première vue à la Terre comme une planète jumelle, à cette différence près qu'elle était légèrement plus aplatie aux pôles.

Peu à peu, cependant, sa beauté me subjugua. Une beauté étrange qui tenait à son atmosphère répandant un halo de couleur turquoise et à deux petites lunes d'un vert insolite comme je n'en avais jamais vu sur la Terre.

Je restai ainsi en contemplation pendant une heure sans doute observant la planète qui grossissait à vue d'œil jusqu'à occuper tout l'écran.

L'arrivée du maître d'équipage m'obligea à quitter mon écran.

« Bonjour, docteur, dit-il. Le commandant vous salue et vous fait dire que si vous voulez aller au poste central de commandes vous serez le bienvenu. »

J'enfilai ma blouse et me mis à la boutonner avec des mouvements fébriles.

« Vous êtes bien ému, docteur, dit le maître d'équipage en souriant.

— Bien sûr, ripostai-je, et si vous voulez tout savoir, vos airs blasés à vous tous ne sont que de l'affectation. »

Il me lança un regard, et son sourire ironique disparut.

« C'est possible, fit-il. Peut-être en avons-nous trop vu, mais peut-être aussi avons-nous un peu peur. »

Il y avait quelque chose dans l'intonation de sa voix qui me surprit. Comme je mettais mes souliers, je levai le regard pour le voir, mais déjà il se dirigeait vers la porte.

Dans la salle de commandes, je trouvai Adams, Farman et Quinn installés dans leur siège. Cependant, le vidéo était débranché, ce qui m'étonna. Je ne compris la situation que lorsque Adams prit le micro du haut-parleur pour faire l'annonce suivante :

« Attention, attention... annonce du commandant à l'équipage, nous approchons de notre objectif. Chacun à son poste. Terminé. »

Ainsi donc, nous allions passer par une deuxième phase de contre-accélération en perçant l'enveloppe de l'atmosphère entourant la planète. Je n'en fus pas autrement inquiet. Des exercices m'y avaient entraîné. Cette épreuve-là n'avait rien de comparable avec celles du Jag. Farman et Quinn se dirigèrent vers les immenses lampes de décélération situées au fond, et je les suivis en même temps qu'Adams. Je pris place à mon poste à l'extrémité de la rangée et montai sur la plate-forme, sous la lampe. Les autres en avaient fait autant.

Nous ressentîmes presque aussitôt une secousse, les lumières clignotèrent, s'atténuerent et la cloche du vaisseau se mit à sonner. En même temps, les rayons oméga étranges et multicolores, que diffusaient les lampes au-dessus de nos têtes, nous inondèrent. J'eus le vertige, suivi d'une forte nausée. La cloche se tut, les lumières revinrent et les lampes se débranchèrent automatiquement. Je descendis de ma plate-forme. J'avais un peu mal au cou et j'étais encore sous l'effet de mon malaise. Mais c'était bien tout.

« Il serait bon de mettre ces lampes au point pour nous faciliter le Jag », fis-je, mais personne ne sembla m'entendre. Adams et Farman avaient regagné leur siège et Quinn se dirigeait en hâte vers un appareil qui, je m'en souvenais, était un dispositif de contrôle téléguidé à courte distance.

Quelqu'un avait dû brancher le vidéo car l'écran se mit à scintiller. Soudain, l'Altaïr-4 surgit, pareil à une immense carte géographique en relief, tout un hémisphère baignant dans la lumière de son soleil, Altaïr. C'était une lumière glauque, comme passée par un filtre turquoise, et étrangement brillante...

J'étais fasciné. Toute mon âme semblait s'être réfugiée dans mes yeux afin de mieux percevoir les impressions visuelles. J'étais comme sous l'effet de l'hypnose et sans la moindre notion du temps.

Lorsque j'eus repris mes esprits, mon premier sentiment fut celui d'une vive surprise. La planète qui s'offrait à notre vue ressemblait en effet étrangement à la Terre. Point de sites lunaires avec des cratères béants sous une lumière d'un gris laiteux, point de paysages martiens dont les canaux ne parviennent pas à rompre la monotonie, point, non plus, de couleur dominante, mais une gamme infinie de nuances, toutes les teintes imaginables et inimaginables.

J'éprouvai soudain le besoin de partager mes impressions avec quelqu'un. Détournant pour la première fois le regard de l'écran je fus frappé par l'atmosphère tendue qui régnait dans la pièce. Personne n'avait bougé, mais cette immobilité ne faisait qu'accroître la tension.

La voix d'Adams me fit sursauter.

« Toujours rien, Yves ? » demanda-t-il à Quinn.

Celui-ci secoua la tête sans se retourner. Je savais qu'il portait des écouteurs d'une forme étrange.

« Rien, patron. À un moment, j'ai cru entendre quelque chose, mais non, tout est statique, étrangement statique.

— Si nous faisions un petit détour pour voir l'autre hémisphère ? demanda Farman.

— Rien ne presse, trancha Adams. Continuez », ajouta-t-il à l'adresse de Quinn, puis il s'absorba à nouveau dans l'examen de ses indicateurs.

Je me sentis tout honteux. Tandis que les autres remplissaient consciencieusement leur mission, je ne me préoccupais, moi, que de mes sensations personnelles.

En jetant un coup d'œil sur l'écran, je constatai que notre astronef descendait lentement en décrivant d'amples spirales.

Une demi-heure passa ainsi, ou peut-être une heure. Les efforts des trois hommes demeuraient vains. Un pli profond barrait le front de Quinn. Une expression de dépit errait autour de la bouche d'Adams. Même Farman semblait las et morose. Tout à coup, le haut-parleur au-dessus du siège de pilote,

qu'Adams venait de brancher, retentit. Il émit des sons bizarres qui ne ressemblaient à rien de ce que j'avais entendu jusque-là dans ma vie.

De spirale en spirale, l'astronef s'approchait de la planète. Sur un ordre du commandant, notre ingénieur en chef se munit de lunettes spatiales et se mit à observer soigneusement l'écran.

« Je ne vois pas la moindre habitation, dit-il au bout d'un moment. Ni villes, ni ponts, ni barrages. Rien en somme. Des édifices isolés pourraient m'échapper, mais il faudrait qu'ils soient bien petits...

— Continuez à regarder », dit Adams.

Je crus qu'il allait ajouter quelque chose, mais Quinn l'en empêcha en intervenant.

« Patron ! cria-t-il, bouleversé. Nous sommes suivis au radar. Séquence K ! »

Des grincements rauques se firent entendre, venant du haut-parleur. D'une main qui tremblait d'émotion, Quinn manipula le bouton pour régler le son. Le grincement cessa, faisant place à une voix sonore :

« ... suivis au radar », disait-elle.

On eût dit l'écho de la voix de Quinn.

Je sursautai sur mon siège sans quitter des yeux le haut-parleur. Adams et Farman avaient également le regard fixé sur l'appareil. Quinn dit quelque chose, mais nous ne pûmes l'entendre car au même moment la voix retentit à nouveau.

« Astronef ! Faites-vous connaître ! Vous êtes suivis au radar ! Faites-vous connaître ! »

Adams saisit son micro.

« Ici croiseur des Planètes Réunies C-57-D. Commandant : Jean-Jacques Adams. Qui êtes-vous ? »

Une longue pause suivit. Lorsque la voix lointaine se fit de nouveau entendre, elle avait changé d'intonation.

« Ici Morbius », dit-elle comme à contrecœur.

Farman mit un papier sous les yeux du commandant. Après y avoir jeté un coup d'œil, Adams dit :

« Le professeur Edward Morbius du *Bellérophon* ?

— Lui-même », acquiesça simplement la voix.

Adams et Farman échangèrent un regard. Ils n'étaient pas moins étonnés que moi. L'attitude de cet homme devant l'arrivée des premiers passagers de la Terre depuis un temps qui devait représenter pour lui vingt années, était tout à fait inattendue.

« Nous sommes heureux d'apprendre que le *Bellérophon* a pu remplir sa mission », dit Adams en s'efforçant de donner à cette conversation le ton qui convenait.

Un nouveau silence, puis :

« Vous voulez débarquer ici, commandant ? demanda le professeur Morbius sur un ton résolument froid.

— Bien sûr, dit Adams. Il ne faut cependant pas vous méprendre sur mes intentions. Nous sommes chargés de retrouver les membres de l'équipage du *Bellérophon* et de rendre compte à qui de droit de ce qu'ils sont devenus. Et le cas échéant de leur venir en aide. »

Cette fois le silence fut si long qu'Adams crut la conversation interrompue pour de bon. Il leva sur Quinn un regard interrogateur. Celui-ci répondit par un signe affirmatif.

« Dites-moi, Edward Morbius, êtes-vous en difficulté ? Subissez-vous une contrainte quelconque ? Répondez-moi simplement par un oui ou un non. »

La réponse fut immédiate et ferme.

« Je ne suis nullement en difficulté, commandant, et n'ai aucunement besoin de votre assistance. Inutile de débarquer. Inutile et inopportun. Cela pourrait même être désastreux, ajouta la voix après une brève hésitation.

— Je suis chargé d'atterrir sur la planète Altaïr-4, dit Adams en insistant sur chaque mot, et de voir ce qui s'y passe.

— Un commandant d'astronef a toujours la latitude de modifier les ordres reçus s'il le juge nécessaire, dit la voix sur un ton de plus en plus tranchant. Je vous mets en garde : ne débarquez pas ! Vous iriez au-devant d'une catastrophe.

— Mon jugement va dans le sens des ordres reçus, rétorqua Adams. J'aimerais avoir les coordonnées pour pouvoir me poser. Avec le maximum de précision, si possible. »

Tout en parlant, il griffonna quelque chose sur une feuille de papier qu'il passa à Farman. L'ordre de localiser la radio émettrice, sans doute.

« Commandant, dit la voix qui tremblait de peur ou de colère, si vous vous posez sur cette planète, je ne réponds pas de l'intégrité de votre astronef, ni même de la sécurité de votre équipage.

— Je suis bien décidé à me poser, professeur Morbius. Quelle est donc la nature du danger dont vous parlez ? »

Silence. Comme Farman passait devant moi, une feuille à la main, je pus y déchiffrer : « Approximativement 75 kilomètres terrestres. »

Farman posa la feuille devant Adams qui, après y avoir jeté un coup d'œil, dit :

« Je vous prie une fois de plus, Edward Morbius, de me révéler la nature du danger qui nous menace sur cette planète. »

La réponse vint, hésitante :

« C'est difficile à expliquer... faute de termes exacts...

— En ce cas, dit Adams, donnez-moi les coordonnées d'atterrissement. En tant que membre des cadres de votre expédition, vous devez les connaître.

— Vous avez bien compris que je décline toute responsabilité de ce qu'il pourra vous arriver, dit la voix dont l'accent trahissait maintenant sans équivoque une terrible colère.

— Les coordonnées d'atterrissement, s'il vous plaît ! », répéta Adams.

Un son se fit entendre qui ne pouvait être qu'un soupir. Puis :

« J'ai ici le journal de bord avec les indications de notre astrogateur. »

Adams fit signe à Quinn de s'approcher. Farman se pencha, lui aussi, au-dessus du siège du commandant, un crayon et un carnet à la main. La voix d'Edward Morbius se mit à citer des chiffres alternant avec des précisions techniques. Pour moi, cela n'avait pas beaucoup de sens, mais Farman prenait des notes avec assurance, sous le regard expert de Quinn.

« C'est tout, dit la voix, et Adams lança un regard à Quinn qui se livra à un rapide calcul sur son bloc.

— Je vais vérifier vos chiffres », dit Adams dans le micro. Il se mit à dicter ses données à Quinn. Celui-ci écouta attentivement, puis fit un signe approuveur...

« C'est parfaitement exact, commandant », dit-il.

Après un silence lourd de signification, Yves Quinn se remit à son tableau de commande et commença à manipuler des boutons, mais sans résultat.

« C'est coupé », dit-il.

Personne ne réagit. Ce fut Farman qui parla le premier.

« On ne peut pas dire qu'on nous accueille avec des fleurs.

— Les coordonnées correspondent-elles bien à ces chiffres ? demanda Adams à Quinn.

— Tout à fait. Le point indiqué se situe au milieu de mon carré de 75 kilomètres de côté.

— Que soupçonnez-vous, patron ? demanda Farman. Que Morbius cherche à nous fourvoyer ?

— Ou à nous perdre », répondit Adams.

À mon grand étonnement, il posa son regard sur moi. Il n'avait donc pas oublié complètement mon existence.

« Que pensez-vous de cette voix, docteur ? me demanda-t-il.

Ne vous a-t-elle pas donné l'impression d'une gêne extrême ?

— Non, répondis-je. À mon avis, l'émotion qu'elle trahissait tenait plutôt de la colère et de la peur.

— La peur ? répéta Adams. Il aurait peur pour lui-même ?

— Je ne le crois pas, dis-je. Bien sûr, je peux me tromper, mais il m'a semblé qu'il redoutait quelque chose pour nous. Et sa colère s'expliquerait par notre refus de suivre son conseil.

— À quoi pensiez-vous au juste, fit Quinn, en lui demandant s'il subissait une contrainte ?

— C'est simple, dit Adams. Pourquoi cette planète ne serait-elle pas habitée par des êtres intelligents ? »

Il se renversa sur son siège, les paupières closes, plongé dans de profondes méditations. Mais cela ne dura pas longtemps. Se redressant brusquement, il se tourna vers Farman.

« Tracez votre route d'après ces données », dit-il.

Puis vers Quinn :

« Vous, Yves, vous surveillerez les phénomènes de l'atmosphère et de la gravitation à mesure que nous perdrons de l'altitude. »

Il fit pivoter son siège, brancha le communicateur et prit le micro :

« Ici le commandant ! dit-il. Nous avons atteint notre objectif. Nous allons nous poser d'un moment à l'autre. Jusqu'à nouvel ordre, notre vaisseau est en état d'alerte B. Le maître d'équipage est responsable de l'exécution de cet ordre. Terminé. »

Il coupa le courant et, tandis que Farman fournissait des chiffres à sa machine à calculer et que Quinn manipulait ses appareils, il dit à mon adresse :

« Cela ne doit pas empêcher le docteur de procéder à la visite médicale que le règlement prévoit avant l'atterrissement. »

Je marmonnai quelques mots d'excuse et m'en fus pour gagner mon infirmerie. Celle-ci n'était pas pourvue d'un vidéo, mais cela n'avait pas d'importance. Trop de travail m'attendait...

Lorsque j'eus examiné le dernier membre de l'équipage, un nouvel ordre, accompagné de quelques informations, fut lancé par le commandant. Le haut-parleur rendait sa voix singulièrement impersonnelle.

« Dès la fin de cette annonce, disait-il, le vaisseau passe en état d'alerte A. Nous sommes prêts à nous poser. Des premières observations il ressort que cette planète est du type terrestre. L'atmosphère et la gravité d'Altaïr-4 n'imposent pas l'usage d'équipements spéciaux. Cependant la tenue de campagne n° 2 est de rigueur. Le maître d'équipage est chargé à l'exécution de cet ordre. Terminé. »

Je courus dans ma cabine pour me changer.

2 - LE DOCTEUR C. X. OSTROW (suite)

I

Nous étions arrivés. Nous avions atterri sur Altaïr-4.

L'astronef s'était posé sur son train d'atterrissement, pareil à un immense champignon. Sous la lueur verdâtre qui faisait étinceler sa coque, il paraissait plus imposant que le jour où, dix années terrestres auparavant, à plusieurs millions de kilomètres de là, je l'avais aperçu, pour la première fois sur la piste de lancement.

À l'intérieur de l'appareil, les hommes se tenaient devant les canons explosifs et désintégrants. Les sabords ouverts faisaient des taches noires sur ses parois luisantes. Dehors, le reste de l'équipage, en armes, formait autour de l'astronef un cercle protecteur. À quelque distance au-delà du cercle se tenaient les officiers. J'éprouvais une agréable surprise à me trouver parmi eux. J'avais craint d'être obligé de rester à bord, à l'infirmerie. Par bonheur, je n'avais reçu aucun ordre en ce sens.

Et, par bonheur aussi, personne ne s'occupait de moi. Adams, armé de jumelles, scrutait l'horizon. Farman faisait les cent pas en mâchonnant une cigarette. Quinn s'était mis à quatre pattes pour mieux examiner le sol sablonneux. J'avais bien de la chance, moi. Les autres avaient chacun leur préoccupation, j'étais seul à ne point en avoir. J'étais libre de me donner tout entier à mes sensations ; me laisser envahir par l'étrange ambiance où je plongeais.

La ressemblance avec la Terre s'était évanouie. Nous étions au milieu d'un désert, sous un soleil qui dardait sur nous ses rayons. Nous avions de l'air pour respirer et le sable sous nos pieds pour marcher. Des paysages s'offraient à nos yeux et nos oreilles percevaient le craquement de nos bottes à chacun de

nos pas. Mais rien de tout cela ne ressemblait à ce que nous avions ressenti, vu ou entendu sur la Terre.

Une merveilleuse sensation de bien-être me pénétrait tout entier. J'aspirais avec délices un air doux et capiteux. Mon regard allait du ciel couleur turquoise au sol tapissé d'un sable rouge, puis aux pointes des rochers d'un bleu gris surgissant ça et là au milieu du sable, enfin au-delà de l'horizon, vers la chaîne des montagnes d'un gris vert, aux pentes tantôt raides, tantôt douces, et qui, à en juger par leur coloration brillante, étaient peut-être couvertes de végétation.

La voix de Quinn m'arracha à mes rêveries.

« Regardez ça, docteur. »

Je tournai la tête et vis dans sa main un bloc de roche d'un bleu délavé.

« Étrange formation, dit Quinn. C'est plus dur que le granit mais léger comme la pierre ponce. »

Je tendis la main mais mon geste resta inachevé. Un cri poussé soudain par Adams m'avait immobilisé :

« Bertrand ! Alerte ! À gauche ! »

Ayant tourné la tête, je vis Adams indiquant un point lointain dans le désert rouge. Un tourbillon de sable s'avancait vers nous à une vitesse vertigineuse. Je me dis qu'il devait s'agir d'une illusion d'optique produite par le vent, mais au fond je savais que j'essayais de me donner le change.

Le maître d'équipage lança des ordres brefs et quatre hommes se présentèrent devant Adams. Après quoi, un long silence se fit. Personne ne bougeait.

Le tourbillon de sable continuait à progresser dans notre direction. Tout à coup j'aperçus à son sommet quelque chose qui accrochait les lumières à la manière des objets métalliques.

La vitesse de son avance était telle qu'en quelques secondes nous le vîmes tout près. Maintenant il ralentissait en soulevant sur son passage un nuage de poussière. Parvenue à une vingtaine de mètres de nous, cette masse étrange s'arrêta. L'homme qui se tenait à droite d'Adams épaula son fusil explosif, mais sur l'ordre énergique du maître d'équipage, il l'abaissa d'un mouvement convulsif. Comme je comprenais son

émoi ! La vue de cette chose incroyable qui se dressait devant nous nouait tous les muscles de mon abdomen.

La poussière retomba sur le sol et nous pûmes alors distinguer les contours de l'objet. C'était probablement un véhicule. Fait avec du plastique et du métal, mesurant environ quatre mètres de long, il était pourvu de roues bizarres, à l'aspect fragile, qui lui conféraient un petit air de colosse aux pieds d'argile. La partie extérieure était surmontée d'une sorte de tour métallique d'où jaillissaient de temps en temps des traits de lumière. Derrière, il y avait quatre sièges protégés du vent par des écrans coniques. Mais ils étaient vides.

« Il n'y a personne dedans, murmura Farman.

— Ce qui est devant, ce doit être le moteur, fis-je. Mais où est le conducteur ? »

La voix coupante d'Adams interrompit cet échange d'impressions.

« Taisez-vous et regardez ! »

Tout à coup, la masse que j'avais prise pour le moteur, la source de l'énergie, s'anima. Elle se mit à grandir, à s'élever toujours plus haut...

Puis, elle se détacha du véhicule dont il ne resta plus que la plate-forme avec les quatre sièges vides. La source de la forme motrice était aussi, à n'en pas douter, la force conductrice.

Devant nous se tenait une silhouette informe évoquant les dessins des malades atteints de démence précoce. Elle se terminait en bas par des jambes courtes, en forme d'échasses et, au niveau des épaules, par deux prolongements en guise de bras. La tête était figurée par une excroissance sphérique. C'est de là que s'échappaient les rayons de lumière.

La masse se mit en mouvement et avança dans notre direction. Bertrand s'approcha d'Adams pour lui glisser quelque chose à l'oreille.

« Non ! cria le chef d'un ton sans réplique. Il n'est pas armé pour autant qu'on puisse voir.

— On ne sait jamais », fit observer André Farman, mais Adams le fit taire d'un geste.

Nous regardions en silence la « chose » venir vers nous de sa curieuse démarche dandinante. Je remarquai que ses jambes étaient articulées.

Elle s'arrêta une fois de plus à quatre mètres devant nous. La boule qui semblait être sa tête était percée d'orifices qui laissaient passer des signaux lumineux. Ceux-ci étaient maintenant plus nets et plus ordonnés. Tout à coup un bruit grinçant s'échappa de la coquille métallique...

La « chose » parlait. Sa voix était métallique et monocorde mais elle était au service d'un langage humain.

Ma stupéfaction fut telle qu'elle me fit manquer deux ou trois mots. J'entendis cependant « bienvenue », puis : « Je suis chargé de conduire le commandant et les officiers auprès du docteur Morbius. »

Ce fut tout. Les lumières s'éteignirent, la voix se tut en même temps que le bruit grinçant qui l'accompagnait.

La masse bizarre semblait maintenant morte. Ce n'était plus qu'une construction métallique, assez grossière et inerte.

Quinn saisit le bras d'Adams en proie à une vive émotion.

« Un robot ! marmonna-t-il. Une machine commandée à distance... »

Il lâcha le bras du commandant et, comme fasciné, fit un pas en avant. Mais déjà Adams le saisissait par l'épaule, l'obligeant à revenir en arrière. Quinn essaya de se libérer, mais finit par se soumettre en lançant à Adams un regard foudroyant dont je ne le croyais pas capable. Ce fut maintenant Farman qui parla :

« Un robot ? Allons donc ! On n'en a jamais vu de pareil sauf dans les illustrations de livres d'enfants. »

Il comparait sans doute cette masse à ces automates aux formes géométriques dont l'usage se répandait de plus en plus sur la Terre. Mais en ce qui me concerne, un souvenir s'imposait à mon esprit. Un robot, oui. Non pas tant la chose que le mot même...

Les orifices de la tête se mirent à lancer des lueurs. Puis ce fut le bruit grinçant, suivi du son de la voix.

« Je dois vous faire savoir que je suis réglé pour répondre au nom de Robby. »

De nouveau la vie sembla se retirer de la masse. Ni lumière, ni son !

« Tu entends, Yves, fit Adams en se tournant vers Quinn. Veux-tu l'interroger ?

— Après vous, patron », répondit notre ingénieur en chef, d'un air maussade.

Adams haussa les épaules. Il fit un pas en avant et, le regard fixé sur la masse de métal, dit en scandant les mots :

« Robby, est-ce que tu me comprends ? »

Les orifices s'éclairèrent et la voix se fit entendre.

« Oui. »

Ce fut tout, mais cette fois, une des lumières resta allumée. Elle brillait d'un éclat égal, sans clignotements.

« Dois-je me servir du mot-clé chaque fois que je m'adresse à vous ? » demanda Adams.

La réponse vint, cependant que les traits lumineux se croisaient.

« Non.

— Vous êtes... commença Adams en hésitant, vous êtes un mécanisme robot.

— Oui, d'où le nom de « Robby ».

— Est-ce le professeur Morbius qui vous commande ? »

Au mot « Morbius », le jeu des lumières se fit plus rapide.

« Oui, je suis chargé de conduire le commandant et ses officiers auprès du docteur Morbius. »

Un silence se fit au milieu duquel je fus surpris d'entendre soudain ma voix :

« Mais il pense ! Vous ne semblez pas le comprendre. Il sait réfléchir.

— Cela, nous ne pouvons encore l'affirmer, docteur, objecta Quinn. Pas pour le moment. Nous n'avons pu constater jusqu'ici que le phénomène de réaction et de sélectivité. »

Il contemplait le robot avec la curiosité passionnée du technicien.

« Essayez de lui parler, docteur », proposa Farman.

Je m'avançai en lançant un regard en biais vers Adams. Comme celui-ci ne semblait pas comprendre mon interrogation, je me tournai résolument vers l'automate.

« Robby... », dis-je, en me rendant compte tout à coup que j'étais à court d'idées.

Les lumières s'éteignirent pour un instant puis revinrent. C'était pour faire la distinction entre Adams et moi, me dis-je.

« Robby, repris-je, l'atmosphère de cette planète semble très riche en oxygène...

— Sa teneur en oxygène, fit l'automate, est supérieure à celle de l'atmosphère terrestre de 4,7.

— Bigre ! s'exclama Farman. Vous ne lui aviez même pas posé de question. »

Il vint se placer entre la machine et moi et dit en élevant la voix :

« Hé, Robby ! Comment faut-il vous appeler : monsieur ou madame ? »

Des rires fusèrent parmi les hommes. Ce Farman était incorrigible ! Tout était pour lui matière à plaisanteries. Je lui lançai un regard désapprobateur en même temps que Quinn qui ajouta même :

« Si vous vous figurez qu'il vous répondra à cela ! railla-t-il. Il se tut tout à coup et ses yeux s'arrondirent d'étonnement.

— Dans mon cas, cette question n'a aucune signification », fit la voix métallique.

Ce fut un bref silence, suivi de rires.

« Bien envoyé ! » s'écria l'un des hommes.

Farman eut un sourire qui me sembla lugubre. Levant le regard sur le robot, il dit :

« Bon, bon, vous êtes malin. Et maintenant dites-moi s'il vous plaît... »

Il ravalà ses mots car Adams, sortant de ses rêveries, s'écria :

« Assez plaisanté, lieutenant. Reculez-vous !

« Bien, patron », dit Farman, la tête basse. Il fit demi-tour et revint à sa place sans mot dire. Les hommes ne riaient plus. Quelque chose dans l'intonation du patron me rappela la gravité de la situation, avec tout ce que cela pouvait comporter.

S'approchant du robot, Adams parla :

« Ce danger dont parlait le professeur Morbius ? En quoi consiste-t-il ? »

Cette fois, la réponse se fit longtemps attendre. Les lueurs se mirent à clignoter rapidement à un rythme saccadé.

« Question non comprise, dit la voix sortant de la sphère métallique. Prière de l'exprimer sous une autre forme.

— Quel est le danger auquel le professeur Morbius a fait allusion ? » répéta lentement Adams.

La réaction fut stupéfiante. Le bruit qui accompagnait la voix se fit encore plus grinçant et les lueurs dansèrent à un rythme affolant. Puis, le bruit s'arrêta, les lumières s'éteignirent et l'automate ne fut plus qu'une masse inanimée.

« Qu'est-ce qui se passe ? s'écria Farman. Un plomb a sauté ? »

Mais avant qu'on eût pu lui répondre, la tête du robot s'éclaira. Sans en être absolument certain, j'eus l'impression que l'appareil fonctionnait maintenant comme au début.

« Je dois conduire le commandant et les officiers auprès du professeur Morbius. »

La même formule revenait.

Adams tourna le dos à l'automate, faisant un signe à Farman et à Quinn, puis à moi... Nous nous approchâmes de lui.

« Deux d'entre nous le suivront. André et moi. Vous, Yves, vous prendrez le commandement en mon absence. Regagnez le vaisseau et suivez-moi au radar. »

Il tapota le petit cylindre étincelant de son autovidéo. L'appareil, qui était attaché à sa ceinture, semblait faire partie de la boucle.

« Bien, patron, dit Quinn, dont la mauvaise humeur s'était dissipée.

— Laissez les sentinelles dehors, fit Adams, et gardez les deux canons à explosion armés. Mettez aussi à pied d'œuvre le tracteur pour le cas où vous auriez à me rejoindre.

— D'accord, acquiesça Quinn.

— Pas de commentaires ? » demanda Adams en nous regardant à tour de rôle.

Farman et Quinn secouèrent la tête. Quant à moi, j'avais une question à poser :

« Excusez-moi, patron, mais il me semble que vous ne savez pas à quoi vous vous exposez, vous et André.

— Je n'en sais pas plus que vous, docteur.

— Cela pourrait être très grave, risquai-je.

— Vraiment ?

— Je pense que vous avez tort de partir à deux. Je ne suis pas un infirme et mon quotient intellectuel est de cent quatre-vingts, sans compter ceci..., ajoutai-je en désignant mon pistolet désintégrateur. D'ailleurs, je ne pourrais guère me rendre utile à bord... »

Je n'eus pas besoin de plaider plus longtemps ma cause, car déjà Adams me répondait par un sourire épanoui.

« Bien, dit-il, très bien. »

Son sourire disparut et il se tourna vers Quinn. « Pas d'inconvénient ?

— Non, répondit l'interpellé. Bonne chance ! »

Il s'en fut eu lançant des ordres au maître d'équipage, tandis que je m'approchais du robot en même temps qu'Adams et Farman.

« Robby, dit Adams, nous sommes prêts à nous rendre auprès du professeur Morbius. »

Les lueurs clignotèrent et la voix métallique se fit entendre :

« Suivez-moi », dit le robot en se dirigeant de sa démarche dandinante vers le véhicule.

Tout en lui emboîtant le pas, je me retournai en arrière mais ne vis personne en dehors des trois sentinelles. Notre astronef reposait sur le sable rouge parsemé de pointes de roche bleue, étincelant sous la lumière verdâtre. Tout cela était réel, et pourtant incroyable.

Mais le plus incroyable de tout, c'était que moi, Charles Xavier Ostrow, m'apprêtais à traverser ce désert sans pareil dans une voiture grotesque conduite par une caricature humaine, en compagnie de deux jeunes hommes, pour retrouver quelqu'un que nous ne connaissions pas, à un endroit dont nous ignorions tout...

II

Ce fut tout un voyage. À en croire nos montres, il ne dura qu'un quart d'heure, mais il sembla beaucoup plus long. Peut-être parce que j'avais gardé les yeux fermés la moitié du temps.

Nous partîmes à un train d'enfer et je fus bien heureux de trouver, attachée à mon siège, une ceinture de sécurité. Le véhicule traversait le désert en direction des montagnes. Nous ne tardâmes pas à découvrir que le désert était loin d'être aussi plat qu'il nous avait semblé tout d'abord, vu de l'astronef. Ainsi, nous n'avions pas remarqué dans le sol du désert une sorte de dépression fendue d'une crevasse large de 800 mètres environ et au moins dix fois aussi profonde, parallèle au chemin que nous suivions. C'est en l'apercevant que je fermai pour la première fois les yeux, car le robot conduisait comme un fou tout au bord de l'abîme où nous risquions de basculer d'une seconde à l'autre...

Lorsque j'ouvris les yeux, très prudemment, nous avions laissé la crevasse derrière nous et foncions en direction d'un contrefort rocheux qui jaillissait du désert rouge à quelque distance de la montagne. S'étendant sur plusieurs kilomètres, cet îlot de roc atteignait une altitude d'environ trois cents mètres. Et nous filions vers cette muraille où ne se dessinait aucun passage à une allure dont le seul souvenir me donne le frisson.

À nouveau je fermai les yeux.

La course effrénée se poursuivit encore quelque temps, puis je sentis que le véhicule ralentissait avant de prendre un brusque virage. Quelqu'un avait parlé ou plutôt avait poussé une exclamation. Je risquai un coup d'œil... et poussai à mon tour un cri.

Sans doute la muraille rocheuse dissimulait-elle un tunnel, car maintenant elle se dressait à notre droite. Le véhicule était engagé sur une pente douce qui nous menait vers une vallée, bordée d'un côté du contrefort, de l'autre de la chaîne de montagnes. Plus la moindre trace du désert : la vallée qui s'étalait à nos pieds était couverte d'une végétation variée,

arbres, buissons et herbe, que traversait le ruban scintillant d'un fleuve étroit...

Ma première impression, celle qu'avait produite sur moi la vue encore lointaine de la planète sur l'écran du vidéo, surgit de ma mémoire. Cependant, à mesure que nous descendions la pente, la vue de la vallée se précisait, détruisant cette impression de similitude avec la Terre. Les arbres qui, de loin, semblaient pareils à ceux de nos régions tropicales, ne ressemblaient en réalité à aucun végétal terrestre. Ni leur tronc, ni leur feuillage, ni leur forme ne rappelaient les arbres de chez nous. Quant à l'herbe, elle avait des teintes dorées, et le fleuve était d'un bleu profond, comme celui de la Méditerranée.

Nous ne parlions pas, trop absorbés par le spectacle qui s'offrait à nos yeux. Après avoir ralenti jusqu'à 60 kilomètres terrestres à l'heure, le véhicule s'engagea dans un bois formé par ces arbres étranges. Le sol, lisse et dur, n'était plus rouge comme celui du désert, mais d'un bleu gris comme les rochers. Le bois était dense. Jetant un coup d'œil du côté d'Adams et de Farman, je vis qu'ils avaient posé la main sur leur pistolet désintégrateur. Je suivis leur exemple en sentant soudain s'évanouir mon émerveillement devant ce paysage insolite...

Le bois s'était peu à peu clairsemé et le chemin décrivit une courbe. Maintenant, nous semblions nous diriger vers un pan rocheux qui saillait sur le flanc de la montagne. Adams et Farman parurent rassurés et leurs mains quittèrent les pistolets. Le robot conduisait maintenant à une vitesse raisonnable, ce qui nous permettait d'observer le paysage tout à loisir.

La région était pittoresque, mais aussi différente de celle que nous venions de quitter que celle-ci l'était du désert. J'allais faire part de mon impression à mes compagnons mais Adams me devança :

« Un homme est passé par là », dit-il.

C'était bien cela. De part et d'autre de notre chemin s'étendait un terrain où tout révélait l'intervention de l'homme. Des gazon dorés alternaiient avec des taillis et des bosquets. Le lit du fleuve, d'un bleu méditerranéen, était harmonieusement façonné. Le site réalisait une transition progressive vers le paysage montagneux, au milieu d'une brousse sauvage...

« Vous avez parfaitement raison, patron. Tout cela est fabriqué.

— Il doit y avoir par ici un bâtiment ou des bâtiments.

— Pourtant il n'y en a pas. Pas même la moindre trace d'une construction.

— Voire !... fis-je en désignant un point. Vous voyez l'étang ? »

Il se trouvait à gauche de notre chemin qui était bordé à sa droite par le contrefort des montagnes.

Des arbres à fleurs rouges et bleues l'entouraient. Il était alimenté par la rivière bleue et aurait pu passer pour un lac naturel sans un petit détail que j'avais tout de suite remarqué sur la rive opposée.

« Vous rêvez, docteur, dit Farman. Ce n'est qu'un lac.

— Comment expliquez-vous alors le dallage ? fis-je. Vous n'allez pas me dire que cela s'est fait tout seul ? »

Cependant le lac avait cessé momentanément d'intéresser mes compagnons. Ils avaient leurs regards fixés ailleurs. Me tournant dans leur direction, je constatai que nous avions dépassé l'arête du contrefort de montagne et que nous roulions à l'ombre de celle-ci. Tout à coup, je vis quelque chose qui me remplit d'un étonnement sans borne.

« J'aurais juré que nous trouverions là une maison ! fit Adams.

— Regardez-moi ça ! s'exclama Farman. Elle sort littéralement du roc. »

Je me taisais, trop occupé à me persuader que je n'étais pas victime d'un mirage. Devant nous s'étendait une sorte de patio où, autour d'une fontaine à l'eau merveilleusement bleue, croissaient des fleurs aux couleurs irréelles. Au fond du patio, se dressait la façade d'une maison basse dont le corps disparaissait dans le rocher. La maison était sculptée à même le roc, travail digne d'Hercule.

Nous stoppâmes à l'extrémité du patio, à quelques mètres d'un portail massif fait d'un bois qui rappelait le chêne sauf pour la couleur, qui était celle de l'améthyste.

« Terminus », annonça Farman en défaisant la boucle de sa ceinture.

La voix du robot me causa une pénible surprise. Je l'avais presque oublié. Il disait :

« Descendez, s'il vous plaît ! »

Je fus le dernier à quitter le véhicule. Au moment où je posais les pieds sur le sol, le grand portail s'ouvrit livrant passage à un homme. Farman porta machinalement sa main à sa poche-revolver, mais Adams le tira brutalement par le bras.

« Je vous souhaite la bienvenue, messieurs, dit l'homme en se dirigeant vers nous. Permettez-moi de me présenter : je suis le professeur Morbius. »

Sa voix était puissante, mais singulièrement unie et sans résonance.

Nous le dévisagions avec curiosité. C'était un homme grand et gros, dont la tête s'ornait d'une chevelure grisonnante et le menton d'une barbe fourchue qui lui conférait un aspect mi-oriental, mi-satanique.

« Je suis Jean-Jacques Adams, commandant », dit le patron. Puis nous désignant d'un geste : « Voici Farman, l'astrogateur, le major Ostrow, le médecin du bord. »

Morbius s'approcha et nous serra la main à tour de rôle. Sa poignée de main était aussi vigoureuse que celle d'un tout jeune homme. Un cliquetis se fit entendre derrière nous : c'était le robot qui descendait du véhicule. Il passa près de nous et alla se poser à côté du portail ouvert. Un seul point lumineux brillait dans sa tête.

« Il a plus de savoir-vivre que moi, dit Morbius en souriant. Je vous en prie, messieurs, entrez ! »

Il nous conduisit à l'intérieur et le robot nous suivit pour fermer la porte.

Nous nous trouvâmes dans un hall d'entrée où régnait la fraîcheur et la pénombre. Ayant posé nos casquettes sur une sorte de coffre, nous suivîmes Morbius dans une vaste salle pourvue de fenêtres sur toute sa longueur. La vitre était si transparente et si lumineuse que les arbres du patio et l'étang m'apparurent plus distinctement que vus du dehors.

En face de notre hôte nous formions un trio bien rigide. Autant lui semblait à l'aise, autant nous avions l'air embarrassé.

« Asseyez-vous, messieurs, faites comme chez vous », dit-il, tandis qu'un vague sourire errait autour de ses lèvres.

Adams et Farman prirent place sur un canapé. Quant à moi, j'optai pour une chaise en face d'eux. Morbius, lui, resta debout. Il portait – je venais seulement de le remarquer – un pantalon et une tunique d'une étoffe souple curieusement brillante.

« Vous devinez sans doute, messieurs, dit-il, que vous êtes mes premiers visiteurs ici. C'est une grande occasion et je tiens à vous recevoir dignement. Aussi vous demanderai-je de m'excuser un instant... »

Il traversa la salle et disparut derrière une porte. Adams et Farman échangèrent quelques mots à voix basse, cependant que je détaillais cette pièce qui devait jouer le rôle de salon dans cette extraordinaire maison.

Mais ce qui m'étonnait le plus, c'était que je n'y trouvais rien d'extraordinaire. Tout y semblait si harmonieux, si bien agencé qu'on ne remarquait ce qu'il y avait là d'insolite qu'après un examen attentif. Car tous les détails – matières, formes, couleurs – étaient si insolites que je m'étonnais de n'avoir pas été frappé de prime abord par la bizarrerie de ce lieu, qui confinait à la fantasmagorie.

Bizarre, mais en même temps plaisant et confortable, sinon luxueux, tel était le salon du professeur Morbius. Mon regard s'arrêta un instant sur les tentures qui, tout comme les vêtements du maître de céans, brillaient d'un singulier éclat.

Le professeur Morbius revint accompagné du robot porteur d'un plateau chargé de verres et d'une carafe. Il posa le plateau sur une table basse près du canapé et, sans un mot, sans un signe à l'adresse du professeur, il gagna la porte et disparut.

Morbius prit la carafe, qui semblait être de cristal. Elle était remplie d'un liquide pâle, couleur de paille.

« Vous allez goûter, messieurs, dit notre hôte, à un vin que je fais avec un curieux fruit qui ressemble à du raisin mais qui pousse sur un arbre. Mes premiers essais n'ont pas été satisfaisants, mais depuis quelques années, j'ai perfectionné ma technique. »

Il retira le bouchon de la carafe, remplit les verres et en tendit un à chacun de nous.

« J'espère que vous appréciez le bouquet de mon vin. »

J'étais en train de porter mon verre à mes lèvres quand je surpris un avertissement dans le regard d'Adams. Ni lui, ni Farman ne semblaient disposés à déguster ce breuvage. Adams se tourna vers Morbius :

« Vous ne nous tenez pas compagnie, professeur ?

— Mais si ! dit notre hôte et prenant le quatrième verre d'un air où il me sembla déceler un sourire à peine perceptible. À votre santé, messieurs », dit-il.

Il porta le verre à sa bouche et but.

Adams et Farman imitèrent son exemple. Quant à moi, après en avoir pris une gorgée, je dégustai le breuvage lentement et avec respect. La boisson était en effet exquise : sa saveur rappelait celle du meilleur champagne, mais elle avait une légèreté et un bouquet qu'aucun fruit terrestre ne peut donner.

« Qu'en pensez-vous, messieurs ? demanda Morbius.

— C'est très bon, dit Adams.

— Fameux ! » renchérit Farman.

Quant à moi, je déclarai à Morbius que mes deux compagnons n'avaient pas le palais plus fin qu'un Martien et exprimai mon admiration de façon très concise.

Tandis que je parlais, je remarquai qu'Adams désapprouvait ma sortie. Je continuai néanmoins. Ce Morbius m'intéressait au point de vue professionnel et j'étais curieux de voir comment il réagirait à des louanges même à propos d'une chose aussi futile que le vin. Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions. Il accepta l'éloge comme un dû, mais je constatai que plus je vantais son œuvre, plus il y prenait plaisir. Il se mit à m'expliquer son procédé de fabrication, ce qui eut le don d'exaspérer Farman. Adams, lui, demeura impassible comme à son habitude. Morbius dut s'apercevoir qu'il abusait de leur patience, car il s'interrompit tout à coup, s'excusa d'un air ironique, puis demanda la permission de s'absenter encore un instant : il allait veiller à la préparation du repas.

À peine la porte se fut-elle refermée sur lui que Farman se tourna vers Adams. Il parlait à voix basse, mais la grimace qui rapprocha ses sourcils blonds était assez éloquente.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? Nous sommes ici pour déguster des cocktails ou pour remplir une mission ?

— Calmez-vous, André, dit Adams. Il y a un temps pour tout. »

Mais Farman était lancé.

« Décidément, je veux comprendre ! Nous avons reçu l'ordre d'enquêter sur le sort de l'équipage du *Bellérophon*, mais à peine arrivés, nous sommes gentiment invités par ce Morbius à aller planter notre tente ailleurs. Il nous promet même des malheurs si nous nous avisons d'atterrir. Là-dessus nous atterrissions. Il ne vient pas lui-même à notre rencontre, mais nous envoie un messager ridicule avec une bagnole non moins ridicule. Or, que faisons-nous ? Au lieu de chercher à comprendre ce qu'il a derrière la tête, nous faisons avec lui un brin de causette, et patati et patata ! nous buvons sa sale mixture et nous opinons du bonnet pendant que le docteur lui passe la brosse à reluire...

— Suffit, lieutenant », dit Adams excédé. Puis fixant sur Farman un regard glacial : « Je suis le chef de cette mission. Si vous avez des critiques à formuler sur ma façon de la conduire, faites dès notre retour un rapport en vous servant du formulaire G-3. D'ici là, contentez-vous d'obéir. Vous ne poserez pas de questions à Morbius. C'est mon affaire. Et c'est moi qui choisirai le moment propice. »

Son regard froid vint se poser ensuite sur moi.

« Ce que je viens de dire s'adresse également à vous, docteur. »

J'acquiesçai de la tête, cependant qu'André laissait tomber un bref :

« À vos ordres, commandant. » Adams se calma un peu.

« Peut-être jugerai-je préférable de lui laisser l'initiative de l'explication... », commença-t-il. Mais, il n'alla pas plus loin, car la porte s'ouvrit et Morbius arrivait vers nous de son pas long et aisé. Puis, il nous regarda en souriant et dit :

« Robby vient de m'annoncer que le repas est prêt. »

III

Nous prîmes place autour d'une table massive disposée dans une baie séparée du reste de la pièce par un paravent de plastique translucide. Les mets, comme le vin, étaient délectables et sans points de comparaison avec la nourriture terrestre. Cependant je ne prêtai pas à ce que je mangeais toute l'attention que ces bonnes choses méritaient. J'avais trop conscience de l'étrangeté de notre situation : nous nous trouvions sur la planète Altaïr-4, dans une maison creusée dans le flanc rocheux d'une montagne, en face du mystérieux professeur Morbius qui, pour le moment, échangeait des propos sans intérêt avec Adams. Et je me demandais aussi quelle pouvait être l'origine des cristaux et des porcelaines qui ornaient sa table. Enfin, je n'oubliais pas que ces plats succulents étaient très probablement l'œuvre de cette machine haute de deux mètres qui nous servait.

Je fus soudain tiré de mes rêveries par des propos qui avaient précisément trait à Robby. C'était Adams qui parlait :

« Si je vous comprends bien, professeur, ce repas est entièrement synthétique et confectionné par votre robot. »

Une grimace tordit la bouche de Morbius comme s'il cherchait à réprimer un sourire méprisant.

« Bien sûr, dit-il. Robby a été doté d'une faculté particulière pour produire des substances synthétiques. »

Il se tut en fixant du regard le robot qui se tenait immobile tel un maître d'hôtel bien stylé.

« Viens ici, Robby », dit-il.

La machine s'exécuta. En trois pas, elle vint se placer près du siège de Morbius qui, s'étant retourné, tapota la machine à l'endroit correspondant au ventre chez l'être humain.

« Ici, voyez-vous, reprit Morbius, se trouve un laboratoire chimique en miniature. En introduisant dans cette fente un échantillon d'un corps simple ou composé – il indiqua du doigt une ouverture pratiquée au sommet du thorax – on déclenche un mécanisme qui met en train une analyse chimique. Le résultat est presque instantané. Robby est capable ainsi de

produire une substance présentant une structure moléculaire identique à celle de l'échantillon... »

Il fit une pause comme pour nous permettre de mieux nous pénétrer de cette sensationnelle révélation, puis reprit :

« Et il peut en produire en n'importe quelle quantité. S'il s'agit d'une quantité peu importante, il effectue l'opération en lui-même ; pour un volume plus considérable il se sert de l'atelier que j'ai installé à son intention. »

Il pivota sur son siège pour se retourner vers la table en disant :

« C'est tout, Robby. »

L'automate reprit son attitude de maître d'hôtel.

« Voici réalisé le rêve du savant, dit Farman avec un sourire ironique. Et aussi celui de la ménagère, bien sûr. »

Morbius sembla amusé par l'incrédulité de notre astrogateur.

« C'est en effet une machine polyvalente, parfaitement disciplinée et qui peut aussi faire fonction de moteur, générateur d'une énergie phénoménale.

— Énergie phénoménale ? répéta Adams.

— Parfaitement, dit Morbius. Ne pensez-vous pas que ce soit là une fonction fort intéressante dans un appareil de ce genre ?

— Peut-être, dit Adams. Mais ce n'est pas sans danger. »

Morbius le dévisagea avec étonnement.

« Mais oui. Car s'il tombe en d'autres mains... »

Morbius éclata de rire.

« Voyons, commandant ! J'espère que vous ne me prenez pas pour un de ces savants démoniaques chers aux romans feuilletons. »

Il éclata d'un rire qui sonna désagréablement à mes oreilles.

« Mais à supposer même que j'aie l'esprit dérangé, je puis vous assurer que Robby ne serait jamais une menace pour d'autres êtres humains. Car c'est sans doute cela que vous entendez par « danger », ajouta-t-il avec un sourire sardonique à l'adresse d'Adams.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'il est inoffensif ? demanda Adams. Puisqu'il exécute les ordres... »

Morbius poussa un soupir de lassitude.

« Je vais vous faire une démonstration, dit-il. Robby, va ouvrir la fenêtre. »

L'automate se mit en marche pour se diriger, de son pas maladroit, vers la fenêtre la plus proche. Il appuya sur un bouton de la croisée et la vitre coulissa.

« Viens ici, Robby », dit alors Morbius.

Et lorsque la machine se rangea à son côté, il se tourna de nouveau vers Adams :

« Voulez-vous me prêter, commandant ; votre arme à l'aspect si terrible ? »

Adams détacha son pistolet désintégrateur et le tendit à notre hôte par-dessus la table, la crosse en avant. Aussitôt Farman posa la main sur son pistolet, sans même chercher à dissimuler son geste.

Morbius passa l'arme d'Adams au robot qui la saisit dans sa main métallique d'un mouvement qui me fit penser aux serres d'un oiseau de proie.

« Vise cela », dit Morbius en désignant, derrière la fenêtre, le rameau d'un arbre qui s'avançait vers la croisée.

L'automate leva le pistolet. En mouvement, il donnait l'illusion parfaite d'un être vivant.

« Appuie sur la détente », lui dit Morbius.

Il y eut d'abord un bruit sinistre, puis une flamme bleue jaillit, comme chaque fois que l'on actionne un pistolet désintégrateur. Le rameau avait disparu. Un coup digne d'un tireur d'élite !

« Tu comprends maintenant le mécanisme ? demanda Morbius à son automate.

— Oui, répondit celui-ci.

— Vise maintenant le commandant Adams. » Farman bondit sur ses pieds, le pistolet à la main.

Mais Adams lui enjoignit d'un geste de se rasseoir.

Le bras métallique leva l'arme dont le canon pointa vers la poitrine d'Adams.

Instinctivement, j'agrippai, moi aussi, mon arme. Son contact me redonna de l'assurance.

« Robby... appuie sur la détente », dit Morbius, les yeux fixés sur Adams, qui demeurait absolument impassible.

Un son bizarre, une sorte de geignement plaintif, s'échappa de l'intérieur de l'automate. Par les orifices de la tête on pouvait voir des rayons de lumière se croiser rapidement, chaotiquement. Peut-être étais-je le jouet de mon imagination, j'aurais juré que la masse de métal était prise de tremblement... L'automate ne lâchait pas le pistolet, cependant la phalange métallique se refusait à actionner la détente.

« Ordre annulé », dit Morbius et cette parole délivra le robot de son étrange agitation. Son bras droit s'abaisse. Morbius retira l'arme des griffes métalliques qui l'étreignaient et la remit à Adams.

« Vous avez vu, dit-il. Cet ordre-là, mon automate n'a pas pu l'exécuter. En d'autres termes, la machine est pourvue d'un dispositif de sécurité qui l'empêche de s'attaquer à un être humain. »

Adams reprit possession de son pistolet. Farman lâcha le sien. Cette démonstration n'eut cependant pas pour effet de détendre l'atmosphère. La physionomie d'Adams, malgré son imperturbabilité apparente, trahissait une colère folle. Je le connaissais trop bien pour ne pas percer ce masque de calme sous lequel il savait si bien dissimuler ses sentiments.

« Très intéressant, professeur, dit-il sèchement. Mais il est temps que nous parlions de choses plus sérieuses. Et d'abord, je dois m'entretenir avec les autres membres de votre expédition. Ensuite... »

Il se tut soudain, en observant attentivement son interlocuteur. Morbius n'avait rien dit, mais son expression était assez éloquente. Pour la première fois, j'eus l'impression qu'il souffrait et était capable de nourrir des sentiments humains. Il était pâle et me parut vieilli de dix ans.

« Enfin, nous y voici, dit-il lentement. Sans doute avez-vous jugé mon comportement bizarre, commandant, peut-être même incompréhensible. Mais la réponse tragique que je dois donner à votre question est aussi la raison de mon avertissement : vous n'auriez pas dû débarquer sur cette planète... »

Il s'arrêta comme pour chercher des mots. Mais Adams le pressa de préciser sa pensée.

« Procémons par ordre, je vous prie. Qu'entendez-vous par « réponse tragique ». Où sont les autres occupants du *Bellérophon* ? »

Morbius soutint sans broncher le regard inquisiteur d'Adams.

« Ils sont morts, commandant », dit-il. Un long silence se fit. Ce fut Adams qui l'interrompit :

« Comment ?... et quand ?

— Avant la fin de la première année de notre séjour ici, dit Morbius d'un ton las. Ils ont été... anéantis..., oui, anéantis par une Force redoutable. »

Il cherchait ses mots et ceux qu'il trouvait ne semblaient pas le satisfaire.

« Une Force, reprit-il, qui dépasse l'expérience humaine. Quelque chose d'invisible... d'impalpable... Une force incontrôlable... monstrueuse, ajouta-t-il avec un geste d'impuissance.

— Incontrôlable, répéta Adams. Faut-il entendre qu'il n'existe pas, sur cette planète, de formes de vie douées d'intelligence ?

— C'est bien cela. Car s'il y en avait, il faudrait supposer qu'elles dirigent cette... Force. »

Il se pencha vers Adams, et reprit d'un ton dramatique :

« Il n'y a pas de vie ici dans le sens que vous donnez à ce terme. Rien en dehors de la vie végétale et de quelques formes tout à fait primitives de vie animale... Je vous en donne ma parole d'honneur. Nous avons exploré à fond cette planète bizarre et avons acquis sur ce point une certitude absolue. Ce travail, nous l'avons fait évidemment aussitôt après notre arrivée, avant ce désastre... cet holocauste...

— Vous venez de dire que vos compagnons ont été « anéantis ». Comment faut-il comprendre ? De quelle manière sont-ils morts ? »

Adams avait posé cette question d'un ton froid, presque brutal.

Morbius ferma les yeux un instant.

« Ils ont été... déchirés, murmura-t-il. Mis en pièces... Comme une poupée de chiffon qu'un enfant méchant désarticule dans un mouvement de rage. »

Il se passa la main sur le front comme pour chasser un cauchemar. Ses tempes étaient couvertes de sueur.

« Venez avec moi », dit-il en se levant pour se diriger vers la fenêtre ouverte.

Nous le suivîmes.

« Regardez là, fit-il, en désignant l'étang derrière le patio. Voyez-vous cette clairière au milieu des arbres ? »

Une rangée de monticules couverts d'herbes se dressait au milieu de la clairière. Les pierres bleuâtres qui les marquaient révélaient leur nature.

« Nous avons fait, ma femme et moi, tout ce qui était en notre pouvoir...

Il quitta la fenêtre, revint vers la table et s'effondra sur son siège. Nous reprîmes nos places, nous aussi.

« Votre femme, dites-vous ? demanda Adams d'un ton uni. Sur la liste des membres de votre expédition, ne figure aucun nom féminin.

— Sous la rubrique des biochimistes vous trouverez le nom de Julia Marsin, dit Morbius d'une voix à peine perceptible. Nous nous sommes mariés au cours du voyage. Ce fut le commandant du vaisseau qui nous donna la bénédiction nuptiale. »

Adams enchaîna rapidement, sans laisser de répit à son interlocuteur.

« Ainsi, tout le monde a été tué, sauf vous et votre femme ? Comment expliquez-vous cela ?

— Je ne l'explique pas... Je ne comprends pas moi-même, dit Morbius en élévant la voix. Ma seule hypothèse est que nous aimions vraiment ce monde inconnu. En sorte que même dans nos pensées, nous n'avons jamais eu un mouvement d'animosité à son égard.

— Et qu'en pense votre femme ? Partage-t-elle votre façon de voir ? »

Bien que je n'eusse pas cessé d'observer Adams, je n'aurais pu dire s'il avait commis cette erreur exprès ou par étourderie.

« Ma femme était tout à fait d'accord avec moi sur ce point, dit Morbius. Elle est décédée un an après, d'une mort naturelle, Dieu merci... »

Adams continua à l'interroger avec acharnement.

« Je n'ai pas fini, je m'excuse. Et qu'est devenu votre astronef, le *Bellérophon* ?

— Il a... éclaté, en mille morceaux. Pulvérisé en quelque sorte, dit Morbius tandis qu'un peu de couleur revenait sur ses joues livides. Voyez-vous, lorsque nous n'étions plus que cinq survivants, tous les autres ayant été victimes de la... Force, nos trois compagnons ont voulu repartir à bord de notre vaisseau. Ils n'étaient ni pilotes, ni techniciens, mais j'ai eu beau les dissuader, ils préférèrent un danger connu. »

Il se tut, sortit un mouchoir d'une poche et s'en épongea le visage.

« Ils ont réussi à mettre l'appareil en marche, reprit-il. Mais à peine avaient-ils décollé qu'une explosion formidable s'est produite, accompagnée d'un éclair aveuglant... Le *Bellérophon* n'existe plus... il s'était désintégré. Je n'ai jamais su, ajouta-t-il avec un soupir, si cet accident était dû à l'ignorance des pilotes ou si c'était une nouvelle manifestation de la Force... »

— Et depuis lors, la Force vous a laissé tranquille ? demanda Adams, d'un air sceptique. Elle ne vous a même pas menacé ? »

Sans doute n'ajoutait-il pas beaucoup de foi au récit de Morbius.

« Ne vous ai-je pas dit, commandant, que je semble jouir d'une parfaite immunité ? Ce qui ne m'a pas empêché, d'ailleurs, de prendre certaines précautions pour le cas où... je cesserais de bénéficier de cette situation privilégiée.

— Des précautions ? s'étonna Adams.

— Oui, d'ordre purement matériel... En voici un exemple. »

Il allongea le bras vers le mur et appuya sur un bouton. En une fraction de seconde, le jour fit place à la nuit. Sans l'éclairage artificiel du plafond, nous aurions été plongés dans les ténèbres.

De nouveau Farman saisit son pistolet, ce qui lui valut un regard foudroyant d'Adams. Je remarquai tout à coup que des volets opaques avaient apparu aux fenêtres : probablement

avaient-ils été dissimulés dans le mur. Le métal brunâtre dont ils étaient faits avait un aspect bizarre.

Un sourire énigmatique errait sur les lèvres du professeur Morbius. L'effet qu'avait produit sur nous cette démonstration semblait l'amuser.

« Si je vous ai fait peur, messieurs, je vous en demande pardon. Vous comprenez maintenant ce que j'entends par précautions matérielles. Toute la façade de la maison est blindée. »

Il appuya sur un bouton, les volets disparurent et le jour revint. Adams regardait les fenêtres avec curiosité.

« Quel est ce métal ? demanda-t-il.

— C'est un alliage, dit Morbius à contrecœur comme s'il devinait que cette question allait être suivie de bien d'autres. Un alliage de minéraux. Il est extraordinairement dense, léger et d'une résistance à toute épreuve.

— Des minéraux ? fit Adams. Qui les a trouvés ? Et surtout, qui les transforme ?

— C'est moi qui les ai découverts. Et je les transforme avec l'aide de Robby. »

Adams, lancé pour de bon, ne s'arrêtait plus de questionner.

« Qui a construit cette maison ? Ou plus exactement qui l'a creusée ?

— C'est en majeure partie l'œuvre de Robby. Et je vous prie de...

— Un moment. Dites-moi d'abord qui a fabriqué Robby ? »

Enfin ! La question qui me tourmentait l'esprit depuis l'apparition de l'étrange véhicule était finalement posée. Adams y était arrivé après bien des détours, mais sans doute avait-il d'excellentes raisons pour agir ainsi.

Morbius ne répondit pas tout de suite. Les deux hommes se dévisageaient en silence. À ma droite, Farman s'agitait sur son siège, en proie à l'impatience. Il prit une cigarette, détacha la capsule d'allumage et se mit à fumer. La voix de Morbius se fit enfin entendre.

« Quand vous m'avez interrompu tout à l'heure, j'allais vous dire que je n'appréciais guère votre ton. Ni votre attitude d'ailleurs.

— Vous m'en voyez navré, professeur, dit Adams, officiel. Mais je fais mon devoir. Voulez-vous me dire qui a conçu et exécuté le robot ?

— Je pense que la réponse est évidente, commandant. C'est mon œuvre. »

Morbius parlait, debout, les mains appuyées sur la table. Il semblait sur le point de perdre le contrôle de ses nerfs. Je me demandais ce qu'il arriverait alors... Heureusement, il tint bon.

Adams se leva à son tour. Les deux hommes, à peu près de la même taille, se dressaient l'un contre l'autre.

« Je sais par les documents du *Bellérophon* que vous n'êtes pas technicien. Vous êtes philologue et philosophe. Ce sont les mots et les idées qui vous intéressent. N'est-ce pas vrai ?

— Tout à fait.

— Je me demande donc, dit Adams, comment vous avez pu faire tout cela. Et où vous avez trouvé les instruments nécessaires.

— Vous oubliez, commandant, que la nécessité est la mère de toutes les inventions », dit Morbius en rougissant subitement. Mais aussitôt le sang se retira de son visage pour retrouver sa pâleur, ce qui faisait paraître encore plus sa noire et courte barbe.

« Cela s'applique-t-il aussi aux outils ? demanda Adams, agressif.

— Les outils ? répéta Morbius. Il n'y en a qu'un qui soit indispensable, c'est l'esprit.

— Cela paraît très profond, professeur, néanmoins je ne comprends pas. Je vous serais infiniment obligé de... »

Il n'acheva pas sa phrase, interrompu par une exclamation soudaine de Farman. Celui-ci n'avait prononcé aucune parole intelligible, mais le son de sa voix était plus expressif que le langage.

Ayant bondi sur ses pieds, il regardait quelque chose au fond du salon.

Je tournai la tête et je n'en crus pas mes yeux. Ce que je venais d'apercevoir, c'était la Complication.

IV

La Complication, comme c'est généralement le cas, était une femme. Je devrais dire plutôt une jeune fille.

Très à l'aise dans cette incroyable maison, elle contemplait, muette, les quatre hommes. Elle devait avoir environ dix-neuf ans. Sa chevelure avait la couleur du blé mûr et ses yeux étaient d'un bleu profond comme celui des flots de la rivière. Elle n'était ni petite, ni grande, mais d'une taille qui s'harmonisait avec les lignes de son corps parfaitement proportionné. Sa robe, qui ne ressemblait à aucun des vêtements que j'avais vus jusque-là, moulait ce corps de façon si parfaite qu'elle semblait en faire partie. Elle était d'une étoffe tout aussi lumineuse que celles qui servaient à l'ameublement.

Nous demeurâmes immobiles un long moment, tel un vidéographe fixé sur une image unique. Ce fut Morbius qui bougea le premier. Il se dirigea vers la jeune fille, les sourcils froncés.

« Altaïra, dit-il, je t'avais demandé de ne pas nous déranger. »

Malgré son ton de reproche, Morbius m'apparaissait sous un tout autre jour. Une chaleur humaine rayonnait maintenant de lui, se révélant dans ses gestes comme dans sa voix.

La jeune fille posa la main sur son bras. À son auriculaire brillait une bague ornée d'un rubis. Sous le regard de la jeune fille la colère de Morbius fondait à vue d'œil.

« Père, dit-elle, j'avais compris que c'était seulement pour le repas. »

Elle feignait de ne pas nous regarder, mais je sentais qu'elle ne cessait de nous observer.

« Ma chère enfant, dit Morbius, tu sais parfaitement que...

— Bien sûr que je sais, acquiesça-t-elle. Mais je n'ai pas pu résister. La tentation était trop forte ! »

Sa voix était délicieusement mélodieuse. Et le sourire de Morbius qui lui répondit n'avait plus rien de commun avec celui qu'il nous avait réservé jusque-là.

« Je comprends, fit-il. Il ne faut pas demander trop. »

Sans dissimuler sa curiosité, Altaïra nous regardait maintenant bien en face. Sa respiration accélérée, les couleurs vives qui rosissaient ses joues témoignaient de son émotion.

« Permettez-moi de vous présenter ma fille, dit Morbius parfaitement à l'aise malgré l'étrangeté de la situation. Voici le commandant Adams, le docteur Ostrow et le lieutenant Farman ! »

Nous nous inclinâmes. J'ignore si mon mouvement avait de l'élégance, mais celui d'André Farman était impeccable. En revanche, Adams se contenta d'un signe de tête plutôt banal. Il semblait faire un effort pour ne pas marquer son dépit.

« Je suis enchanté, mademoiselle, de faire votre connaissance, dit Farman, mais le ton de sa voix allait au-delà de ses paroles.

— Vous comprenez, messieurs, que cet instant est capital dans la vie de ma fille. Elle n'a jamais vu d'autre homme que moi. »

Farman contemplait la jeune fille avec des yeux flamboyants. Il avait la réputation d'un grand coureur, même dans les milieux des aventuriers de l'Espace qui, pourtant, ne sont pas des enfants de chœur.

« Comment nous trouvez-vous ? » demanda-t-il de but en blanc à Altaïra.

La jeune fille prit cette question très au sérieux. Elle ôta sa main du bras de son père comme pour soustraire son jugement à l'influence de celui-ci.

« Je vous trouve tous très beaux », dit-elle d'un air convaincu.

Cette déclaration aurait pu paraître ridicule, mais il n'en fut rien. Tout au plus suscita-t-elle un vague sourire sur le visage de Morbius. Le visage d'Adams restait impénétrable. Quant à moi, je sentis naître en moi une vive sympathie pour cette charmante créature.

Farman saisit évidemment l'occasion pour se montrer sous son jour le plus avantageux.

« Tant de gentillesse de votre part mérite une petite récompense, dit-il un ton badin. Puis-je vous offrir quelque

chose ? demanda-t-il en lançant un regard du côté de la table. Un peu de ce vin délicieux ? »

Il semblait aux anges lorsque la jeune fille lui dédia un sourire qui la fit paraître encore plus ravissante.

« Oui, merci. J'ai un peu soif. »

Je dois reconnaître que Farman possédait une excellente technique. Insensiblement, il réussit à emmener la jeune fille loin des autres, à l'extrême opposée de la salle.

Morbius suivait le couple du regard. Son visage se crispa et une lueur peu rassurante brilla dans ses yeux.

Adams, lui, semblait préoccupé par de tout autres pensées.

« Je vous propose de poursuivre notre conversation, professeur », dit-il à Morbius en faisant mine de se diriger vers les fauteuils près de la fenêtre où nous avions pris place avant le repas. Cependant Morbius ne l'entendait pas ainsi, et le dirigea du côté de la niche où Farman s'était réfugié avec Altaïra. Nous nous assîmes tous les trois et bientôt pûmes entendre la voix de Farman qui pérorait, coupée par les rires argentins de la jeune fille. Morbius fronça les sourcils. J'allumai une cigarette.

Adams alla droit au but :

« Il y a une chose que vous ne m'avez pas encore expliquée. Pourquoi avez-vous voulu nous empêcher d'atterrir ?

— Si je ne vous l'ai pas dit expressément, fit Morbius, d'un ton poli mais où je perçus quelque lassitude, je vous l'ai fait comprendre indirectement.

— Vous pensiez que nous serions en danger à cause de la « Force ? »

Morbius allait répondre quand Altaïra passa devant nous, suivie de Farman. Elle était radieuse, et il ne restait plus la moindre trace de timidité dans son attitude. Elle sourit, d'abord à moi, puis à Adams, ce qui d'ailleurs fut un effort superflu. Nous fîmes mine de nous lever, mais d'un mouvement de la main, digne d'une femme du monde, elle nous pria de n'en rien faire.

« Où vas-tu, Alta ? » demanda Morbius.

Elle s'arrêta un instant, et Farman suivit son exemple.

« Nous allons faire un tour dehors. Le lieutenant Farman pense que je souffre de la solitude et je l'ai détrompé. Je vais lui présenter mes amis. »

Elle s'éloigna, toujours au côté de Farman. Morbius esquissa une moue de mécontentement, mais ne quitta pas son fauteuil. Nous entendîmes le grand portail s'ouvrir et se fermer. Je regardai Adams, puis la sortie. Le commandant me fit un petit signe d'acquiescement.

« Des amis ? fis-je étonné. Qu'entend au juste votre fille par ce mot ? »

Je m'apprêtai à me lever comme pour aller satisfaire ma curiosité.

C'était bien joué. Le visage de Morbius se détendit. Il sourit même et dit :

« Je pense que vous trouverez cela intéressant, voire amusant.

— Merci, fis-je. Cela m'intéressera certainement. » Je gagnai rapidement la porte et sortis dans le patio à temps pour voir Farman et la jeune fille traverser la pelouse dorée en direction de l'étang. Le rire argenté d'Altaïra résonnait dans l'air.

Ils ne s'aperçurent de ma présence que lorsque je les eus rejoints. Farman me lança un regard aussi peu aimable que celui que Morbius lui avait adressé tout à l'heure. Mais sentant les yeux d'Altaïra se poser sur lui, il transforma vite sa grimace en sourire.

« Vous voici, docteur, dit-il.

— Oui, j'aimerais, moi aussi, faire la connaissance de vos amis, mademoiselle, dis-je en me tournant vers Altaïra. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Mais aucun, voyons, répondit la jeune fille. Votre curiosité est bien compréhensible. Comme celle du lieutenant Farman, d'ailleurs. »

Un fossé semblait s'être creusé entre nous. Eux, ils formaient un couple. Moi, j'étais seul.

Altaïra sortit quelque chose de la poche de sa robe. L'objet, une sorte d'étui d'or, scintillait dans la lumière couleur turquoise.

« Restez là tous les deux. Ne bougez pas et gardez le silence ! »

Elle s'éloigna en direction d'un bouquet d'arbres à droite de l'étang. Sans cesser de la suivre du regard, Farman me lança :

« Qu'est-ce qui vous a pris de venir me mettre des bâtons dans les roues ?

— Vous auriez préféré voir Morbius à ma place, armé d'un joujou de son invention ? »

Altaïra se trouvait maintenant à mi-chemin entre les arbres et l'endroit où nous nous trouvions. S'approchant d'un gros buisson, elle se pencha dessus et plongea la main dans le feuillage.

« Tiens ! fit Farman qui ne cessait d'observer la jeune fille. Il me faudrait un peu plus que les grimaces du professeur ou sa fameuse « Force » pour m'empêcher d'ouvrir l'œil, et le bon.

— Le patron partage certainement votre façon de voir », risquai-je.

Le regard que Farman me lança me montra combien l'avis du patron lui importait peu en ce moment.

Altaïra se redressa. Elle tenait quelque chose dans une main, alors que de l'autre elle rapprochait de ses lèvres le petit objet scintillant que j'avais remarqué tout à l'heure. Je n'entendis rien, mais tout à coup mes tympans me firent mal. C'était sans nul doute un sifflet à ultrasons, comme j'en avais déjà entendu sur la Terre, où ils servent à appeler des chiens, mais celui-ci était beaucoup plus puissant.

Mais ce que nous aperçûmes la seconde d'après n'était pas un chien. Des ombres s'agitèrent dans les arbres, puis descendirent vers le sol, pour surgir enfin, bondissantes, au grand jour.

« Des singes ! cria Farman. Qu'allons-nous découvrir encore ? »

Huit singes traversèrent en sautillant la pelouse et vinrent se ranger en demi-cercle autour d'Altaïra. Ils glapissaient en réponse aux paroles et aux rires de leur maîtresse.

« Ha ! dit André amèrement. Elle prend pour amis des singes ! Quelle pitié ! »

Je ne pus m'empêcher de sourire.

« Votre esprit semble prisonnier d'une idée fixe, dis-je. Ne trouvez-vous pas intéressant de découvrir des singes sur cette planète ?

— Bien sûr que c'est intéressant », dit-il en haussant les épaules et sans beaucoup de conviction.

Un à un, les singes, répondant à l'appel d'Altaïra, s'approchaient d'elle. La jeune fille leur donnait quelque chose, sans doute de la nourriture, et ils retournaient à leur place. Mon étonnement allait croissant. Je venais de constater qu'il n'y avait pas, dans cette troupe, deux singes de la même espèce. Je les nommais à mesure qu'ils s'avançaient : un gibbon, un sapajou, un chimpanzé, un hurleur, un ouakari, un macaque, un babouin et un ouistiti.

Une telle collection était introuvable sur la Terre autrement que dans un zoo. Et même dans un zoo, on sépare ces différentes espèces de singes. Or, sur cette planète, où la présence d'un seul d'entre eux eût déjà été assez surprenante, ces huit spécimens semblaient former une famille.

Ce fut le petit ouistiti qui s'approcha le dernier d'Altaïra. Celle-ci tenait à la main une friandise qui lui était destinée. Le singe sauta d'un bond sur son épaule et saisit la friandise. La jeune fille éclata de rire. Mais aussitôt, obéissant à un ordre mystérieux, l'ouistiti sauta à terre et alla se placer dans le demi-cercle.

Nous vîmes alors Altaïra porter de nouveau à ses lèvres son sifflet à ultrasons. Nos tympans vibrèrent violemment à deux reprises et, l'instant d'après, deux biches surgirent des broussailles. Leur apparition, ici, était encore plus invraisemblable que celle des singes. Elles s'approchèrent de la jeune fille et se mirent à la flairer. Celle-ci passa ses bras autour du cou des deux bêtes, les conduisit ainsi vers le fourré, y enfonça la main et en sortit quelque chose qu'elle donna à manger aux biches. Elle avait sans doute une cachette dans ces broussailles. Les singes, toujours en demi-cercle, observaient leur maîtresse.

Altaïra s'écarta des biches et frappa dans ses mains. Les deux bêtes s'éloignèrent en direction des arbres, suivies par les singes.

« C'est bientôt fini, cette représentation de cirque ? » dit Farman en se dirigeant vers la jeune fille. Mais il s'arrêta net à la vue du sifflet à ultrasons qu'elle appliquait contre sa bouche.

Cette fois, ce fut par trois fois que mes tympans faillirent éclater. Altaïra regardait à droite, en se protégeant les yeux de ses mains comme d'une visière.

« Ça par exemple ! » s'écria Farman en saisissant son désintégrateur.

Suivant son regard, j'aperçus derrière la haie en fleurs qui bordait l'étang un animal qui approchait. Mais un animal de tout autre espèce.

C'était un tigre du Bengale à la livrée fauve, aux zébrures noires, un mâle jeune et vigoureux qui ne devait pas peser moins de trois cents kilos. Il avançait lentement, puis, nous ayant aperçus, il s'arrêta, baissa la tête et poussa un rugissement qui me glaça le sang dans les veines.

Farman visait déjà la tête du félin quand un cri se fit entendre : « Ne tirez pas ! » C'était la voix de Morbius. Déjà Altaïra était près du tigre.

Farman rencontra son pistolet désintégrateur.

« Mais regardez donc ! dit-il. C'est le comble. »

À l'approche d'Altaïra, le tigre, prêt à charger quelques secondes auparavant, était devenu doux comme un agneau. Il s'était assis et caressait la jeune fille avec sa patte. Elle se mit à lui tirer les oreilles comme pour le taquiner, et il se laissa faire, la tête blottie contre la jeune fille.

En lançant un coup d'œil vers la maison, je vis Morbius et Adams dans l'encadrement d'une fenêtre.

« Rentre, Altaïra ! » appela Morbius.

La jeune fille lui fit un signe de la main, puis avec un simple geste accompagné d'un mot, elle renvoya le tigre à son repaire, comme s'il se fût agi d'un chat domestique.

Nous allâmes au-devant d'elle. La brise jouait dans ses boucles et collait encore plus étroitement le tissu de sa robe contre son corps. Elle n'avait encore jamais été aussi belle, et Farman semblait tout ému.

« Vous avez vu ? dit-elle. Khan est vraiment mon meilleur ami. J'aurais dû vous parler de lui tout de suite. Vous vouliez le tuer ? Mais c'est affreux !

— Je n'aurais tiré que pour vous défendre, dit-il, dramatique. Je vous croyais en danger. »

Il était décidément d'une adresse diabolique. La jeune fille lui lança un regard admiratif. Je crus bon d'intervenir.

« Je suis vivement impressionné par vos animaux, dis-je. Et j'avoue que je suis intrigué. Une seule espèce animale ici m'aurait déjà surpris, mais voir les représentants de trois familles différentes du règne animal, voilà qui me stupéfie. »

Altaïra détourna comme à contrecœur son regard de Farman pour m'écouter. Mais comme elle ne semblait pas vouloir me répondre, je repris :

« Y a-t-il d'autres animaux encore ici ? »

Elle fit une moue de mécontentement.

« Je... je ne saurais vous le dire. Ici, du moins, il n'y a que ceux que vous venez de voir. Ils n'étaient pas là quand j'étais toute petite. Mais plus tard... un jour ils sont venus. »

Nous nous étions rapprochés de la maison. Altaïra nous devança et courut vers le portail. Farman la suivit de près et je fermais le cortège. La voix d'Adams me parvint avant que j'aie pu le voir. Je fus frappé par ses inflexions insolites. Altaïra s'arrêta net, surprise.

À l'intérieur de la salle, Morbius et Adams se tenaient toujours devant la fenêtre. Adams était assis sur le bras du fauteuil, son projecteur vidéo à la main.

Il était en communication avec l'astronef. Comme j'entrais, il terminait justement la conversation et tournait le petit cylindre brillant dans tous les sens de manière à capter une image exacte des alentours. J'imaginais Yves Quinn devant le grand écran, entouré des membres de l'équipage qui n'étaient pas de service.

Adams avança l'appareil devant sa bouche et dit : « Vous avez pu constater que nous sommes sains et saufs. »

La voix de Quinn, affaiblie mais tout à fait distincte, lui répondit :

« Oui, cela en a tout à fait l'air, patron. »

J'eus l'impression que, intentionnellement ou non, Adams n'avait pas dirigé l'appareil du côté d'Altaïra.

« Étant donné la situation, reprit Adams, une communication avec la Base paraît s'imposer. »

La prudence de son langage révélait son état d'esprit. Il se méfiait.

« Voyons, patron, dit la voix lointaine de Quinn, nous ne sommes pas équipés...

— Je le sais... coupa Adams. Ne pouvez-vous pas improviser quelque chose ? »

Une brève pause précédait la réponse.

« Je peux toujours essayer », dit Quinn, en reprenant la formule chère aux inventeurs.

Adams, qui connaissait bien son homme, attendit.

« Cela nous obligerait, dit enfin Quinn, à utiliser des pièces en immobilisant momentanément le vaisseau. Mesurez-vous la portée d'une telle décision ?

— Ah ! » fit Adams, et il s'engagea dans une discussion technique.

Le souffle coupé d'émotion, j'observais Morbius qui écoutait la conversation avec un sourire légèrement condescendant. Sans doute comprenait-il parfaitement de quoi il s'agissait. Je cherchai du regard Farman et constatai qu'il était engagé, à l'autre extrémité de la salle, dans une conversation animée avec Altaïra. Ou plutôt, c'était Farman qui parlait et la jeune fille buvait littéralement ses paroles.

« C'est juste, disait Adams. Nous n'allons pas tarder à rentrer. »

Il coupa la communication et remit le petit cylindre derrière sa ceinture. Puis s'adressant à Morbius :

« Vous avez entendu, professeur ! Il va essayer de confectionner un émetteur.

— Oui, dit le maître de céans. Vous a-t-il donné une idée du temps que ce travail lui demandera ?

— Non, il ne donne jamais de précisions de ce genre, répondit Adams. Mais à mon avis, il faut compter une semaine, sinon davantage. »

Le ton de cette conversation révélait que les deux hommes n'étaient plus à couteaux tirés. La raison de ce revirement m'échappait d'ailleurs.

« Le docteur Ostrow paraît un peu surpris, dit Morbius en me regardant. Pourquoi ne pas le mettre au courant ?... Voyez-vous, docteur, nous nous trouvons dans une curieuse impasse. Le commandant estime de son devoir de me porter secours. Or, je n'ai aucune envie d'être « secouru ». Je dirais même que toute tentative pour me faire quitter cette planète serait considérée par moi comme un acte hostile à mon égard. »

Il avait dit cela sur un ton badin, mais je sentais que ses paroles traduisaient fidèlement sa pensée. Sans cesser de me fixer du regard, il ajouta :

« Je suis persuadé, docteur, que vous me comprenez. Vous avez vu ma maison, le site au milieu duquel elle se trouve, le mode de vie que je me suis créé. Croyez-vous qu'un homme ayant tout son bon sens puisse désirer quitter cette existence pour retourner à l'agitation exténuante de cette petite planète fatiguée qu'est la Terre ?

— J'ai une mission, déclara Adams, et je dois me conformer aux ordres reçus. Nous allons voir...

— C'est cela », acquiesça Morbius, le visage toujours tourné vers moi.

J'avais l'intention de me taire, mais une réflexion m'échappa bien malgré moi.

« S'il ne s'agissait que de vous, dis-je, ce serait différent... »

Le sourire s'évanouit sur le visage de Morbius. Il regarda au fond de la pièce et fronça les sourcils.

« Altaïra ! » appela-t-il.

La jeune fille leva les yeux et se dirigea vers son père. J'ignore ce que celui-ci se proposait de lui dire, mais il en fut de toute manière empêché par Adams.

« Nous allons partir maintenant, professeur, dit celui-ci en nous faisant un signe de la tête, à Farman et à moi. » Quant à la jeune fille, il semblait ignorer sa présence.

« Si vous y tenez, commandant, dit Morbius avec politesse. Je vais faire venir Robby. »

Sans qu'il eût proféré un mot ou esquissé un geste, la porte s'ouvrit livrant passage à Robby. En regardant l'automate s'avancer, je fus pour la première fois frappé par son aspect humain. Tout à coup, le souvenir que le robot avait dès le début éveillé en moi se précisa :

« Les Robots Universels de Rossum ! dis-je presque sans le vouloir. Excusez-moi... Une chose me revient à la mémoire... »

Morbius sembla vivement intéressé.

« À quoi pensez-vous au juste ?

— À un livre que j'ai lu il y a bien des années. Une pièce de théâtre, je crois. Dans une préface, il était dit que l'auteur avait inventé le mot « Robot ».

— Très juste, docteur, dit Morbius. Il s'agit du livre de Karel Capek. Et la pièce s'intitulait R.U.R. C'est bien Capek qui a inventé ce terme, forgé de toutes pièces. Il est passé dans la langue pour désigner une machine exécutant le travail de l'homme, bien avant qu'elle ait été inventée. Aujourd'hui, ce mot est connu de toute l'humanité, mais combien sont ceux qui ont entendu parler de son inventeur ? »

Je ressentis soudain, beaucoup de sympathie pour Morbius et le désir de mieux le connaître. Je me découvrais à chaque minute plus d'affinités avec lui qu'avec ces blancs-becs qui étaient mes compagnons de voyage.

« L'époque de Capek, dis-je, passe pour l'âge des ténèbres et de l'ignorance. Pourtant elle a produit quelques grands esprits.

— Oui, en particulier parmi les écrivains, acquiesça Morbius. Herbert George Wells était l'un d'eux, et il ne faut pas oublier, à une époque qui s'enfonce encore davantage dans la nuit des temps, Jules Verne... »

Il se tut brusquement pour chercher du regard sa fille qui causait, dans la baie de la fenêtre, avec mes deux compagnons. Ses yeux étaient maintenant posés, non pas sur Farman, mais sur Adams, et je remarquai qu'une expression nouvelle avait apparu sur ses traits.

« Ainsi vous n'avez pas eu peur en apercevant Khan ? demandait-elle au commandant sur un ton de défi.

— Non, je me disais que ce devait être l'un de vos amis, répondit Adams qui regardait la jeune fille avec autant d'indifférence que s'il se fût agi d'un meuble.

— Néanmoins, intervint Morbius en riant, je vous ai vu saisir le pistolet au moment où j'ai appelé le lieutenant. Je dois vous dire d'ailleurs qu'en face de toute autre personne qu'Altaïra, cet animal devient féroce.

— D'où vous vient la certitude qu'il ne le deviendrait jamais pour Altaïra, je veux dire pour votre fille ? dit Farman.

— Khan est mon ami, dit la jeune fille avec précipitation. Il ne me fera jamais de mal.

— Voyons, lieutenant. Vous avez bien vu comment Khan se comporte en sa présence. Elle a sur lui un pouvoir absolu.

— Pour ma part, je ne serais pas tranquille. Il faut se méfier avec les félins, ils sont traîtres. »

Je voulus saisir cette occasion pour interroger Morbius sur la provenance de ces animaux, mais Farman ne m'en laissa pas le temps.

« Je ne puis qu'admirer la maîtrise avec laquelle vous domptez cette bête sauvage, dit-il à Altaïra. Quelle assurance ! Quel courage ! Comment êtes-vous parvenue à le dompter ?

— La vieille technique de la licorne », dis-je, et je regrettai aussitôt mes paroles, car Morbius venait de me décocher un regard furieux. Sans doute avait-il compris mon allusion. Je craignais sa riposte et fus bien soulagé quand Adams nous donna le signal du départ.

« Il est temps pour nous de rentrer, dit-il. Vous nous excuserez, professeur. »

Morbius donna des instructions au robot qui se dirigea vers la porte pour l'ouvrir. Nous prîmes congé de nos hôtes, mais Morbius tint à nous accompagner selon les meilleures règles du savoir-vivre terrestre.

Nous prîmes place dans le véhicule, tandis que le robot grimpait sur le devant pour devenir partie intégrante de ce char étrange.

« Dites-lui de ne pas abuser de l'accélérateur », demanda Farman à Morbius.

Celui-ci fit au robot quelques recommandations sur un ton familier, comme pour satisfaire à une vieille habitude. Tout semblait facile, normal, ce qui à mes yeux renforçait encore l'impression de bizarrerie.

« À bientôt, professeur, dit Adams.

— Je l'espère, répondit Morbius. Ne tardez pas trop. »

Et en se tournant vers moi :

« Ne manquez pas de nous rendre visite à la première occasion, docteur Ostrow. J'apprécie infiniment la conversation avec des esprits cultivés. »

J'allais l'assurer du plaisir que j'y prenais moi-même, mais déjà il donnait l'ordre à Robby de démarrer. La voiture prit tout de suite de la vitesse. Adams regardait droit devant lui. Farman et moi tournâmes la tête pour jeter un dernier coup d'œil sur le patio. Morbius était toujours là, faisant un abat-jour de ses mains pour nous suivre du regard. La silhouette d'Altaïra se dessinait dans une des fenêtres. Farman fit un signe à son adresse et elle leva la main en guise de réponse.

« Farman ! hurla Adams. Rasseyez-vous ! »

Nous venions de prendre le virage et foncions vers la masse d'arbres étranges. Les contours de la maison et de ses occupants disparurent.

La vitesse de notre course allait augmentant. Nous traversâmes en trombe le bois, dévalâmes la pente et nous engageâmes bientôt dans le tunnel de la muraille rocheuse pour gagner le désert rouge qui s'étendait au-delà.

Je regardai Farman : il était calé dans son siège, les bras croisés, les paupières closes.

Je regardai Adams : il se tenait assis dans une position rigide, comme au moment du départ, les yeux fixés devant lui, l'air inexpressif. Il était sans doute plongé dans ses pensées, et j'aurais donné beaucoup pour les connaître...

3 - LE COMMANDANT JEAN-JACQUES ADAMS

I

J'avais enfin de quoi occuper mon esprit. Et même plus qu'il ne m'en aurait fallu. Sur le chemin de retour vers notre astronef, j'essayai donc de mettre de l'ordre dans mes idées.

Il s'agissait de délimiter les droits du professeur Morbius. Et le problème était particulièrement délicat. Cette tâche-là, j'aurais préféré la céder à quelqu'un d'autre. J'aurais bien volontiers changé de place – et de responsabilités – avec André Farman. Ou encore avec le docteur Ostrow. Tout ce qui préoccupait André à ce moment-là pouvait s'exprimer par un mot bien simple. Quant au docteur, il n'avait guère plus de soucis. Il devait chercher dans sa mémoire le nom d'un auteur, ou encore l'explication de la présence d'animaux terrestres sur la planète Altaïr-4.

Moi, j'avais la charge de Morbius ! L'homme qui nous avait exhortés à éviter cette planète si nous tenions à notre vie. L'homme qui ne nous avait révélé qu'il était le seul survivant de l'expédition qu'une fois mis au pied du mur. L'homme qui nous avait fourni une explication peu vraisemblable de la mort de ses compagnons et de la disparition du *Bellérophon*.

Un drôle de type ! Il me déplaisait par bien des côtés. Surtout par sa suffisance. Quant à sa fille, il n'y avait rien à dire, elle était joliment bien roulée. Mais le pauvre commandant lui, était bien à plaindre, entouré comme il l'était d'une vingtaine de loups d'espace privés depuis longtemps de la compagnie féminine.

Il fallut bien que je me sorte cela de la tête. Mon devoir était de trouver la réponse à cette question embarrassante : comment un philologue avait-il pu se métamorphoser en technicien ? Qui plus est, comment, dans le domaine de la technique, avait-il pu

dépasser tout ce qu'on avait fait jusque-là sur la Terre ? Il affirmait que tout ce que nous avions vu était l'œuvre de son robot. Mais le robot était son œuvre !

Même en faisant abstraction de toutes les connaissances que réclamait la mise au point d'une telle machine, où avait-il pris les outils ? Et les matériaux ?

Et comment fallait-il comprendre cette déclaration : « Il n'y a qu'un seul outil nécessaire, c'est l'esprit. » Parlait-il sérieusement ou n'était-ce qu'une boutade ?

Moi, j'avais déjà une réponse, et pendant tout le chemin du retour, je ne cessai d'examiner la question sous tous les angles. Mes réflexions ne firent que confirmer ma première hypothèse.

Après le dîner, je fis part de mes méditations au docteur, à André et à Yves. Ce dernier voulait retourner au travail aussitôt le repas terminé, mais je le retins. Je tenais à ce que cette conférence eût lieu en présence de tous les officiers.

« Dites, patron, et la fille, comment est-elle ? » demanda Quinn.

J'en crus à peine mes oreilles. C'était bien Yves Quinn, le plus sérieux de mes hommes, qui me posait cette question. C'est incroyable, ce qu'une année de balade au milieu de galaxies peut faire des hommes...

— Une fille comme une autre, dis-je. Toute jeune encore. Elle n'a jamais vu d'autre homme que son père. Mais le grand problème, c'est Morbius. »

J'exposai en détail mes idées concernant cet homme déroutant.

« Je me refuse à croire qu'il ait pu, du jour au lendemain, acquérir le génie technique au point de pouvoir produire ce robot.

— C'est en effet impossible, opina Quinn. Même à en juger par le peu de choses que j'ai pu voir moi-même. »

Ce disant, il ajoutait de l'eau à mon moulin.

« Ainsi donc, il mentait en nous assurant que cette planète n'est pas habitée par des êtres doués d'intelligence. Il y en a sûrement.

— Je n'en suis pas convaincu, dit le docteur Ostrow. Morbius ne me fait pas l'impression d'un menteur. »

Ces paroles me causèrent une vive surprise. J'avais toujours eu confiance dans le jugement de notre médecin du bord, mais cette fois je ne pouvais le suivre.

« Pourtant, c'est la seule explication possible, objectai-je. Vous ne comprenez pas ? Il faut bien que quelqu'un ait fourni à Morbius les outils et les matériaux.

— Et les connaissances, compléta Quinn. J'insiste sur les connaissances.

— C'est exact », dit André Farman en intervenant dans la discussion.

Il s'efforçait de paraître vivement intéressé au problème, mais n'y parvenait pas tout à fait. Son esprit était ailleurs.

« Bien sûr que c'est exact, dis-je en fixant du regard Ostrow.

— Si l'on veut, admit-il. Je suppose que c'est assez logique...

— D'une logique sans faille, renchéris-je. Ainsi donc, il y a ici des êtres intelligents. Et Morbius est en rapport avec eux. Je dirai même en rapports étroits. »

Cette fois, André lui-même réagit par un mouvement de curiosité.

« Ou bien ce sont des rapports d'amitié, ou bien Morbius est une sorte d'esclave. Ou bien il ne veut pas nous révéler la vérité, ou bien il est dans l'impossibilité de le faire.

— À mon avis, ce seraient plutôt de bons rapports, dit André Farman. Il devait être sincère en disant qu'il se trouve trop bien sur cette planète pour la quitter.

— Dites-moi, patron, me demanda Ostrow, pourquoi l'avez-vous d'abord rudoyé et avez-vous complètement changé d'attitude à la fin de notre visite ?

— C'est ma façon de procéder, répondis-je. J'ai voulu lui faire peur, cela avance parfois les choses.

— Il faut absolument que nous entrions en contact avec cette... vie intelligente d'Altaïr. Ce serait très instructif pour nous.

— N'oublions pas ce qui est arrivé à l'équipage du *Bellérophon*, dit Ostrow en levant un sourcil, ce qui exprimait chez lui un gros souci.

— Comment a réagi Morbius, demanda Quinn, quand vous lui avez annoncé votre intention de contacter la Base ? »

Je fis signe aux deux autres de répondre à ma place. André se contenta de hausser les épaules. Ce fut le docteur Ostrow qui parla :

« Morbius n'extériorise pas ses sentiments, ni dans un sens ni dans l'autre.

— Dans l'ensemble la situation est très embarrassante. Il faut que je demande des instructions quant à la ligne de conduite à suivre. Je devine cependant qu'on me dira : « Tâchez d'en savoir plus long. Ramenez-le sur la Terre coûte que coûte. »

André fit entendre un sifflotement inquiet.

« S'il est vrai que la "Force" a tué tous ses compagnons, nous courrions un grand danger en voulant l'emmener malgré lui.

— Nous courrons un grand danger de toute manière, dit Quinn. Si vous devinez les ordres que vous recevrez, Morbius les devine sans doute aussi. Il me semble, ajouta-t-il, en me regardant à travers ses grosses lunettes, que quelqu'un, ou plutôt quelque chose, pourrait nous en vouloir de confectionner un émetteur. Et je me demande pourquoi vous avez cru nécessaire de révéler notre projet à Morbius. »

Je reconnaissais là mon Quinn. Il allait droit au fait, bien avant les autres.

« C'est encore un stratagème, lui répondis-je. Je voulais voir sa réaction.

— On dirait que vous cherchez des complications, fit observer Ostrow.

— C'est la seule façon d'apprendre ce que je cherche à savoir. Et quand je le saurai, il me faudra de toute façon communiquer avec la Base. Nous devons être prêts à tout, quoi qu'il en soit. Au fait, ajoutai-je en regardant un à un mes compagnons, à partir de ce moment nous sommes en alerte "Occupation". »

Ce fut tout pour la journée. Les sentinelles étaient déjà postées dehors et il ne restait qu'à appeler le maître d'équipage pour lui annoncer l'Alerte O. Quinn retourna à ses appareils, où ses aides l'attendaient, et André, qui ne devait prendre que le troisième quart, décida d'aller dormir.

Le docteur Ostrow le suivit du regard en hochant la tête.

« Dormir ? Rêver peut-être... », dit le docteur Ostrow, prouvant une fois de plus qu'il connaissait ses classiques, sans excepter ceux d'une époque très reculée, comme Shakespeare.

« Vous faites allusion à son béguin pour la fille de Morbius ? demandai-je.

— Bien sûr, fit le docteur. On dirait que cela vous cause du souci, patron.

— Oui, j'avoue que cela m'inquiète. La situation est déjà assez embrouillée. Cette jolie poupée qui vient nous la compliquer encore davantage ne me dit rien qui vaille. »

J'espérais que le docteur allait changer de sujet, mais il continua en jouant avec une cigarette, et sans me regarder.

« Vous croyez peut-être que l'équipage pourra continuer à ignorer l'existence de cette jeune fille ?

— J'en fais mon affaire, répondis-je. Quinn ne parlera pas, il me l'a promis. Quant à André, il ne sera pas pressé de chercher des rivaux. Pas avant d'avoir fait sa conquête, du moins. »

Ostrow ôta la capsule d'allumage de sa cigarette et se mit à fumer.

« Et vous comptez le laisser faire ? demanda-t-il.

— Certainement pas ! » fis-je en élevant un peu trop la voix. Me ressaisissant, j'ajoutai sur un ton plus officiel : « Je vous renvoie d'ailleurs à ce sujet aux Instructions générales, chapitre IV, paragraphe 22.

— Bien, bien », dit le docteur en continuant à fumer.

Nous prîmes un verre, après quoi il était temps d'inspecter les sentinelles. Je demandai au docteur de m'accompagner.

Les hommes qui montaient la garde aux cinq postes que j'avais installés me déclarèrent qu'ils n'avaient rien à me signaler. C'étaient des garçons d'élite, d'une vigilance à toute épreuve.

Au lieu de retourner à bord, nous allâmes, Ostrow et moi, faire un tour dans le désert de sable. Je n'avais pas envie de me coucher, et lui non plus. Notre promenade n'alla pas au-delà d'un îlot de pics rocheux qui jaillissaient du sable. Le docteur les compara aux stalagmites. Nous étant assis sur le rebord de l'un d'eux, nous allumâmes une cigarette. Deux lunes vertes brillaient dans le ciel et la lumière qu'elles répandaient faisait

paraître presque noir le sable rouge. À perte de vue s'étendait autour de nous le désert sombre parsemé de roches bleuâtres, au-dessus duquel scintillaient les deux disques verts. La silhouette de notre astronef détonnait étrangement dans ce paysage.

J'aspirai à pleins poumons.

« Cette atmosphère est merveilleusement vivifiante, dit le docteur.

— Oui, mais quant aux sites, on a déjà vu mieux », ripostai-je.

Le docteur se tourna brusquement vers moi :

« À vrai dire, je pourrais fort bien m'habituer à cette planète. Peut-être même voudrais-je vivre ici, comme Morbius.

— Vraiment ? fis-je. Je ne saurais pas en dire autant. Il est vrai que j'ai bien trop de soucis en ce moment.

— On vous accable de responsabilités, vous autres les jeunes, dit-il d'un ton posé. Ce n'est pas de votre âge. Les chefs semblent oublier certains facteurs importants... »

Je n'étais pas sûr de le comprendre, mais ses paroles devaient avoir un sens. Le docteur Ostrow n'avait pas l'habitude de parler pour ne rien dire.

Je jetai mon mégot et attendis que son bout embrasé pâlit sur le sable. J'allais poser une question au docteur, mais je me ravisai. Après tout, cela n'avait guère d'importance. L'instant d'après, pourtant, je m'entendis dire :

« Que vouliez-vous dire au juste avec votre licorne ? »

Il ne répondit pas tout de suite, mais je sentis son regard se poser sur moi. Peut-être avait-il oublié...

« Vous avez fait allusion à la licorne à propos du tigre, ou plutôt à propos du pouvoir que cette fille a sur lui...

— Je me rappelle très bien, dit Ostrow. J'ai dit : « La vieille histoire de la licorne. » J'ai d'ailleurs regretté aussitôt ces paroles.

— Que vouliez-vous dire par là ? demandai-je.

— La licorne, comme vous le savez peut-être, est un animal légendaire.

— Une sorte de cheval, n'est-ce pas ? fis-je. Un cheval blanc avec une corne au milieu du front.

— C'est cela, dit Ostrow. Selon la légende, seule une femme a le pouvoir de capturer et d'apprivoiser cet animal. Et pas n'importe quelle femme. Il faut qu'elle soit jeune et vierge... Elle se rend donc dans la forêt et attend. C'est tout ce qu'elle a à faire. La licorne ne tarde pas à arriver à travers la broussaille, tremblante de peur, mais attirée irrésistiblement par la vierge. Celle-ci doit attendre, immobile, que l'animal soit tout proche. La licorne, les oreilles dressées, les naseaux palpitants, avance toujours plus lentement au milieu du silence. Les bêtes de la forêt ne bougent pas, les oiseaux se taisent. On n'entend que le claquement des sabots de la licorne sur le tapis des feuilles. Elle s'approche toujours et bientôt son ombre se dessine entre la vierge et les rayons du soleil qui filtre à travers les branches... Elle s'agenouille et pose la tête sur les genoux de la jeune fille... »

Le docteur Ostrow se tut, les yeux fixés sur le sable. Sa vieille légende m'émut, ou n'était-ce, peut-être, que sa manière de la conter. Toujours est-il que je sentais ma gorge se serrer.

« Ainsi, ce que vous vouliez faire entendre à tout le monde, dis-je, c'était que cette jeune fille est vierge. C'est bien évident, d'ailleurs.

— La chose va de soi, dit le docteur Ostrow. La comparaison m'était venue à l'esprit et j'ai fait allusion à la licorne sans aucune arrière-pensée. Je reconnaissais d'ailleurs que l'analogie n'est pas parfaite.

— C'est sans gravité. Pourquoi regrettez-vous ces paroles ?

— À cause de Morbius. Elles l'ont peut-être choqué. »

Il avait raison, au fond. J'offris une cigarette à Ostrow, en pris une moi-même et nous fumâmes en silence. Puis, le docteur dit à brûle-pourpoint, sur un ton tout à fait naturel, d'ailleurs :

« À la manière dont vous regardiez la fille de Morbius, vous lui donnez l'impression de la détester.

— Le fait est, répondis-je, qu'elle risque de me mettre des bâtons dans les roues. Surtout si Farman continue à lui courir après...

— Elle aussi voit peut-être en vous un intrus. Son attitude semblait l'indiquer. Ainsi que le regard de ses beaux yeux gris qui vous foudroyait...

— Ses yeux sont bleus », rectifiai-je. J'aurais voulu ravalier mes paroles, mais il était trop tard. Déjà le docteur riait de bon cœur.

II

Aucun fait important ne marqua la journée du lendemain. De bon matin nous nous mêmes à l'œuvre sans nous occuper du reste. Avant d'entreprendre la construction de l'émetteur, Quinn installa un écran de radar dont il confia la surveillance à ses aides. Il mit André au courant du fonctionnement de notre détecteur radio qui devait nous permettre de localiser la station radio de Morbius.

De temps en temps, j'allais passer en inspection les divers postes à l'intérieur du vaisseau et dehors, afin de m'assurer que chacun faisait son devoir. Je rongeais mon frein. Attendre n'avait jamais été mon affaire. C'est d'autant plus pénible quand on ne sait pas ce que l'on attend.

Le radar ne montrait rien. Pas plus que le détecteur radio entre les mains d'André. Rien ne se révélait, sinon notre vaisseau planté au milieu du désert rouge et nous-mêmes. On eût dit que nous étions seuls sur cette maudite planète.

Quinn, aidé de ses collaborateurs, dégagea bientôt le noyau électronique auxiliaire de l'astronef. Travail extrêmement délicat, mais qui fut accompli sans accident.

Personne n'eut à souffrir de brûlures, bien que tout le monde mit la main à la pâte.

La journée était bien avancée quand, cette besogne étant terminée, chacun put rejoindre son poste. L'attente recommençait. Je fis un tour jusqu'au tracteur qui se trouvait toujours à l'endroit où Quinn l'avait laissé après l'avoir débarqué. Je procédai à un rapide examen : tout était en ordre, j'eus cependant l'idée de procéder à un petit essai, histoire de faire quelque chose.

J'étais en train de monter à bord du tracteur quand je vis s'approcher le docteur Ostrow. Je ne l'avais pas revu depuis le déjeuner. Sans doute avait-il passé l'après-midi à inventorier son stock de médicaments à l'infirmerie. Je dois avouer que cette rencontre ne me causa aucun plaisir. Il allait peut-être reprendre la conversation de la veille, et je n'y étais pas. J'avais déjà assez de mal sans cela à m'efforcer de ne plus y penser.

Pourtant je ne pus lui refuser de m'accompagner dans cette course d'essai. Tout au plus l'admonestai-je de ne s'être pas muni de son pistolet désintégrateur, dont le port était obligatoire en état d'alerte O. Je lui enjoignis même de retourner à bord pour chercher son arme.

Nous n'eûmes, d'ailleurs, pas l'occasion de faire cette promenade en voiture. À peine Ostrow était-il de retour qu'un messager envoyé par Quinn vint me chercher.

Je trouvai Quinn en train de se gratter la tête, l'air fortement embarrassé. Il était couvert de sueur et de cambouis.

« Je me demande avec quoi je vais pouvoir fabriquer un bâti pour l'émetteur, dit-il. Il me faudrait un matériau présentant la densité voulue. »

Une idée, que je serais tenté de qualifier d'idée de génie, me vint à l'esprit :

« De quoi vous serviriez-vous si nous nous trouvions à l'atelier de la Base ? demandai-je.

— Je fabriquerais un blindage de plomb de cinq centimètres d'épaisseur. Il m'en faudrait deux mètres carrés environ, ajouta-t-il du ton de quelqu'un qui a conscience de perdre son temps en vaines explications.

— Vous l'aurez », dis-je.

Quinn ôta ses lunettes pour mieux me dévisager, puis les remit en hochant la tête. Sans doute me croyait-il complètement fou.

« Avancez dans votre travail en attendant », dis-je, en faisant signe au docteur de me suivre.

Cependant que nous nous dirigions vers l'astronef, je lançai au docteur :

« Faites-vous beau. Nous allons en visite. »

Ostrow me regarda, stupéfait, mais je ne fis rien pour satisfaire sa curiosité. Une fois à bord, il se retira dans sa cabine. Je recommandai à André de laisser là son détecteur pour aller faire un brin de toilette. J'aurais préféré ne pas avoir à l'emmener, mais il le fallait. Nous devions être au moins trois, et je n'avais personne pour le remplacer.

En apprenant où nous allions, André eut un sourire qui lui fendit le visage d'une oreille à l'autre. Il jubilait tellement que je dus mettre un frein à cette explosion de joie.

« Du calme, André, du calme ! J'aime mieux vous dire tout de suite que vous feriez bien de vous sortir cette fille de la tête.

— Bien sûr, patron », répondit-il sans conviction.

III

Nous nous mêmes en route à la nuit tombante. C'était André qui conduisait. Lorsque, après avoir franchi la crête rocheuse, nous nous engageâmes dans la vallée, je demandai à André de ralentir et nous fîmes le reste de notre course à environ vingt kilomètres à l'heure. Ainsi, je pouvais observer attentivement la région. Je demandai au docteur Ostrow d'en faire autant en cherchant tout particulièrement à déceler les signes témoignant d'une vie organisée.

Mais c'est en vain que nous écarquillâmes les yeux. Au moment où nous traversons le taillis dans le voisinage de la maison creusée dans le roc, Ostrow sortit de son mutisme. Je ne lui avais rien dit de mes projets et je n'en avais pas non plus informé André. Il est vrai qu'en ce qui concerne ce dernier, du moment qu'il pouvait revoir Altaïra, le reste lui importait peu maintenant. Le docteur, lui, était moins patient.

« Allons, patron, que veut dire tout ceci ? Il est préférable de nous mettre au courant. »

Il avait raison, au fond. Je me contentai cependant d'une réponse évasive.

« Je crois que mon idée est bonne, dis-je. Elle ne nous mènera peut-être à rien, mais on peut toujours essayer. »

André se contenta de hocher la tête en signe d'approbation.

Sortis du taillis, nous suivîmes le chemin menant à la maison. Les « amis » quadrupèdes d'Altaïra étaient invisibles. Pas âme qui vive alentour. Mais dans le patio, devant la maison, Morbius nous attendait.

Farman coupa le contact. Je me demandais comment Morbius avait pu être averti de notre approche car, abstraction faite de quelques dispositifs au radar, notre véhicule était absolument silencieux. Morbius avait cependant l'air de nous attendre depuis un bon moment.

Il vint au-devant de nous pour nous accueillir. Je remarquai qu'il portait le même genre de costume que la veille, tout au plus celui-ci était-il bleu et non plus gris. Il avait l'air vieilli, ses yeux étaient cernés et il n'arborait plus le sourire supérieur qui m'avait tant exaspéré lors de notre première rencontre.

Nous entrâmes dans la maison où je cherchai en vain du regard le robot ou Altaïra.

« Il faut que je vous dise ce qui nous amène, professeur Morbius, fis-je. Mon technicien en chef a besoin, pour construire notre émetteur, de plomb de cinq centimètres d'épaisseur. Nous n'en possédons pas du tout à bord. J'ai pensé que peut-être vous pourriez nous dépanner, ajoutai-je sur un ton aussi naturel que possible. Trois mètres carrés nous suffiraient. »

Morbius sourit.

« Ainsi donc, commandant, vous me croyez puisque vous me demandez de faire appel aux talents de Robby. »

Je m'efforçai de simuler la surprise.

« Pourquoi mettrais-je en doute vos paroles ? fis-je en tirant d'une poche un morceau de plomb que j'avais pris dans l'atelier de Quinn. Vous m'avez dit que vous aviez besoin d'un échantillon. Le voici. Cela vous suffira-t-il ? »

Il prit le morceau de métal sans le regarder.

« Bien sûr, commandant », dit-il, puis il se mit à me questionner sur la méthode de travail de Quinn.

Je lui donnai quelques précisions sur la façon dont Yves utilisait les tubes électroniques en court-circuitant le continu à un niveau déterminé. Il sembla me suivre sans difficulté et comprendre la question mille fois mieux que moi-même. Il réfléchit un instant, puis :

« Très bien, commandant, dit-il. Nous allons mettre Robby au travail dès ce soir. En principe, vous aurez votre plomb demain matin. »

La première question était ainsi réglée. J'allais aborder la seconde quand André Farman se leva brusquement pour se précipiter vers la porte. Ostrow aussi quitta son siège.

Altaïra parut. Elle était vêtue d'une robe dorée aux incrustations bleues, très peu décolletée et, si ma mémoire est bonne, à manches longues. Moins dangereuse en somme que celle de la veille, qui était sans manches. Pourtant, la jeune fille paraissait encore plus séduisante, peut-être à cause de la couleur de ce vêtement qui moulait son corps comme une seconde peau.

À l'idée de ce qui devait se passer dans la tête d'André, je sentis la fureur me gagner. Tant et si bien que je ne réussis même pas à sourire en réponse au salut d'Altaïra. Je repris tout de suite ma conversation avec Morbius. Et d'abord pour lui demander la permission d'assister au travail de Robby.

« C'est tout à fait impossible », déclara Morbius en reprenant ses allures distantes de la veille.

Puis se radoucissant :

« Il faut m'excuser, mais c'est matériellement irréalisable, commandant. Moi-même, je n'ai pas le droit de pénétrer dans l'atelier de Robby. »

Il accompagna cette déclaration d'explications techniques, parla de température, de radiations et d'autres phénomènes mystérieux.

Je lui dis que je me rendais à ses raisons et qu'au fond, tout ce qui importait, c'était d'avoir la plaque de plomb au plus vite. Il ne dit rien, et si ma façon d'agir lui déplaisait, il n'en laissa rien paraître.

IV

Je ne suis pas près d'oublier cette soirée-là. Elle dura cinq heures, mais qui me semblaient une éternité.

Dès notre arrivée, le professeur Morbius nous invita à dîner. Cette initiative était favorable à l'examen du troisième point à l'ordre du jour, mais pour le reste, j'aurais pu m'en passer. Je n'ai pas le talent de comédien, et pourtant il me fallait jouer la comédie : observer André d'un œil, Morbius de l'autre, tout en me surveillant moi-même pour ne pas manquer aux règles du savoir-vivre... Il est vrai qu'en ce qui concerne André, Ostrow m'aidait un peu. Mais je ne pouvais me fier complètement à lui, car l'astrogateur André Farman était diaboliquement habile. J'essayai de me montrer courtois à l'égard d'Altaïra, sans parvenir à démêler les sentiments que j'éprouvais en face d'elle.

Par moments, le doute me reprenait. À en juger par son comportement, il m'était difficile de croire qu'Altaïra n'avait jamais connu d'autres hommes que son père. La maturité d'esprit était alliée chez elle à une grande fraîcheur d'âme qu'on pouvait prendre pour de la naïveté. Elle était... non, décidément, je ne trouve aucun qualificatif qui lui convienne. Le docteur Ostrow pourrait sans doute exprimer plus clairement cette idée ; moi, en ce qui me concerne, j'en suis incapable. « Elle est simple et sincère », me répétait-je, tout en me rendant compte que cette formule banale rendait mal ma pensée. C'était en tout cas un être sans ruse, sans malice...

À un moment, comme elle venait de faire une réflexion qui me fit sourire, elle me lança un regard, un de ces regards qui vous traversent de part en part, et dit : « Il ne faut pas m'en vouloir, commandant Adams, à certains égards je suis aussi ignorante qu'un nouveau-né. » Je me sentis si gêné que j'aurais voulu me cacher dans un trou de souris.

André et Morbius parurent fort embarrassés. Ce fut Ostrow qui montra le plus de présence d'esprit. Il enchaîna sans effort et se mit à parler des « amis » d'Altaïra. Se tournant vers Morbius, il lui demanda de lui expliquer la présence, sur cette planète lointaine, d'animaux d'origine manifestement terrestre.

Cette question, à première vue plus anodine que ma demande d'assister au travail du robot, produisit sur le docteur Morbius un effet tout à fait inattendu. Cette fois, il n'était pas seulement perplexe : il avait manifestement peur.

Il domina cependant vite son désarroi et dit :

« C'est là un des mystères que je cherche précisément à éclaircir. J'espère trouver la solution d'ici quelques jours. »

Cependant Ostrow ne se tint pas pour battu. Il insista et voulut savoir notamment s'il existait sur Altaïr-4 des animaux d'autres espèces, si Morbius pensait que leur présence s'expliquait par une évolution analogue à celle dont la Terre était le théâtre, et s'il ne trouvait pas curieux que leur coloration fût restée inchangée, alors que normalement elle aurait dû s'adapter aux conditions particulières d'Altaïr-4.

Toutes ces questions m'intéressaient vivement, moi aussi. Mais Morbius n'était pas disposé à parler :

« Les recherches auxquelles je me livre actuellement sur ces problèmes n'ont pas encore abouti », dit-il d'un ton péremptoire qui signifiait bien au docteur qu'il perdait son temps.

Ostrow s'en tint là et la conversation générale reprit sur des sujets moins graves.

Après le dîner, Morbius et Ostrow commencèrent une partie d'échecs, tandis qu'Altaïra nous initiait, André et moi, à un jeu nouveau, inventé par son père. À vrai dire, elle ne s'occupait que d'André, quant à moi, j'assistais simplement à ses explications. C'était d'ailleurs un jeu à deux, où je ne pouvais que jouer le rôle de témoin, passant d'un partenaire à l'autre.

Au moment où André et Altaïra se proposaient d'aller rendre visite aux animaux, au clair de lune, je m'avisai qu'il était temps de rentrer. Morbius fit à nouveau un effort d'amabilité, nous remercia de notre visite et m'assura que le plomb nécessaire à la construction de notre émetteur serait prêt dès le lendemain matin. Il tint même à nous accompagner jusqu'à notre voiture.

Ce fut mon tour de conduire. Nous partîmes à une bonne vitesse, mais je ralents dès que, ayant laissé le taillis derrière nous, nous avions fait deux kilomètres sur la pente menant au désert. Dès que je reconnus l'endroit que j'avais choisi à l'aller, à l'écart de la piste, derrière un bouquet d'arbres au feuillage

bizarre, je quittai le chemin et m'avançai dans cette direction. Nous descendîmes de voiture et constatâmes que notre tracteur était parfaitement camouflé par les feuillages qui le rendaient invisible à quelques mètres de distance. Nous n'aurions pu trouver meilleure cachette. Certes, Morbius avait été prévenu de notre arrivée d'une façon inexplicable pour moi, et cette fois peut-être encore déjouerait-il mon plan, mais il fallait bien tenter la chance. En nous suivant au radar, il perdrait peut-être notre piste. Et à moins qu'il l'eût suivi dès le départ, il risquait de ne pas découvrir notre tracteur.

Nous gagnâmes l'extrémité de la piste et jetâmes un coup d'œil vers la vallée. Un silence profond y régnait. Un silence qui me sembla de mauvais augure...

La clarté verte des lunes facilitait ma tâche. Je choisis deux emplacements puis exposai mon plan à mes compagnons.

« Voici nos postes d'observation, dis-je. Nous n'avons rien d'autre à faire qu'à regarder. Ne bougez pas, et si vous remarquez quelque chose, notez-le. Nous nous retrouverons ici à trois heures et demie. Mettons d'accord nos montres. Il faut que nous soyons partis à l'aube. Avez-vous des questions à poser ? »

Le docteur Ostrow ne dit rien, mais André me demanda de répéter. Il était si distract.

« Morbius nous a promis de faire fabriquer le plomb par son robot, dis-je encore, et de nous le livrer dans la matinée. Je ne doute pas une seconde qu'il tiendra sa promesse. Mais ce plomb sortira-t-il du ventre de l'automate, que malheureusement nous ne pouvons pas observer ? Voilà une autre chose dont je suis bien moins certain. »

André ne me laissa pas terminer.

« Vous semblez convaincu que Morbius est en rapport avec les indigènes de cette planète, si indigènes il y a. Et que ce sont eux qui fabriqueront le plomb. Il faudra donc qu'il aille les voir ou qu'il reçoive leur visite.

— Exactement, dis-je. À moins d'ajouter foi à cette invraisemblable histoire de robot.

— Cela tombe sous le sens, marmonna André.

— À moins que cette rencontre ne se fasse à l'intérieur du rocher », suggéra le docteur Ostrow.

Cette supposition eut le don de m'exaspérer. « Eh bien, en ce cas nous ne le verrons pas, dis-je, et nous nous serons privés de sommeil pour rien.

— Très bien, patron », dit Ostrow sur le ton que l'on prend pour parler à un enfant capricieux.

J'allais lui en faire la réflexion quand un bruit se fit entendre derrière nous, dans les broussailles où notre tracteur était camouflé. Nous nous précipitâmes tous les trois dans cette direction. André et moi avions saisi nos pistolets. Ostrow lui-même chercha le sien.

Ce n'était qu'un de ces maudits singes. Il alla jusqu'à la piste, puis s'éloigna en se retournant de temps en temps sur nous.

Je remis mon désintégrateur dans son étui et désignai à mes amis les postes que je leur destinais. Celui d'Ostrow était éloigné d'environ 600 mètres. C'était un bouquet d'arbres rappelant vaguement des saules, à proximité de la rivière. De cet endroit Ostrow pourrait certainement observer le flanc du contrefort rocheux.

« Je répète : vous n'avez qu'à observer. Si vous êtes en danger, tirez trois coups de pistolet. Mais seulement si vous êtes vraiment en danger. Inutile de bouger si vous me voyez m'approcher. Vous deux, vous resterez à des postes fixes, moi, je rayonnerai. »

Ostrow acquiesça de la tête et se mit en route vers la rivière. Brave vieux docteur ! Je savais bien qu'il n'y avait pas beaucoup de médecins à qui l'on pût confier une telle tâche.

« Et moi ? » demanda André.

Je lui indiquai le taillis devant la maison de Morbius en lui décrivant exactement l'endroit d'où il pourrait observer à loisir la façade de la maison. Après quoi, je répétai les instructions que je venais de donner à Ostrow.

« Et le tigre ? demanda-t-il. Vous le considérez comme un vrai danger ou non ? »

Je ne pus m'empêcher de sourire. André est un garçon peu ordinaire, il faut le reconnaître.

« Mais non, fis-je. S'il s'approche, donnez-lui un morceau de sucre ou caressez-lui les oreilles.

— Pourquoi ne pas l'hypnotiser pendant que j'y serai », dit-il en s'éloignant.

Je le suivais du regard et vis qu'il mettait adroitemment à profit la moindre ombre pour s'y glisser. Et on n'aurait pu entendre ses pas même avec un auriscope. Pour ce genre d'expédition, on ne pouvait rêver meilleur compagnon.

J'attendis que l'un et l'autre eussent disparu de mon champ visuel, puis prolongeai encore un peu l'attente pour leur laisser le temps de gagner leurs postes respectifs. Après quoi, je retournai près du tracteur, choisis un arbre pas très haut et grimpai à son sommet. Ainsi, je pouvais embrasser du regard toute la vallée.

Je n'y vis rien que je ne connusse déjà. Rien ne bougeait, pas même les feuilles des arbres. L'air était si riche en oxygène que j'avais l'impression de respirer une brise marine. Mais ce n'était évidemment qu'une illusion.

Le silence commençait à me porter sur les nerfs. Je descendis de l'arbre. J'éprouvais le besoin de remuer, d'agir... Marchant rapidement, je me retrouvai bientôt dans la vallée et me dirigeai vers la rivière, à la recherche du docteur Ostrow.

Je finis par le trouver. Il m'affirma n'avoir rien vu, ni entendu.

« Décidément, ce silence est accablant. C'est le silence de la mort.

— Nous sommes bien vivants, pourtant, dis-je pour le remonter. Allons, un peu de courage ! »

Je le quittai pour regagner la route, en regardant à droite et à gauche. Je ne vis rien. Ces deux lunes maudites, avec leur lumière verte, donnaient à toute chose une couleur de cuivre couvert de vert-de-gris. Et ce mot « mort » prononcé par le docteur Ostrow continuait à résonner à mes oreilles.

Décidément, cette planète ne me plaisait pas. Vénus n'était pas un séjour enchanteur, tant s'en faut, mais tout de même pas aussi sinistre.

Je courus vers la rivière où se trouvait le poste d'André. Ma montre indiquait minuit moins cinq. Je me disais qu'après avoir

retrouvé André, je passerais encore deux heures dans ces parages. L'endroit me semblait particulièrement propice pour surprendre une arrivée ou un départ.

Je me mis à errer parmi les arbres, en m'efforçant de rester toujours dans l'ombre. Le sol, sous mes pieds, était mou ; il n'était couvert ni de branchages, ni de feuilles ; ce n'était que de l'humus. Je ne faisais donc aucun bruit en marchant. Rien ne venait troubler ce silence obsédant.

J'entendis la voix d'André avant de l'apercevoir, sans d'ailleurs pouvoir distinguer ses paroles. Il se tut, mais sa voix semblait avoir laissé une trace dans l'air. Je m'enfonçai dans le fourré en suivant la direction de cette voix. Au moment où je débouchai dans une petite clairière, j'entendis une autre voix. C'était celle d'Altaïra.

Je m'arrêtai net comme si on m'avait asséné un coup de massue. Je ressentis d'abord une vive surprise, puis la colère s'empara de moi, une colère si violente que j'en fus aveuglé. Je m'avançai toujours dans l'ombre, et toujours aussi silencieusement.

Maintenant je pouvais les voir. Ils se tenaient auprès d'un rocher couvert d'une végétation qui rappelait la fougère. André s'appuyait sur le rocher, et Altaïra était tout près de lui. Elle était enveloppée d'une sorte de tunique blanche qui laissait ses bras nus. André la tenait par la taille.

Je ne suis pas de ceux qui ont l'habitude de regarder par les trous de serrure, et pourtant je m'immobilisai. C'était peut-être la rage qui me paralysait, mais peut-être aussi étais-je poussé par le désir d'en savoir davantage sur Altaïra, à moins que... mais non, il ne faut pas y penser.

Je pus distinguer nettement les paroles d'Altaïra.

« Je vous assure que je ne vous en veux nullement. Cela était même assez agréable.

— Assez agréable », répéta André d'un ton ulcéré, comme s'il avait été insulté. Il attira Altaïra vers lui et l'entoura de ses deux bras.

Dieu m'est témoin qu'à ce moment j'aurais donné beaucoup pour être ailleurs, mais j'étais incapable de faire un pas, ni même d'ouvrir la bouche. Et c'est ainsi que je vis André

embrasser Altaïra. Il la tenait serrée si étroitement contre sa poitrine qu'elle devait avoir le souffle coupé, mais elle ne lui opposait aucune résistance.

Je fis un effort surhumain pour sortir de ma torpeur. Je ne savais pas encore ce que j'allais faire : sauter sur eux ou m'en aller.

Je finis par m'éloigner. J'entendis encore une fois la voix d'Altaïra, mais cette fois-ci je ne compris pas ce qu'elle disait. Son intonation m'apprit cependant qu'elle était mi-fâchée, mi-effrayée.

Maintenant que j'avais retrouvé l'usage de mes membres, je m'arrangeai pour faire beaucoup de bruit en marchant. Au bout d'une minute, je sortis de l'ombre, comme si j'arrivais seulement. Je n'essaierai pas de décrire les sentiments qui m'agitaient.

Nous nous regardâmes dans les yeux, André et moi. Altaïra s'était écartée légèrement.

« Lieutenant Farman », dis-je... d'un ton qui exprimait ma fureur.

Je restai à ma place et c'est lui qui vint vers moi. Élevant un peu la voix pour qu'Altaïra, qui était restée près du rocher, pût m'entendre :

« Vous vous êtes donné rendez-vous ? » demandai-je.

Ma question sembla le surprendre, et il me jura que je me trompais. Il avait vu quelque chose bouger entre les arbres, et soudain Altaïra avait surgi.

— Qu'importe, lui dis-je, vous êtes de toute manière coupable d'avoir manqué à vos devoirs. De cette clairière on ne peut même pas apercevoir la façade la maison. À partir de ce moment vous êtes aux arrêts. Retournez au tracteur, et attendez-nous là-bas.

L'espace d'une seconde, je crus qu'il allait se jeter sur moi, et je souhaitai presque qu'il le fît, mais il se domina, exécuta un salut réglementaire, et s'en fut. J'étais évidemment très fâché contre lui à cause de sa négligence, mais je me rendais parfaitement compte que ce n'était pas la seule raison de ma colère.

Lorsque je regardai du côté de la clairière, je constatai qu'Altaïra avait disparu. Je ne saurais dire si j'étais soulagé ou déçu. Je me mis donc à marcher vers un point d'où je pourrais sans doute avoir une vue sur la maison.

J'avais à peine fait quelques pas quand je vis quelque chose de blanc devant moi. Je m'arrêtai : c'était Altaïra. Elle s'approcha de moi, puis s'immobilisa sans un mot. Son visage était caché par l'ombre.

« Que lui avez-vous dit ? murmura-t-elle enfin. Où est-il allé ?

— Il est allé m'attendre près de la voiture », dis-je, en me demandant si André lui avait expliqué la raison de notre présence ici deux heures après notre départ. Peut-être, après tout, la question ne s'était-elle pas posée entre eux. Et si Altaïra savait la vérité, la répéterait-elle à son père, et en ce cas, comment celui-ci réagirait-il ? La situation paraissait bien compliquée.

Altaïra semblait attendre que je parle, mais comme je n'en faisais rien, ce fut elle qui continua à m'interroger.

« Vous étiez fâché, n'est-ce pas ? Est-ce parce qu'il ne cherchait pas les pièces que vous aviez perdues en route ? »

Ainsi donc, André avait inventé un prétexte.

« Oui, fis-je. Il avait une tâche à remplir.

— Il faut lui pardonner, dit la jeune fille, nous causions...

— Ah, vous causiez ! » m'écriai-je, sentant la rage m'envahir à nouveau.

Elle recula d'un pas, et maintenant je pus voir son visage. Il exprimait une colère extrême, mais cela la faisait paraître plus belle encore.

« Je vous défends de me parler sur ce ton. Il m'a dit toutes sortes de choses, après quoi il m'a demandé la permission de m'embrasser. Je le lui ai permis, et cela m'a plu, jusqu'au moment où... »

Elle s'interrompit, haletante. Puis, reprenant le souffle, ajouta :

« D'ailleurs, cela ne vous regarde pas !

— Nullement, acquiesçai-je, mais la conduite de mes officiers, elle, me regarde, et nous avons un règlement très

précis en ce qui concerne les rapports avec les femmes. Il a été fait par des gens qui connaissaient à fond la question. Imaginez un peu ce qu'il adviendrait de la discipline si les hommes chargés de mission pouvaient courir à leur guise, pardon je voulais dire s'ils étaient libres de suivre les personnes de l'autre sexe. C'est déjà assez difficile avec les Martiennes, mais quand il s'agit de jolies jeunes filles habillées comme vous l'êtes...

— Qu'ont donc mes habits ? s'écria-t-elle. Que voulez-vous dire ? »

Elle était en proie à une telle colère que ses yeux semblaient lancer des étincelles.

Je me disais bien qu'il fallait me taire, mais je n'en eus pas la force.

« Ce qu'ils ont vos habits ? Mais regardez-vous donc ! Tout ce que vous portez est fait pour aguicher les hommes. Je vous défends de parler à mes compagnons tant que vous n'aurez pas une mise plus décente... »

Elle vint vers moi, et je vis sa main droite à la hauteur de mes joues. Je lui saisis le poignet. Nous restâmes ainsi un bon moment immobiles. Elle n'essaya pas de dégager son bras. Quant à moi, j'éprouvai une sensation que je ne connaissais pas. Au contact de cette main, un étrange courant parcourut mon corps. Sa peau était singulièrement douce, le dessus de sa main était froid, mais la paume toute chaude.

Je crois bien que je n'ai pas prononcé un mot au cours de cette longue minute. Mais je n'en suis pas tout à fait sûr. Tout à coup un son bizarre s'échappa de sa gorge, et elle arracha sa main de la mienne. Son visage grimaça comme celui d'un enfant, et elle se mit à pleurer. Puis, d'un bond, elle disparut dans les arbres.

Je restai là, comme médusé. Mes doigts gardaient encore le souvenir de ce contact.

V

Il était 3 h 37 quand j'arrivai au tracteur. Je me sentais las et très mécontent de moi. Les deux dernières heures, je les avais passées couché par terre, à observer la maison entre les arbres. Sans rien voir bien entendu.

Le docteur Ostrow était déjà là depuis cinq minutes. Il fumait en cachant sa cigarette entre ses mains. André était assis à l'intérieur de la voiture.

« Rien à signaler, patron, me dit le docteur. Et vous ? Avez-vous eu plus de chance ? »

Je secouai négativement la tête, et me mis au volant. Le docteur prit place près de moi. Je n'avais pas regardé André et il n'avait rien dit. Nos manières devaient intriguer le docteur.

En essayant de dégager le tracteur du fourré, je fis une mauvaise manœuvre, et les roues arrière heurtèrent brusquement la route. Toute la voiture vibra sous ce choc. En même temps, un gémissement se fit entendre. On eût dit la voix d'un enfant.

Je freinai et coupai le contact. Le docteur sauta dehors pour voir ce que c'était.

« Il y a quelque chose sous les roues », dit André.

Je me levai, mais déjà le docteur était accroupi auprès de quelque chose qui gisait à terre.

« Pauvre petite bête, dit-il, en se relevant. Du moins, il n'a pas souffert. »

C'était le ouistiti. Le docteur monta en voiture, mit l'animal sur la banquette et le couvrit d'une toile.

« Il a eu la nuque broyée », dit-il, en s'asseyant près de moi.

Ainsi j'avais tué l'un des amis d'Altaïra. Quelle nuit !

4 - LE COMMANDANT JEAN-JACQUES ADAMS (suite)

I

À 8 h 32 très exactement, le responsable du radar m'alerta. En même temps, l'une des sentinelles aperçut quelque chose s'approcher à travers le désert.

C'était le véhicule de Morbius.

Le robot ne stoppa qu'à quelques mètres de l'astronef. Quand la poussière qu'il avait soulevée fut retombée, Robby était déjà près de moi, devant la passerelle.

« Bonjour, commandant, en même temps que les compliments du professeur Morbius, je vous apporte vos plaques de plomb. »

Il indiqua le véhicule chargé du métal.

L'automate me fit tout à coup l'effet d'un vieil ami.

« Merci beaucoup, Robby, dis-je sans me rendre compte qu'il était ridicule de parler ainsi à une machine, mais je ne pouvais m'empêcher de voir en lui un être humain.

— Où voulez-vous que je dépose cela ? » demanda le robot.

Je lui désignai l'atelier de Quinn, et il se mit à l'ouvrage. Tout le monde le regardait, Yves et son équipe, les sentinelles et même le maître d'équipage ; le docteur Ostrow sortit du vaisseau et vint se placer près de moi.

Robby se pencha au-dessus du véhicule, souleva quelques plaques et alla les porter à l'atelier. Arrivé là, il s'immobilisa et une lumière jaillit de l'un des orifices de sa tête. Quinn comprit tout de suite sa question muette.

« Laisse cela ici », Robby, dit-il.

Nous ne pouvions qu'admirer une fois de plus cette merveilleuse machine. Quelques minutes après, tout le matériel était déchargé. Quinn toucha le métal, et eut un mouvement de surprise.

« Qu'est-ce que c'est, fit-il ? J'avais demandé du plomb ordinaire.

— Ce métal-là est supérieur, dit Robby. Il est d'une densité plus grande. C'est l'isotope 217. »

Quinn parut fort intéressé. Ses collaborateurs regardèrent Robby en échangeant des propos à voix basse. Je mis fin à ces conciliabules.

« Robby, dis-je, transmettez au professeur Morbius mes remerciements. »

L'automate se mit en marche et regagna son véhicule.

Je craignais d'avoir froissé Quinn. C'était la deuxième fois que j'interrompais ses conversations avec Robby. Mais mes craintes étaient vaines. Il était tout à son métal qu'il essayait de gratter avec son canif.

« C'est extraordinaire, murmura-t-il, mais qu'est-ce que c'est au juste ? »

Suivi du docteur, je me dirigeai vers le vaisseau. Tout à coup je remarquai qu'Ostrow n'avait pas sur lui son pistolet désintégrateur.

« Docteur, m'écriai-je, combien de fois faut-il vous dire que vous ne devez pas vous séparer de vos armes ? »

J'étais sincèrement fâché. D'ailleurs, j'étais de fort mauvaise humeur, n'ayant presque pas dormi de la nuit, et je ne savais toujours pas ce que j'allais faire d'André.

Ostrow s'excusa, et continua sa marche. J'avançai à côté de lui en butant sur le sable rouge. Au moment de m'engager sur la passerelle, je tournai la tête et vis l'une des sentinelles en conversation avec Robby. Je poussai un cri qui fit sursauter l'homme. Robby se mit en mouvement et la voiture disparut au milieu d'un nuage de poussière. La sentinelle que j'avais appelée vint se présenter. C'était le cuisinier qui, étant donné l'état d'alerte, était chargé de monter la garde. C'était un bon cuisinier et un personnage fort original. Je l'admonestai violemment.

« Vous vous croyez sans doute privilégié, mais cela ne vous autorise pas à quitter votre poste. Mais au fait, de quoi lui parliez-vous ?

— Oh, répondit, le cuisinier, je voulais voir s'il est capable de penser. Je lui ai fait subir une sorte de test ; c'était vraiment intéressant, un brave type que ce Robby. »

Je le renvoyai à sa faction, sans commentaires. Il était grand temps, car j'allais éclater de rire. Et en fait une fois à l'intérieur du vaisseau, je ne pus m'empêcher de donner libre cours à mon hilarité. Cela me fit beaucoup de bien, et je décidai tout de suite ce que j'allais faire d'André. Pour le moment, il était consigné dans sa cabine. J'avais fait croire aux membres de l'équipage qu'il était malade. J'entrai dans sa cabine et refermai la porte derrière moi. André, allongé sur sa couchette, fumait. Il leva le regard sur moi, sans mot dire.

« Allez, ouste ! dis-je. Nous ne sommes pas assez nombreux pour que je vous garde aux arrêts. Alors, oubliions tout ce qui s'est passé. Mais si vous recommencez, ça bardera ! »

Et je pris une cigarette dans le paquet qui se trouvait sur son oreiller.

« D'accord, patron, dit-il avec un large sourire, mais alors il ne faut pas m'emmener chez les Morbius. »

Il me jeta un regard qui me déplut. Ayant enlevé la capsule de la cigarette, je me mis à fumer.

Il se leva et dit :

« Oubliions tout cela, patron. Vous êtes un brave type malgré tout ce que vous faites pour le cacher. »

II

En dehors de ma réconciliation avec André et du travail qui battait maintenant son plein dans l'atelier de Quinn, aucun événement mémorable n'est à signaler pour ce jour-là.

Je m'efforçais de ne plus penser à Altaïra, mais sans grand succès. Ma nervosité était telle que j'éprouvais le besoin d'en parler. Et quel autre confident aurais-je pu trouver sinon Ostrow ? Je l'emmennai donc faire un tour jusqu'aux rochers. Il faisait chaud, beaucoup plus chaud que la veille. Nous nous

assîmes sur le bord du rocher au même endroit où il m'avait conté la légende de la licorne.

Nous causâmes pendant toute une heure, pour en arriver à notre point de départ. Nous parlâmes d'abord de la livraison de Morbius, qui avait remplacé le plomb par un métal synthétique, de ses rapports probables avec de mystérieux habitants de la planète, qu'Ostrow se refusait à admettre, tout en reconnaissant la logique de mon raisonnement, uniquement parce que Morbius ne pouvait être, selon lui, un menteur. Je proposai plusieurs stratagèmes pour obliger Morbius à nous révéler la vérité, mais Ostrow douta de leur efficacité et proposa à son tour de se mettre en rapport avec la Base à ce sujet. Ainsi, conclut-il, nous serions déchargés de nos responsabilités. J'acceptai sa suggestion, et nous en restions ainsi toujours au même point. Pas une seule fois le nom d'Altaïra ne fut prononcé entre nous. Il me sembla à plusieurs reprises que le docteur allait parler d'elle et je fis en sorte de l'en empêcher.

La canicule étant devenue insupportable, nous retournâmes à bord. Chemin faisant, Ostrow souleva une question que nous avions passée sous silence, bien qu'elle nous préoccupât tous les deux.

« Si vous recevez des ordres de la Base, patron, dit-il, ce sera sûrement dans le sens que vous avez prévu vous-même : on vous dira de ramener Morbius. En ce cas, je me demande... »

Il se tut, embarrassé.

« Vous voulez dire, l'aidai-je, que les Altaïriens pourraient ne pas être d'accord. Pourtant vous ne croyez pas à leur existence, docteur ? L'avez-vous oublié ? »

Il se mit à rire.

« Je pensais plutôt à cette "Force" », expliqua-t-il.

En passant devant le tracteur, une pensée me vint à l'esprit.

« Au fait, qu'est devenu le singe ? Si les hommes voient son cadavre, ils nous poseront sûrement trop de questions... »

— Ne vous inquiétez pas, patron, dit Ostrow. J'ai fait le nécessaire. »

Sur ces entrefaites, Bernard s'approcha pour me demander des instructions concernant la garde de nuit.

Il faisait de plus en plus chaud, mais à mesure que le jour baissait, l'atmosphère devenait plus respirable. Le silence qui régnait alentour semblait encore plus profond que la veille. André y vit le prélude d'un orage, à supposer qu'il y eût des orages sur Altaïr-4.

Pour ma part un orage aurait fait très bien mon affaire. Du moins quelque chose se passerait...

Si seulement je m'étais douté de ce qu'un changement allait nous apporter, je ne l'aurais peut-être pas tant souhaité.

III

Je passai une fort mauvaise nuit. Ostrow ne m'avait pas quitté des yeux pendant tout le dîner, et quand, après avoir été relevé à mon poste, je me préparais à aller me coucher, il insista pour me faire prendre un sédatif. Cette sale pilule ne devait cependant pas produire d'effet. Je m'endormis, il est vrai, mais je plongeai aussitôt dans des cauchemars effrayants. Je me réveillais souvent, couvert de sueur, incapable de me rappeler la cause de ma terreur. Je ne gardais de mon rêve que la sensation d'être poursuivi par quelque chose, que je n'étais pas capable de nommer ni de décrire. Seul le bruit restait présent dans ma mémoire. C'était un bruit étrange. Généralement, on oublie les bruits entendus en rêve ; celui-ci continuait à résonner à mes oreilles. C'était une sorte de halètement. J'entendais respirer bruyamment cette « chose » qui me poursuivait.

À un moment – il était environ quatre heures du matin – je me réveillai en sursaut en proie à une telle agitation que, ne pouvant plus y tenir, je sortis du vaisseau pour jeter un regard alentour. Tout semblait en ordre. Les sentinelles étaient à leurs postes et je ne perçus aucun bruit suspect. Je regagnai donc ma cabine et me recouchai.

Cette fois mon sommeil fut sans rêves. Je dormis pendant une heure et demie et ne fus réveillé que par le signal diffusé par le haut-parleur.

Je n'avais pas terminé ma toilette quand j'entendis des coups frappés à ma porte. C'était le maître d'équipage. Il haletait et ses traits étaient décomposés. Quinn l'envoyait pour me demander de passer d'urgence à son atelier. Je finis de me boutonner en hâte et courus dehors.

Un petit attrouement s'était formé à l'entrée de l'atelier. À ma vue, les hommes s'écartèrent. Je trouvai Yves les mains pleines de plastique et de métal, littéralement hors de lui. Il vociférait et pestait contre l'imbécile qui avait démolie la seule pièce vraiment irremplaçable de l'émetteur.

Je dus éléver la voix pour le faire taire. Ayant jeté un coup d'œil circulaire, je fus frappé de stupeur.

Quelqu'un – ou quelque chose – avait cassé le blindage que les aides d'André avaient pris tant de peine à souder. Quelqu'un – ou quelque chose – s'était introduit ici entre deux barreaux en les pliant comme s'il se fût agi de mastic. Il avait mis en pièces le modulateur de fréquence klystron, dont les débris arrachaient à André des cris de désespoir. Ce quelqu'un – ou quelque chose – devait avoir une force surnaturelle...

Et cet acte de sabotage avait été accompli sans donner la moindre alerte aux sentinelles ! Son auteur avait ensuite rassemblé en un tas les morceaux et les avait recouverts d'une bâche.

Une terrible colère s'empara de moi, auprès de laquelle celle d'André semblait bien anodine. Je lançai à Bernard l'ordre de mettre aux arrêts toutes les sentinelles pour procéder à une enquête. Puis j'entraînai Yves avec moi au bar et commandai du café.

« Vous dites, demandai-je, que ce modulateur de fréquence klystron est irremplaçable. Est-ce bien exact ?

— Il était placé dans du bore liquide, dans un champ de gravité suspendu. Étant donné nos moyens limités, nous ne pouvons en construire un autre. »

Il parlait maintenant d'une façon normale sans bredouiller ni jurer.

« Donc, c'est impossible, fis-je. Néanmoins, si c'était possible, combien de temps vous faudrait-il pour le fabriquer ? »

Il crut à une mauvaise plaisanterie, et dit en se grattant le menton :

« Je ne sais pas, patron. On en reparlera.

— Commandez donc quelque chose à manger, Yves. Voici justement le garçon. »

Mais il n'en fit rien, préférant se contenter d'un sandwich à l'atelier.

J'étais sur le point de lancer un ordre au maître d'équipage pour commencer l'enquête quand le docteur entra, tout en sueur. André me faisait demander de venir voir quelque chose qu'ils avaient trouvé ensemble.

Je suivis le docteur dehors. Les aides d'André avaient sans doute regagné l'atelier et il n'y avait plus, autour du vaisseau, que les sentinelles. Je vis André occupé à examiner quelque chose par terre. Il nous désigna l'endroit sans un mot.

C'était un trou d'un mètre de diamètre environ et profond d'un mètre également. Il est vrai que pour ce qui était de la profondeur, il était difficile de la mesurer, car le sable était mou et se détachait sans cesse des bords. La découverte ne me parut pas, dans l'ensemble, sensationnelle, et j'en fis part à mes compagnons.

« Attendez un peu », dit André, et il désigna quelque chose, plus loin. À cinq mètres de là, je vis un autre trou en tous points identique au premier. Et plus loin encore, d'autres trous pareils. Nous suivîmes cette piste jusqu'aux rochers, puis nous nous arrêtâmes. Les traces cessaient là.

C'étaient des empreintes, à n'en pas douter. Mais qui les avait laissées ? D'où venait et où allait celui qui les avait faites ?

« Le robot, dis-je en contemplant la dernière empreinte.

— Non, protesta André, ses traces ne seraient pas aussi grandes. Ni si profondes, ni si espacées, d'ailleurs.

— Et le robot n'avance pas aussi silencieusement, fit observer le docteur.

— Il peut subir des changements, peut-être », risquai-je.

L'hypothèse n'était pas très convaincante, mais je pensais surtout à la force dont disposait ce visiteur mystérieux. Les plaques de plomb déchirées comme des feuilles de papier. Les barreaux tordus comme du mastic.

« Si vous voulez mon avis, c'était un Altaïrien, dit André.
— Ou encore la "Force" », suggéra le docteur.
Je ne trouvai pas très drôle cette dernière supposition.

IV

Je procérai à l'enquête au poste central de contrôle. Bernard m'avait amené là six hommes, c'est-à-dire l'effectif de deux quarts. J'eus beau les interroger : ils n'avaient rien vu, rien entendu. En sa qualité d'officier de quart, André avait fait sa ronde deux fois. Le maître d'équipage, remplaçant André au deuxième quart, en avait fait trois. Ni l'un ni l'autre n'avait rien vu ni entendu.

J'essayai ensuite de démêler pendant combien de temps, en faisant la navette, les sentinelles perdaient de vue l'atelier. Des indications obtenues, je pus conclure que l'atelier ne restait pas plus de deux minutes sans surveillance.

Deux minutes pour détruire l'appareil et camoufler les débris ! Et pour s'en aller en faisant des enjambées de cinq mètres, et en mettant les pieds exactement dans les empreintes laissées à l'aller !

Non, c'était impossible ! J'essayai donc d'étudier plus à fond la question du bruit. Je reposai la question : quelqu'un avait-il entendu quelque chose ?

L'un des hommes me parut sur le point d'ouvrir la bouche pour parler, puis sembla se raviser. C'était un aspirant officier du nom de Grey.

« Allez-y ! fis-je. Vous avez quelque chose à me dire. »

Il hésitait toujours, mais je le forçai à parler. Il m'avoua alors qu'il avait eu l'impression d'entendre quelque chose mais qu'il avait fini par croire à une hallucination. Il s'était gardé d'en parler à ses camarades, qui se seraient sans doute moqués de lui.

« Allons, dépêchez-vous, dis-je. Qu'avez-vous entendu ?

— Eh bien, comment dirais-je ?... C'était comme une sorte de halètement. »

Je ne pus dissimuler ma surprise. Cela l'incita à continuer.

« On eût dit le souffle d'une bête énorme. Pourtant, il n'y avait rien... nulle part. »

C'en était assez pour me faire suspendre l'enquête. Je fis semblant de ne pas attacher d'importance à cette déposition afin de ne pas fournir à mes hommes de matière à spéculations. Je dis au maître d'équipage de classer provisoirement l'affaire et renvoyai les six hommes.

Resté seul, je lançai par le haut-parleur un appel au docteur Ostrow. Tandis que je l'attendais, je prévins André qu'il aurait à me remplacer pendant mon absence. Je me proposais en effet d'aller rendre visite à Morbius.

« Dites à Yves de quitter son émetteur. Il faut qu'il nous installe un système de défense catégorie A. Sans oublier une clôture. »

Ostrow arriva au pas de course. Sans prendre le temps de le mettre au courant de mes projets, je le conduisis au tracteur.

Nous traversâmes le désert en un temps record et nous ne pûmes échanger quelques mots que lorsque j'eus ralenti pour descendre la pente vers la vallée. La chaleur était moins forte ici et le léger courant que nous créions sur notre passage était bien agréable. J'ouvris le bouton de mon col pour me mettre plus à l'aise et annonçai à Ostrow que nous allions tirer les vers du nez au professeur Morbius.

« Une chose est certaine, fis-je, il sait un tas de choses que nous ignorons.

— Vous pensez toujours que c'est le robot qui nous a joué ce tour, dit le docteur.

— Comment en être sûr ? » répondis-je, puis je lui contai mes cauchemars et le témoignage de Grey.

« Du moins si notre visiteur haletait, conclus-je, il ne pouvait s'agir de Robby. »

Ce raisonnement sembla le rassurer, ce qui eut le don de m'exaspérer.

« D'où vous vient cette certitude ? ripostai-je. Peut-être fait-il fonctionner parfois une série de tubes électroniques qui

produisent ce bruit ? Peut-être aussi a-t-il besoin d'un graissage ? Peut-être est-il trop usé ? Il est possible que cette démonstration avec mon pistolet, destinée à prouver qu'il ne fait de mal à personne, n'était que du bluff. »

Ostrow hocha la tête d'un air dubitatif.

« Non, patron, vous avez beau invoquer des arguments logiques, je ne vois décidément pas Morbius sous le même jour que vous.

— Vous êtes plein de contradictions, mon cher docteur, lui répondis-je. Vous imputez cette attaque à un Altaïrien et, d'autre part, vous ne croyez pas à l'existence des Altaïriens. Il ne reste donc plus qu'une hypothèse. Celle de la Force destructrice. N'ai-je pas raison ? »

Nous venions d'arriver devant le portail. Morbius ne nous attendait pas dans le patio. Personne n'était visible, pas même Robby. De nouveau la chaleur s'abattit sur nous. La porte était ouverte, mais la maison semblait vide. Nous cherchâmes en vain du regard le véhicule.

Nous sortîmes encore et inspectâmes soigneusement les alentours, sans découvrir nulle part le moindre signe de vie. Les animaux d'Altaïra semblaient avoir disparu, eux aussi. Je me souvins du pauvre ouistiti et mon cœur se serra un peu à la pensée du chagrin qu'avait dû éprouver Altaïra.

Écartant cette pensée pénible, je traversai le patio, ouvris la porte et criai à plusieurs reprises :

« Y a-t-il quelqu'un à l'intérieur ? »

Je n'obtins pas de réponse.

Suivi du docteur Ostrow, je pénétrai à l'intérieur. Le hall d'entrée était vide. Nous passâmes dans la grande salle, elle était vide aussi. Sur le dossier d'un siège, je remarquai un foulard d'Altaïra et dans la baie où nous avions pris le repas deux tasses étaient restées sur la table. Nous nous arrêtâmes et prêtâmes l'oreille. Mais aucun son ne nous parvint. Le silence qui régnait dans cette maison était plus profond encore, si possible, que celui du dehors.

« Tiens, fit le docteur. Que signifie ceci ? »

Il désigna le mur opposé à l'entrée. Une fente, que je n'avais pas remarquée jusque-là, laissait filtrer un peu de lumière. En

examinant l'endroit de plus près, nous découvrîmes qu'il s'agissait d'une porte imparfaitement fermée. C'était une porte coulissante et si bien faite qu'il était impossible de la distinguer du reste de la cloison.

Je l'ouvris complètement et nous nous trouvâmes au seuil d'une pièce de dimensions moyennes qui semblait être le cabinet de travail de Morbius. Son mobilier était fort simple, et des livres tapissaient les murs. Des papiers étaient étalés sur la table comme si l'occupant de cette pièce avait été interrompu au milieu d'un travail.

En pénétrant à l'intérieur, nous aperçûmes quelque chose que nous n'avions pu voir du seuil. C'était une sorte d'enfoncement dont le fond était constitué par le rocher. La pierre en était polie sans peinture, de cette couleur bleu gris propre aux montagnes de cette planète.

Au milieu de ce mur il y avait une porte. Ou du moins cela ne pouvait être autre chose qu'une porte. Elle donnait dans le flanc du rocher. J'échangeai un regard avec le docteur. Le contour de la porte était formé par une bordure en maçonnerie en forme de triangle dont le sommet était dirigé vers le plafond, mais qui était tronqué vers le bas, la base étant constituée par le sol.

« Tout à fait la forme d'un diamant triangulaire, dit Ostrow. Taillé à deux tiers de la base. »

La porte était de la même couleur neutre que le montant en maçonnerie, mais en la touchant, nous constatâmes qu'elle était en métal. Je cherchai du regard un bouton ou un dispositif quelconque qui la commandât. Ne trouvant rien j'essayai de la pousser, en vain !

Nous revîmes vers la table de travail. Le docteur regardait toujours la porte avec dépit.

« Si nous pouvions l'ouvrir, dit-il, nous trouverions sans doute la réponse à toutes nos questions.

— À quoi pensez-vous ? À mes Altaïriens ou à votre « Force ? »

Cette plaisanterie n'amena pas le moindre sourire sur les lèvres du docteur.

« Aux deux peut-être, dit-il. Et à autre chose encore. À beaucoup d'autres choses. »

Il sortit un stylomine de sa poche, prit sur la table une feuille de papier blanc et se mit à dessiner. C'était l'esquisse d'une porte qu'un homme franchissait.

« Voyez-vous, dit-il, une porte doit par définition servir à passer d'un endroit à l'autre. Même lorsqu'elle est camouflée comme celle-ci. »

À côté de la première porte, il se mit à dessiner un triangle représentant sans doute la porte mystérieuse.

« Dans quel but a-t-on pu donner à cette porte une forme aussi bizarre ? » murmura-t-il.

Il continuait à dessiner, mais je ne parvenais pas à voir ce que c'était, car il s'était écarté de moi. Soudain, il froissa la feuille de papier, fit une boule et dit :

« Non, cela ne va pas. Inutile d'insister. »

Je ne comprenais pas, mais peu m'importait. Les papiers étalés sur la table m'intéressaient davantage. Justement, je venais d'y découvrir quelque chose qui me parut significatif.

« Tenez ! Regardez-moi ça. »

C'était une feuille qui avait l'apparence du papier, mais qui, au toucher, se révélait métallique. Il est vrai que ce n'était pas un métal ordinaire. Souple, d'un jaune clair, il se laissait plier, tout en étant indéchirable. La feuille que je tenais en main était couverte d'une curieuse écriture tracée en noir.

« Des hiéroglyphes », dis-je.

Le docteur secoua la tête. Il prit la feuille et s'approcha de la fenêtre pour mieux l'examiner.

« Non conclut-il, ce ne sont pas des hiéroglyphes au sens que nous donnons à ce terme. Ces symboles ne ressemblent pas à ceux des civilisations terrestres, et... »

Il ne put préciser sa pensée. Morbius se tenait devant nous. Nous n'avions pas entendu la porte s'ouvrir et se refermer.

« Bonjour, messieurs, dit-il, tandis qu'une expression de fureur se dessinait sur son visage livide. Je suis navré d'interrompre votre inspection. Ne puis-je pas vous aider, en vous montrant, par exemple, l'endroit où ma fille garde ses bijoux ?

— Cela suffit, professeur Morbius, dis-je non moins furieux que lui. Nous avons une mission à remplir. Cette nuit,

quelqu'un a saboté notre émetteur et je tiens à découvrir l'auteur de cet acte criminel. »

Je me tus car mes paroles avaient produit sur Morbius un effet inattendu. Il pâlit encore davantage et s'appuya sur la table comme pour éviter de tomber. Ostrow approcha une chaise pour l'y installer. Avec ses yeux fermés et sa pâleur extrême, il avait l'air d'un cadavre. Ayant retroussé la manche de sa chemise, Ostrow constata cependant que son pouls battait. Morbius se redressa soudain et dit :

« Dites-moi exactement ce qui s'est passé. N'oubliez rien. »

Je lui contai les événements de la nuit. Il passa la main sur ses yeux en marmonnant quelque chose. Je crus entendre : « Cela recommence donc. »

« Et vous me soupçonnez, moi ? dit-il. C'est pour cela que vous êtes venus ici ?

— Voyons, professeur Morbius, dis-je. Depuis que nous nous sommes posés sur cette planète, tout nous prouve que vous êtes en rapport avec des indigènes qui doivent être des êtres intelligents. Nous ne saurions dire quels sont ces rapports. Mais il est évident que vous savez quelque chose que vous nous cachez au sujet de la destruction de notre émetteur.

— Non, commandant, votre logique n'est pas sans faille. J'ignore tout de cette affaire. En revanche, vous ne vous trompez pas en supposant que je reste en rapport avec ce que vousappelez des êtres intelligents habitant cette planète. »

Cette révélation sensationnelle fut faite sur un ton si simple que je crus d'abord rêver. Le docteur Ostrow était, lui aussi, interloqué.

Morbius s'appuya sur les bras du fauteuil pour se lever. Il se tenait légèrement voûté, mais semblait avoir retrouvé sa maîtrise. Se penchant au-dessus de la table, il prit la feuille de papier métallique.

« Cette feuille, dit-il, ainsi que l'écriture dont elle est couverte sont l'œuvre des habitants de cette planète. »

Il reposa précautionneusement la feuille sur la table comme s'il se fût agi d'un joyau fragile.

« Vous voulez savoir de quelle époque elle date ? demanda-t-il. Eh bien, elle est vieille de deux cents millénaires terrestres... »

Il ménagea un long silence. Sa lividité s'était encore accentuée, mais il se tenait maintenant bien droit. Je remarquai même qu'il était plus grand que je ne l'avais cru. Une expression énigmatique était apparue sur ses traits...

5 - LE PROFESSEUR EDWARD MORBIUS

C'était inévitable : il fallait bien leur révéler la vérité.

Peut-être ai-je attendu trop longtemps, en tout cas le moment était venu où il ne m'était plus possible de temporiser. Les événements avaient pris une tournure telle qu'une explication s'imposait.

Mon esprit avait gardé suffisamment de puérilité pour me permettre de jouir quelque peu de la stupéfaction que j'allais leur causer par mes révélations. Stupéfaction mêlée de frayeur et d'humiliation devant cette preuve de leur infériorité, de leur ignorance profonde...

J'allais rire intérieurement devant leurs efforts pour saisir le sens de choses les dépassant de loin. J'imaginais l'attitude de chacun d'eux. Le jeune Adams garderait sa morgue et son air de défi, tandis que son esprit primitif chercherait à s'ouvrir à des vérités contraires à toutes les idées acquises. J'étais moins sûr de pouvoir produire la même impression sur le docteur Ostrow. Derrière les manières compassées de celui-ci, je devinais un esprit plus évolué, plus capable de s'adapter à des faits nouveaux.

Comment allais-je m'y prendre pour ne pas me heurter à l'incompréhension totale de mes auditeurs ? Les notions élémentaires leur manquaient et je risquais de parler dans le désert. Je fis un gros effort pour me mettre à la portée de ces esprits obtus.

« Cette planète, commençai-je, est le berceau de la race des Krells. Au cours de millénaires et de millénaires, les Krells ont créé une civilisation qui a atteint, à tous les points de vue, et notamment au point de vue moral et technique, un niveau absolument inconcevable pour les Terriens. Cette civilisation était à son apogée il y a deux cent mille ans.

« Ayant banni de leur vie toute bassesse, toute faiblesse humaine, les Krells ne vivaient que pour la science, dont ils

reculaient sans cesse les limites. Surprendre les secrets de l'univers, les lois de la nature, était leur but suprême. Il y a tout lieu de croire qu'en recherchant la clé de toutes les énigmes ils ont exploré l'Espace. Peut-être même ont-ils visité le système solaire et sa petite planète nommée Terre, bien avant que l'homme n'eût franchi la phase de l'animalité... »

Parvenu à ce point de mon exposé, je fus interrompu par Adams. Incapable de saisir une idée d'ensemble, il s'accrochait, comme un enfant, à un détail sans importance. Ce n'était pas à moi qu'il s'adressait mais à Ostrow.

« Voilà qui explique peut-être la présence des animaux sur cette planète, dit-il. Leurs voyageurs ont dû en emmener avec eux.

— Il devait s'agir de leur ancêtres », rectifia Ostrow. Puis se tournant vers moi : « Je pense que les Krells ne s'intéressaient pas aux créatures aussi primitives que le pithécanthrope. »

J'enchaînai sans tenir compte de cette intervention.

« Leurs explorations terminées, il ne restait aux Krells qu'à conquérir le dernier sommet de la science. Mais alors (ma voix trembla d'émotion à ce moment), alors que cette race était sur le point de porter à son faîte l'incessant progrès, elle fut brusquement anéantie. Elle disparut en l'espace d'une nuit, à la suite d'un cataclysme mystérieux, inimaginable... »

Je sentis mes auditeurs suspendus à mes lèvres. Ils m'écoutaient immobiles, comme médusés. Je repris :

« Au cours des siècles innombrables qui se sont écoulés depuis ce désastre, les témoignages de la merveilleuse civilisation krell ont disparu de la planète. Les villes elles-mêmes avec leurs tours montant jusqu'aux nuages, faites de métal translucide, se sont écroulées et il n'en reste plus le moindre vestige... »

Je ménageai une brève pause. Je savais comment continuer mon récit et je me rendais parfaitement compte qu'il n'était plus question de reculer. Mais je ne parvenais pas à franchir cette étape décisive. Ce fut finalement l'expression d'attente puérile peinte sur le visage de mes auditeurs qui me décida à poursuivre.

« Néanmoins, sous la surface du sol, dis-je en désignant la porte au fond de la pièce, j'ai découvert l'essentiel de cette merveilleuse civilisation. »

Je me dirigeai vers la porte. Mes visiteurs me suivirent, Adams avec impatience, Ostrow plus posément. Je sentais chez ce dernier une certaine défiance et son regard scrutateur me fixait sans cesse. Peut-être n'avais-je pas réussi à me mettre suffisamment à leur portée ? Je m'efforçai donc d'y remédier en rendant le ton de mon exposé plus familier, moins solennel.

Je fis glisser la porte en donnant quelques précisions sur le métal dont elle était faite, et notamment sur la densité incroyable de ses molécules. Lorsqu'ils eurent franchi le seuil, je leur expliquai la méthode qui permettait de rendre ce lieu absolument inaccessible en fermant la porte à l'aide d'une serrure aux rayons Rho. Tandis que nous longions l'étroit couloir, leurs visages exprimaient une véritable stupeur.

Nous parvînmes ainsi à la seconde porte cintrée. Je la franchis en me penchant, puis m'écartai pour laisser passer les autres. Cela me permit de voir l'impression produite sur eux par mon laboratoire.

Ils promenaient autour d'eux des regards incrédules, pareils à des enfants qui découvrent tout à coup les mystères de la vie.

« Vous vous trouvez dans l'un des laboratoires installés par les Krells, dis-je. Ce n'est pas le plus grand, tant s'en faut, mais certainement le plus important de tous.

— Pas le plus grand ? s'écria Adams. Mais il est immense ! »

Une fois de plus son esprit simpliste s'attachait au détail le moins significatif.

« Les dimensions, dis-je, sont une question essentiellement relative. Tout dépend de l'échelle. Je constate que vous ne parvenez pas à adapter votre optique aux circonstances. »

Mais Ostrow aussi avait son mot à dire :

« Un laboratoire krell, dites-vous ? Mais cette installation, cet éclairage, bref tout semble ici absolument neuf. Cela doit dater de quelques années à peine...

— Tout ce que vous voyez ici, docteur Ostrow, dis-je en m'efforçant au calme, et tout ce que vous allez voir, le moindre instrument, le moindre dispositif, date du temps de la

construction de ce laboratoire. Les techniciens terrestres, qui manquent totalement d'imagination, parleraient à ce propos d'un système d'entretien permanent et automatique. Protégé contre l'effet destructeur des éléments, ce laboratoire a pu se conserver parfaitement pendant deux mille siècles. »

Cette déclaration ne suscita aucun commentaire. Mes visiteurs étaient d'ailleurs tellement occupés à regarder qu'ils semblaient avoir perdu l'usage de la parole. En les observant, j'essayai de me rappeler ma première impression, le jour où j'avais découvert ce laboratoire. Cependant mes souvenirs étaient vagues et imprécis.

« Dans un moment, messieurs, dis-je, lorsque vous serez revenus de votre surprise, vous aurez un nouveau motif d'étonnement. Vous constaterez en effet que certains éléments de l'équipement que vous voyez là ne vous sont pas inconnus. Bien qu'il ne soit pas conçu pour l'usage humain, ce matériel paraît familier à quiconque a l'habitude de fréquenter des laboratoires d'électrophysique. En particulier ces bancs de relais massifs... »

Je surpris le regard d'Adams – dont l'attention était toujours sollicitée par des vétilles – errer, d'un air intrigué, sur la voûte au-dessus de nos têtes.

« Vous ne vous trompez pas, commandant, dis-je, c'est bien un éclairage indirect venant du plafond. De plus – et cela vous surprendra sans doute un peu – c'est un éclairage permanent. »

Ostrow me lança un rapide coup d'œil d'où je déduisis qu'il fallait me surveiller davantage en m'adressant à Adams.

« Mais vous pouvez remarquer ici des dispositifs qui n'évoquent rien pour vous, et qui, entre tant d'autres, sont des signes de la supériorité des Krells. »

Ce fut Ostrow qui m'interrompit à son tour. Il me désigna quelque chose en disant :

« Comme ceci, par exemple ? Qu'est-ce au juste ? »

Cette fois mon sourire fut dépourvu d'ironie.

« C'est sans doute le plus grand trésor de ce lieu. Sans lui, nous ne saurions rien des Krells, pas même le peu que je viens de vous en dire. »

Je m'approchai de l'appareil et fis signe à mes visiteurs de me suivre.

« Ce que vous voyez tout au-dessus, dis-je, c'est un écran sur lequel peut se trouver projetée la somme des connaissances accumulées par cette race, depuis les premières phases de son évolution jusqu'à son anéantissement brutal. C'est une sorte de bibliothèque géante, un dépôt de science sans exemple dans l'histoire de la création. »

Désignant l'énorme tableau de commande, je continuai mes explications.

« Voici les commutateurs qui donnent accès à cette bibliothèque. Il suffit de connaître leur maniement. C'est le *Sésame-ouvre-toi*. »

Je fis une combinaison et l'écran s'éclaira, montrant une page couverte de signes très simples faisant penser aux données d'un graphique.

« C'est à partir de ce théorème, dis-je, que j'ai pu m'initier à l'alphabet krell dont le principe est fondé sur la logique. Cela s'est passé il y a vingt ans, et depuis je viens ici chaque jour. Mon seul but est de connaître, de connaître toujours davantage. Et pourtant, je me sens aussi ignorant qu'un être sauvage égaré dans une institution scientifique dont il ne peut apprécier les trésors.

« Des mois se passèrent avant je n'eusse découvert l'un des principaux buts poursuivis par les Krells, mais cette connaissance une fois acquise, je pus comprendre certaines techniques et les appliquer. Ma première expérience fut la construction du robot qui vous a tant impressionnés. Croyez-moi, ce ne fut qu'un jeu d'enfant. Depuis lors, chaque instant passé auprès de ce réceptacle de science a contribué à m'enrichir davantage. J'apprenais chaque jour de nouvelles notions, de nouvelles techniques... »

— Une telle science, dit Adams, c'est trop... trop grand pour être évalué. Une découverte d'une telle portée... »

Ostrow, après avoir lancé à son compagnon un regard qui semblait un avertissement, dit à son tour :

« Vous venez de faire allusion, professeur Morbius, au but principal des Krells. Quel est ce but ? »

Il m'observait attentivement. Je réfléchis un moment avant de répondre. Cet homme à l'esprit si peu évolué n'était pas dépourvu cependant d'intelligence.

« J'ai parlé de l'un des buts principaux, rectifiai-je, et je faisais allusion à l'effort des Krells pour s'affranchir, du moins en partie, des instruments. »

Il plissa le front comme pour chercher à saisir le sens de mes paroles. Adams me surprit en faisant une réflexion tout à fait à propos :

« Vingt ans, ce n'est pas bien long, professeur Morbius. Du moins par rapport à tout ceci, ajouta-t-il en désignant d'un large geste le laboratoire. Comment avez-vous pu absorber tant de connaissances en si peu de temps ? Votre formation ne vous y préparait pas.

— C'est très juste, commandant. Mais je veux vous donner la solution de l'éénigme. »

Tout en parlant, je gagnai le centre du laboratoire et m'arrêtai auprès de l'un de ces sièges larges et bas qui n'étaient manifestement pas conçus pour l'usage des habitants de la Terre. Je laissai un long moment mes visiteurs à leur contemplation, puis, en m'efforçant de garder un ton bienveillant et dépourvu d'emphase, je dis :

« Cette partie du laboratoire et les appareils qu'elle contient représentent à mes yeux le summum de la science accumulée ici, comme au fond de cette montagne que je compte vous faire visiter... »

Devant les regards pleins de curiosité braqués sur moi, mais où je cherchai en vain la moindre lueur d'intelligence, je me repris :

« Je vais sans doute trop vite. Gardons-nous des simplifications... Je vais donc aborder la question sous un autre angle. Voyez-vous, commandant, cet appareil vous dira comment mon esprit mal préparé a pu assimiler des connaissances physiques dépassant tout ce que les Terriens peuvent imaginer... »

Adams et Ostrow s'approchèrent, fixant du regard la tête de l'appareil, puis les électrodes qui brillaient aux extrémités de ses bras flexibles.

« Cet appareil, dis-je, est désigné dans les documents krells par un symbole qui pourrait se traduire par « Portail ». Ses fonctions sont multiples, poursuivis-je en ajustant l'instrument sur ma tête et en attachant les bras, mais pour le moment nous allons nous occuper d'une seule fonction, qui est d'ailleurs la moins importante. Cet appareil sert à mesurer la puissance de l'esprit. Vous me suivez, messieurs ?

— Je crois comprendre, dit Adams. C'est pour tester le quotient intellectuel.

— Très exactement, commandant, dis-je en appuyant sur un bouton. Regardez le panneau à gauche... Un tiers environ de la surface va s'éclairer. Les Krells m'auraient sans doute considéré comme un retardé...

— Me permettez-vous d'essayer ? » dit Ostrow. Je coupai le courant et ôtais le casque.

« Très volontiers », dis-je en le plaçant sur la tête du médecin.

Et surprenant une expression de méfiance sur les traits d'Adams :

« Ne craignez rien, commandant, c'est sans danger. »

J'établis le contact et le panneau s'éclaira sur quelques millimètres de largeur.

« Et dire que mon quotient intellectuel est de 161 », s'écria Ostrow en fixant sur le panneau un regard incrédule.

« Voulez-vous essayer, commandant ? » fis-je. Je n'entendis pas la réponse, car je venais de voir Ostrow, les électrodes encore sur la tête, faire un geste comme pour essayer les autres boutons du tableau de commande.

« À quoi servent les autres contacts ? demanda-t-il. Ce bouton blanc, par exemple ? »

Je le saisis par le poignet pour l'empêcher d'y toucher.

« Prenez garde, docteur ! m'écriai-je. Pas de gestes inconsidérés. »

Je le débarrassai du casque et coupai le contact.

Leurs regards à la fois intrigués et soupçonneux commençaient à m'agacer.

« Il ne faut pas m'en vouloir si je suis un peu nerveux, dis-je. Mais vous jouez avec le feu. Ce bouton blanc déclenche une

force meurtrière. Il a été fatal au commandant du *Bellérophon*. Et moi-même...

— Vous nous avez affirmé que tous vos compagnons sans exception avaient été anéantis par la « Force ». En parlant de la « Force », vous faisiez simplement allusion à cet appareil.

— Non, fis-je exaspéré. Quand vous m'avez interrogé la première fois, vous n'étiez pas préparés à comprendre des réponses précises. Vous ne possédiez pas encore les notions les plus élémentaires. »

Adams allait dire quelque chose, mais Ostrow le devança :

« Vous alliez nous conter votre expérience avec cet appareil ?

— Oui, fis-je trop content de clore cet incident. J'essayai d'actionner l'appareil à l'époque où j'étais seul ici avec ma femme. Cette maison n'était pas encore creusée dans le rocher. Mon niveau intellectuel, encore très bas, n'allumait qu'une parcelle du panneau. Mais un jour, j'appuyai sur le bouton blanc qui libère une énergie incroyable... »

Je me tus, hésitant à décrire à mes visiteurs la sensation d'épanouissement quasi magique que j'avais éprouvée alors. Mais je dus pourtant terminer mon récit :

« Je me suis soumis un peu trop longtemps à la décharge de cette force. Par bonheur, j'ai eu assez de présence d'esprit pour arracher le casque avant de perdre connaissance. Après cela, je suis resté un jour et une nuit dans le coma.

— Mais cela ne vous a pas tué, dit brutalement Adams. Décidément vous êtes à l'abri de tous les dangers !

— Je vous écoute, professeur, dit Ostrow, qui semblait fort mécontent de son compagnon. Votre maladie a-t-elle été le seul résultat de cette expérience ?

— Loin de là. En essayant à nouveau cet appareil, j'ai découvert que le choc avait doublé mon acuité intellectuelle et psychique.

— Et vous n'avez plus jamais essayé le bouton blanc ? demanda Ostrow.

— Mais si, toutefois avec beaucoup de prudence. Voilà la réponse à votre question, commandant : voilà comment j'ai pu assimiler une telle masse de connaissances. »

Je me rendis compte qu'Adams ne m'écoutait pas. Son attention venait d'être attirée par une jauge.

« Qu'est-ce que cela enregistre ? demanda-t-il. Depuis que nous sommes entrés, cet appareil n'a pas arrêté de fonctionner. Et il marchait plus vite quand vous aviez le casque sur la tête. »

Sa perspicacité m'étonnait. Aux yeux d'un profane, cette jauge en forme de pilier pouvait passer pour un simple ornement architectural.

« À cette question-là, comme à bien d'autres sans doute, je ne puis vous donner une réponse précise. »

Je m'approchai du pilier suivi de mes hôtes.

« Je sais, évidemment, que c'est un appareil qui sert à mesurer certains phénomènes. Il enregistre la présence sur cette planète de la vie et de l'énergie. Et aussi de la puissance intellectuelle. Ainsi, depuis l'arrivée de votre astronef le niveau qu'il indique s'est élevé. Mais j'ignore pourquoi il enregistre aussi l'emploi du casque mesurant le quotient intellectuel. Les recherches que j'ai entreprises récemment doivent m'éclairer sur ce point.

— Mais ces jauge sont graduées en séries décimales ! fit Adams. Chaque division enregistre exactement dix fois plus d'unités que la division précédente. Est-ce que je me trompe ?

— Non, fis-je, c'est exact, un peu étonné par son don d'observation.

— Quelles sont les unités employées ? demanda Ostrow.

— Pourquoi ne pas les appeler « ampères », docteur ?

— Le potentiel total de cette jauge doit être infini, dit Adams d'un air pensif.

— Je ne suis ni technicien, ni mathématicien, dit Ostrow. Pourtant, il y a une chose que je voudrais comprendre... »

Il fit une pause puis émit la question que j'espérais et craignais tout à la fois.

« Professeur Morbius, quelle est la source de cette énergie ? »

Une fois de plus, j'étais mis au pied du mur. J'étais bien obligé de parler. Ce n'était pas sans une joie maligne que je guettais leurs réactions. Quelque chose dans mon attitude leur fit sans doute deviner que j'allais me livrer à une nouvelle

expérience. Sans un mot, ils me suivirent, mi-curieux, mi-circonspects.

Je traversai la pièce, me dirigeant vers la porte ménagée dans la paroi intérieure du rocher. Ayant coupé le rayon Rho avec la main, je fis coulisser la porte et nous nous trouvâmes devant la navette qui nous attendait. Ayant retiré le capot transparent, je priai mes hôtes d'y prendre place. Ils hésitèrent un instant. Adams fit quelques pas en avant et jeta un regard dans le tunnel où les lumières accrochaient des reflets au rail unique qui semblait se poursuivre à l'infini.

Ostrow monta le premier dans la voiture où je lui désignai le siège arrière. Moi-même, j'occupai le siège central, face aux commandes. J'attendis ensuite qu'Adams s'installât à ma droite. J'appuyai sur un bouton et le capot transparent vint recouvrir la voiture.

« Nous allons rouler à une très grande vitesse, dis-je, mais vous ne vous en ressentirez pas. »

J'établis le contact et nos dos se trouvèrent projetés contre le dossier comme par l'effet de la poussée d'une main puissante et invisible. Une seconde plus tard nous ne sentîmes plus que le doux balancement de la course.

Personne ne parlait. Mes compagnons avaient les regards fixés sur les parois du tunnel. Ils ne pouvaient évidemment rien voir, mais je devinais qu'ils comptaient, consciemment ou inconsciemment ; ils comptaient le temps et la vitesse, le temps, la vitesse et la distance...

Je réglai la course de manière que la navette s'arrêtât à la première bifurcation. À mesure que notre vitesse baissait, les lumières devenaient plus distinctes. La navette stoppa devant le premier puits. Je retirai le capot et dévisageai Ostrow et Adams qui étaient visiblement en proie à une profonde stupéfaction. Ils levèrent le regard pour voir la fin du premier puits, puis scrutèrent son extrémité en bas. Ensuite, ils contemplèrent, au-delà du pont qui enjambait l'abîme, le second puits. Mais, de partout, leurs yeux ne rencontraient qu'une monotonie monstrueuse, superbe et infinie. Dans tous les sens, à perte de vue ce n'était qu'une succession interminable de puits tapissés de métal, parfaitement identiques.

Je passai la main derrière Adams et ouvris la portière. L'air ébahi, il se glissa dehors et s'arrêta sur la plateforme, devant le monorail. Je le rejoignis, suivi d'Ostrow.

Toujours en silence, je les conduisis sur le pont. Ils ne purent réprimer un frisson en regardant l'abîme qui s'ouvrait sous nos pieds. Ostrow marmonnait des paroles indistinctes.

« La profondeur est de trente kilomètres, dis-je. Et nous sommes également à trente kilomètres de la surface. »

Et indiquant la direction du pont :

« Là aussi, c'est trente kilomètres... Nous sommes dans le puits extérieur. Il y a quatre cents autres puits, pareils à celui-ci.

— C'est inconcevable, dit Ostrow... Tout cela ne serait qu'une machine, un cube dont l'arête est de trente kilomètres. »

Sa voix rauque éveillait dans les tunnels des échos bizarres.

« C'est immense, en effet. Est-ce pour admirer cela que vous nous avez amenés ici, professeur Morbius ?

— Non, commandant, ce n'est qu'une étape. »

Nous retournâmes vers la navette et chacun reprit sa place sous le capot transparent.

« À partir de cet endroit, la descente est plus brusque. Vous la trouverez peut-être désagréable. »

Sans attendre leur réponse, je mis le véhicule en marche et pris tout de suite de la vitesse. Nous nous enfonçâmes dans les entrailles du rocher, littéralement rivés aux dossier de nos sièges, accompagnés d'un sifflement aigu causé par le déplacement de l'air.

Jamais encore je n'avais effectué ce voyage à une telle allure. Craignant de dépasser le point où je voulais m'arrêter, je baissai le levier de vitesse.

Tandis que nous ralentissions, le sifflement se transformait en bourdonnement. La pression formidable qui me raidissait s'atténuait et je ressentis à nouveau le doux balancement de la course.

Je stoppai à un mètre environ de mon point d'arrêt habituel. Nous nous trouvions maintenant devant un enfouissement dans le roc fortement éclairé.

Je poussai un soupir de soulagement, et sans même regarder mes passagers je dis :

« Nous sommes ici à une très grande profondeur. Le changement de température et de pression risque de vous incommoder quelque peu. Cependant rassurez-vous, cela n'attaque pas l'organisme de façon durable. »

Je retirai le capot, Adams ouvrit la portière et nous sortîmes sur la plate-forme. Tout ce que l'on pouvait voir était la voûte du tunnel et le rocher brillant à la lumière des lampes.

« Nous sommes à soixante-quinze kilomètres sous la surface de la planète », dis-je.

Ostrow retint son souffle, Adams marmonna quelque chose. Tous deux respiraient bruyamment et leurs visages luisaient de sueur.

Brisant la serrure, j'écartai l'écran qui masquait l'entrée de la niche creusée dans le roc, et pénétrai à l'intérieur.

Mes compagnons regardaient sans comprendre la protubérance sphérique sur un mur et le prolongement en forme d'entonnoir qui se dirigeait vers elle.

« Quelques kilomètres plus bas, dis-je, se trouve la réponse à la question du docteur Ostrow : la source de l'énergie. »

J'allongeai le bras pour retirer le couvercle de la grande glace que je fis pivoter sur son support de manière à l'orienter vers le bas.

« Regardez dans la glace et pas ailleurs ! recommandai-je à mes visiteurs.

— On ne peut contempler le visage de la Gorgone et survivre », récita Ostrow en prenant Adams par le bras pour diriger son regard vers la glace.

J'appuyai sur un bouton et le couvercle qui protégeait la protubérance et l'entonnoir s'écarta.

Le moment tant attendu était venu. Tandis que les deux hommes regardaient la glace, j'aurais pu contempler leurs visages tout à mon aise. Pourtant, je n'en fis rien. Je m'en sentais incapable. J'aurais dû prévoir que la fascination de ce spectacle terrifiant m'empêcherait de penser à toute autre chose. C'était inévitable. J'aurais dû me rappeler...

Une mer de flammes bondissantes jaillit, répandant toutes les couleurs du spectre solaire... On eût dit la bouche de l'enfer... ou une porte menant à la divinité suprême...

Je ne saurais dire combien de temps nous restâmes ainsi à regarder. Me ressaisissant, j'appuyai sur le bouton, et le couvercle se referma doucement.

La glace ne reflétait plus rien. J'étais libéré. Ostrow et Adams étaient blêmes et leurs yeux hagards.

« Avez-vous compris la réponse à votre question ? dis-je. Vous venez de voir les piles productrices d'énergie... Dix mille réacteurs thermonucléaires en tandem, soit l'énergie que libérerait l'explosion d'une planète et de ses satellites... Une énergie cosmique. »

Ostrow et Adams échangèrent un regard puis leurs yeux se fixèrent sur moi. Ils restaient muets. Je sortis de la niche et refermai l'écran. C'est en chancelant que je regagnai la navette. J'avais atteint l'extrême limite de ma résistance.

Ostrow me tendit la main pour me soutenir mais je l'écartai. Néanmoins je dus m'appuyer sur la portière de la voiture. Au prix d'un grand effort je me redressai et fis signe à Ostrow de monter.

Il s'installa sur son siège sans mot dire et je m'assis près de lui, tandis qu'Adams reprenait sa place derrière nous. Je me rendais compte qu'Ostrow me scrutait attentivement d'un œil expert, en médecin.

Je décidai de me reprendre et réglai la marche à une vitesse plus réduite encore que celle que j'adoptais généralement pour la remontée.

« Nous allons regagner la surface de la planète, dis-je. Vous éprouverez peut-être un léger malaise à cause du changement de température et de pression... »

J'allais ajouter que ces légers troubles ne devaient pas les inquiéter, mais cela m'aurait demandé un trop gros effort. J'actionnai le mécanisme du capot transparent et lorsqu'il se fut rabattu au-dessus de nos têtes, je démarrai.

Pas une seconde le regard d'Ostrow ne se détourna de moi...

6 - LE DOCTEUR C. X. OSTROW

I

Morbius m'inquiétait. Il était visiblement malade et je me demandais ce que nous allions devenir s'il perdait connaissance avant que nous soyons arrivés à destination...

Heureusement il tint bon. La température et la pression atmosphérique se faisaient d'ailleurs moins pénibles, et lorsque nous arrivâmes au terme du voyage, il me parut tout à fait remis. Du moins n'avait-il pas plus mauvaise mine qu'avant le départ.

Après avoir traversé le vaste laboratoire et le cabinet de travail du professeur Morbius, nous nous retrouvâmes dans le salon. Le robot se tenait devant la porte. Nous ayant désigné des fauteuils, Morbius prit place à son tour.

« Apporte-nous du vin, Robby », dit-il.

Ce fut la première parole prononcée depuis la vision de cauchemar qui s'était révélée à nous à l'intérieur de la planète.

Le robot revint, porteur d'un plateau chargé d'une carafe et de verres. Ce merveilleux automate n'avait pas fini de m'étonner. Il remplit les verres et nous les tendit. Après avoir placé la carafe à portée de la main de Morbius, il s'éclipsa. Adams but, puis se redressa dans son fauteuil comme se préparant à parler. Je me demandai ce qu'il avait à dire :

« Ainsi donc, les Krells voulaient s'affranchir des servitudes qu'imposent les agents mécaniques ?

— Parfaitement, commandant.

— Et ce que vous venez de nous montrer ? N'est-ce pas un mécanisme géant ? »

Morbius rougit violemment. Cet afflux soudain de sang à la tête lui donna un aspect dont les médecins ont l'habitude de se méfier. Il ne dit rien cependant. Du regard, j'avertis Adams qu'il

ferait mieux de ne pas insister. Et je m'empressai de l'en empêcher en intervenant.

« Une manière de reculer pour mieux avancer, sans doute, dis-je. Grâce à cette expérience, ils voulaient apprendre à se passer des machines... »

Morbius me dévisagea tandis que son teint congestionné faisait place, avec une soudaineté inquiétante, à une grande pâleur.

« Vous entrevoyez par moments la vérité, docteur, dit-il.

— Notre devoir est de rendre exactement compte de tout cela à notre Base, dit Adams avec fermeté. Il s'agit de choses trop importantes pour que nous puissions les taire. Vous devriez le comprendre, monsieur. Nul n'a le droit de monopoliser de telles découvertes. »

Morbius bondit sur ses pieds, comme touché au vif.

« Que voulez-vous dire, commandant ? s'écria-t-il. Vous voulez m'obliger à retourner sur une planète où je n'ai nulle envie de vivre. Et cela à seule fin de perdre mon temps à expliquer aux autres des choses inexplicables. J'aurais dû me douter, depuis le début, que vous n'en démordriez pas. J'ai peut-être eu tort de vous initier aux secrets des Krells.

— Mais que puis-je faire d'autre ? riposta Adams. Déclarer simplement à la Base que vous êtes en train d'étudier les secrets de l'univers ? Et que vous nous ferez connaître les résultats de vos travaux si tel est votre bon plaisir ? »

Morbius arpenta la pièce, les poings serrés. Il faisait manifestement un effort surhumain pour se dominer.

« Depuis vingt ans, commandant, c'est-à-dire depuis que j'ai abordé l'étude de la science des Krells, je ne cesse de me poser cette question. J'ai examiné le problème sous tous les angles en m'efforçant à la plus grande objectivité. »

Il se tut en contemplant Adams comme pour essayer de déchiffrer ses pensées. Puis, d'une voix posée et réfléchie :

« Et j'en suis parvenu à la conclusion que l'homme n'est pas encore en état de recevoir ces connaissances. »

Il se tut, le regard fixé sur Adams.

« Tiens, fit celui-ci, l'humanité n'est pas, selon vous, en état de les recevoir. Mais le grand Morbius, lui, l'est, n'est-ce pas ? »

Le visage de notre hôte s'empourpra de nouveau. Il se mit à trembler de tout son corps.

« Le professeur Morbius possède peut-être des qualifications spéciales », risquai-je.

Mais Adams ne m'écoutait pas.

« Et n'oublions pas, cria-t-il, pourquoi nous sommes venus vous voir aujourd'hui. Notre émetteur a été saboté cette nuit. Vous prétendez toujours, Morbius, n'être pour rien dans cette affaire ? Vous ne devinez même pas la cause de cet « accident ? »

Le sang reflua du visage de Morbius, laissant seulement des plaques rouges aux pommettes.

« Vous perdez la raison, dit-il. Ne vous ai-je pas prévenu qu'il ne fallait pas vous poser sur cette planète ? Ne vous ai-je pas mis en garde contre le danger ?

— Vous parlez sans doute de votre fameuse « Force » ? Vous la soupçonnez de nous avoir pris pour cible ? »

Ce furent moins les paroles que le ton sur lequel elles avaient été prononcées quiacheva d'exaspérer le professeur Morbius. Il leva ses poings serrés au-dessus de sa tête comme pour frapper Adams.

« Ah ! vous ! » bredouilla-t-il. La rage étouffait sa voix. Sa colère l'aveugla et il perdit l'équilibre. Le saisissant à temps pour l'empêcher de s'écrouler, je le conduisis vers un siège.

Il gardait les yeux fermés et sa respiration était rapide et comme superficielle. Je déboutonnai le col de sa tunique. Son cœur battait à grands coups irréguliers.

« Allez chercher ma trousse dans le tracteur, dis-je à Adams. Vite ! »

À peine le commandant nous avait-il quittés que Morbius fit un effort pour se dresser sur son séant. Il ouvrit les yeux et ses lèvres remuèrent :

« ... si faible... si faible... »

Ce fut tout ce que je pus entendre. J'obligeai le malade à s'appuyer sur les coussins, déboutonnai un peu plus sa tunique et soulevai ses jambes pour mieux l'allonger. Il ne cessait de m'observer d'un regard qui me frappa par sa lucidité.

« ... Fatigué... murmura-t-il encore. Affreusement fatigué. »

D'après mon diagnostic Morbius était dans un état d'extrême épuisement nerveux et physique.

À la vue d'Adams qui apportait ma trousse, Morbius essaya à nouveau de se relever.

« Commandant, dit-il, j'insiste... Si vous doutez de mes paroles... »

Ayant fait signe à Adams de s'éloigner, je ramenai mon malade à une position de repos.

« Ne vous agitez pas inutilement, dis-je. Faites ce que je vous dis et vous guérissez. »

Il essaya encore de parler, mais y renonça bien vite. Cela lui demandait trop d'effort. Il ferma les yeux.

Je le quittai pour aller rejoindre Adams, dans la baie, près de la fenêtre.

« Il faut que je le couche, dis-je. Vous feriez bien de vous éloigner pendant que je lui donne des soins.

— Qu'a-t-il au juste ?

— Il est à bout de forces. Mais quelle que soit la nature de son mal, votre présence n'est pas utile.

— Êtes-vous certain, docteur, qu'il ne joue pas la comédie ?

— Ne dites pas de sottises et faites ce que je vous demande. Vous rendez-vous compte de la situation où vous vous trouveriez s'il mourait subitement ? »

Cet argument sembla le convaincre.

« Ça va, docteur, ça va », dit-il avec une grimace.

Il se dirigea vers la sortie et, l'instant d'après, j'entendis le grand portail s'ouvrir et se refermer.

Je retournai auprès de Morbius qui essayait de se redresser une fois de plus. L'ayant calmé, j'ouvris ma trousse en ayant soin de me détourner de lui afin qu'il ne pût voir ce que je faisais.

Tandis que je remplissais la seringue, Morbius se mit à parler d'une voix à peine distincte :

« Docteur, docteur... non, je ne veux pas dormir... Je ne veux absolument pas... »

— Personne ne cherche à vous faire dormir, dis-je. Cette piqûre vous fera le plus grand bien. »

Il me lança un regard méfiant mais se laissa faire. Je retroussai sa manche et enfonçai l'aiguille dans sa chair. Il tressaillit légèrement.

En moins d'une minute, il fut plongé dans un sommeil si profond que même un Krell n'aurait, sans doute, pu l'en tirer.

Je me relevai, remis la seringue dans la trousse, puis, ayant allumé une cigarette, je me dis qu'il était temps de transporter le malade dans son lit. Où pouvait être Altaïra ? J'aurais bien eu besoin d'elle pour me conduire dans la chambre à coucher de son père où il devait reposer pendant au moins dix heures.

À défaut d'Altaïra je pouvais aussi demander à Robby de m'aider. Mais l'idée de faire fonctionner l'automate ne m'enchantait guère... Je sortis à la recherche d'Adams. Il ne se trouvait ni dans le patio, ni sur le chemin gris bleu qui y débouchait.

Le silence qui régnait alentour commençait à me peser. J'inspectai les abords de la maison dont les fenêtres bâient d'un air menaçant. Sans résultat. J'examinai ensuite la pelouse qu'Altaïra nous avait fait traverser pour nous mener à sa ménagerie, mais je n'y trouvai que de l'herbe... La couleur de celle-ci me portait sur les nerfs. Pourquoi n'était-elle pas verte, comme le sont toutes les herbes, mais couleur or ? J'aspirais à une végétation verte, à un ciel d'azur, à une lumière dorée.

Je me dirigeai vers le taillis qui bordait la route, mais après quelques pas, je me ravisai sans aucune raison d'ailleurs, et me mis à marcher vers l'étang.

À vrai dire, je ne marchais pas, je courais. Arrivé à l'endroit où Altaïra s'était arrêtée pour donner à manger à ses animaux, l'idée me vint tout à coup d'appeler. Dans le silence, ma voix porterait sans doute très loin.

Ayant rempli mes poumons, je formai un entonnoir de mes mains autour de ma bouche, quand tout à coup j'aperçus Adams.

Il était à cent pas de moi, déambulant lentement sur le dallage au bord de l'étang. De temps en temps, les arbustes le dissimulaient à ma vue, mais il reparaissait aussitôt. Il avait les mains dans ses poches et la tête baissée. Apparemment, il était plongé dans ses méditations au point d'oublier où il se trouvait.

Je me félicitai de n'avoir pas appelé. Adams me faisait peine à voir. Chaque heure qui passait le plaçait devant des problèmes insolubles et le chargeait de responsabilités trop lourdes pour son âge. C'était à lui maintenant de décider si l'Humanité allait hériter de la science incommensurable dont Morbius était l'unique dépositaire.

Mais voici que Morbius était malade. Malade et résolu à garder jalousement ses terribles secrets. Un seul homme avait le devoir de dominer cette situation : Jean-Jacques Adams !...

De plus, j'étais intimement convaincu que Jean-Jacques était épris de la fille de Morbius.

Je repris ma marche vers l'étang. Soudain, comme évoquée par mes pensées, Altaïra surgit en face d'Adams, alors qu'il venait d'apparaître de derrière les broussailles. Ses bras étaient chargés de fleurs qu'elle venait sans doute de cueillir, des fleurs aux pétales pourpres couronnant de longues tiges blanches.

Ils marchèrent un moment l'un vers l'autre sans se voir. Deux pas à peine les séparaient quand ils s'arrêtèrent net, en se dévisageant en silence.

Ils formaient sur le fond des arbres un tableau si harmonieux que je demeurai immobile à les contempler avec ravissement. Pour signaler ma présence, j'aurais dû les appeler, mais je n'en fis rien et continuai à les regarder.

Je ne saurais dire combien de temps ils restèrent ainsi, à se regarder les yeux dans les yeux. J'étais trop loin pour pouvoir les entendre, mais je voyais bien qu'ils ne se parlaient pas. L'attitude d'Altaïra exprimait le défi. Un conflit séparait ces deux êtres. Cette certitude s'imposa à moi avec la force d'un axiome.

Tout à coup le charmant tableau s'anima. Altaïra prononça quelques mots et tout en parlant fit mine de vouloir s'éloigner. Adams étendit alors le bras pour saisir la jeune fille par l'épaule. Elle se tourna à nouveau vers lui en secouant violemment la tête en signe de protestation.

Puis les bras de la jeune fille s'ouvrirent laissant échapper les fleurs. Adams l'enlaça et leurs lèvres se joignirent.

Je fis brusquement demi-tour et me dirigeai vers la maison. Mes pas ne faisaient aucun bruit sur l'herbe, mais je me surpris

cependant à marcher sur la pointe des pieds. Je ne pus m'empêcher de me retourner avant de gagner le tracteur.

Adams et Altaïra s'éloignaient ensemble de l'étang. Ils avançaient lentement parmi les arbustes, le bras d'Adams autour de la taille de la jeune fille.

Ils disparurent derrière les arbres.

II

De retour dans la maison, je me mis à la recherche de Robby. Après ce que je venais de voir, je redoutais moins le malaise que me procurait la vue de cet automate. Je le trouvai debout derrière la porte du salon, immobile et déclenchai la mécanique en l'appelant par son nom. J'obtins alors sans peine qu'il me conduisît dans la chambre à coucher de Morbius et qu'il y transportât même celui-ci.

C'était une pièce de dimensions réduites, à l'aspect monastique. Ayant allongé sur le lit le malade qui dormait toujours, je renvoyai Robby. L'examen du cœur de la respiration et de la tension artérielle dissipâ mes inquiétudes. Laissant le malade confortablement installé, je quittai sa chambre.

Un nouveau problème se posa alors à moi. Quand Robby était en mouvement, comment fallait-il procéder pour arrêter son mécanisme ? Une demi-heure durant j'inventai toutes sortes d'ordres à donner à Robby, faute de pouvoir stopper la machine. La vue de cet automate animé, avec la lumière jaillissant de sa tête et son air d'attendre des instructions m'était plus pénible encore que celle qu'il offrait à l'état de repos.

Ce fut lui-même qui me donna la réponse à la question qui me troublait. « Robby, que faut-il faire pour te débrancher ? » demandai-je, et il m'expliqua le procédé. Je fis ce qu'il m'avait dit de faire, et la seconde d'après l'homme métallique ne fut plus qu'une machine inerte.

Je m'installai devant la fenêtre et fumai cigarette sur cigarette tout en promenant mon regard sur le patio. Je faisais

un réel effort pour ne pas m'endormir en me répétant sans cesse que je ne devais pas me laisser gagner par la fatigue.

J'en étais à ma deuxième ou à ma troisième cigarette quand il me sembla entendre le crépitement d'un pistolet désintégrateur. Je bondis sur mes pieds, courus dans le hall et ouvris le portail.

Je m'immobilisai sur le seuil, persuadé que je venais d'être victime d'une hallucination. Tout était si parfaitement silencieux qu'il était difficile d'imaginer que ce calme eût pu être troublé quelques secondes auparavant, par un bruit aussi sinistre...

En revanche, je vis Adams et Altaïra qui se dirigeaient vers la maison à travers la pelouse couleur d'or. Ils marchaient serrés l'un contre l'autre.

Eux ne me virent pas. Je refermai donc le portail et allai m'asseoir dans un fauteuil, au fond du salon. Lorsqu'ils pénétrèrent à leur tour dans la maison, je simulai la surprise et ajoutai même que je ne les avais pas entendus approcher.

Ils ne se tenaient plus par la main, bien entendu, mais il était évident que leurs rapports avaient changé du tout au tout. Un courant semblait s'être établi entre eux comme celui qui parcourait la clôture installée par Yves autour de l'astronef.

En regardant Altaïra je compris qu'elle avait pleuré. Les larmes avaient laissé des traces sur ses joues. Cela cadrait mal avec l'image idyllique que j'avais surprise devant la maison.

« Qu'avez-vous donc ? demandai-je en me rendant compte aussitôt combien ma question était déplacée.

— Pardonnez-moi, dit-elle en étouffant un sanglot. J'ai agi comme une folle... »

Et se tournant vers Adams :

« Je vous en prie, dites-lui ce qui s'est passé...

— C'est... à cause de son tigre Khan, dit Adams. Nous étions en train de... je veux dire que nous sortions du bois, quand il bondit vers elle. Il allait la tuer... Heureusement, j'ai eu le réflexe qu'il fallait...

— Il m'a semblé entendre un bruit de pistolet, dis-je. Mais je n'en croyais pas mes oreilles...

— Oui, j'ai tiré, dit Adams. Il le fallait absolument. » C'était à moi qu'il parlait, mais il regardait Altaïra à qui étaient destinées en réalité ses paroles.

Altaïra sourit. Ainsi donc l'idée que je m'étais faite à leur sujet n'était pas tout à fait fausse.

« Je comprends parfaitement votre geste... », dit-elle. Puis se tournant vers moi : « Au fait, docteur, comment va mon père ? »

Ne sachant pas ce qu'Adams lui avait dit au juste, cette question me prenait au dépourvu. Mais il intervint à temps pour me tirer d'embarras.

« Altaïra sait que vous aviez l'intention de l'examiner, et que vous le trouviez très fatigué... »

Pauvre Jean-Jacques ! Dans quels draps il s'était fourré ! D'abord, il avait complètement oublié de parler à la jeune fille de son père, puis il avait dû avoir peur de l'opinion qu'elle se ferait de lui s'il passait la chose complètement sous silence. Mais, d'autre part, il ne voulait pas l'inquiéter, tout en la mettant au courant...

« Votre père va mieux, Altaïra, dis-je. Il repose maintenant. Il faut le laisser dormir pendant au moins douze heures. Je lui ai administré un sédatif, car il était surmené...

— Vous avez bien fait, docteur ! dit Altaïra. Mon père se prive de sommeil... j'ai bien essayé de lui parler raison, mais en vain. »

Puis, s'approchant de moi :

« Permettez-moi de le voir. Je vous promets de ne pas le réveiller...

— Pourquoi vous empêcherais-je de le faire, mon enfant ? » dis-je en entrant tout à coup dans la peau d'un vieil oncle.

Elle me remercia d'un sourire et, en évitant de regarder Adams, sortit du salon.

Adams me saisit alors par le bras avec une telle force que je crus qu'il allait me broyer.

« Je n'ai pas pu agir autrement ! dit-il. Comprenez-moi !

— Mais je vous comprends parfaitement », répondis-je en souriant.

Jamais encore je n'avais eu autant conscience de sa jeunesse.

« Ah ! fit-il, surpris. Vous comprenez parfaitement. Cela saute donc aux yeux ? »

Il avait un sourire mi-figue, mi-raisin qui me toucha.

« N'oubliez pas, dis-je, que de par ma profession je suis entraîné à observer l'être, appelé à tort, homo sapiens. »

Il me saisit de nouveau le bras, mais ne souriait plus : ni figue, ni raisin.

« Écoutez-moi, docteur, dit-il. Je ne sais pas ce que vous pensez. Mais pour le cas où vous seriez dans l'erreur, je préfère mettre les choses au point. Vous me connaissez mal, mais vous avez pu remarquer que je ne suis pas un garçon dans le genre d'André Farman. J'avais depuis longtemps fait le vœu que le jour où je rencontrais le vrai amour, je démissionnerais des services interstellaires. Parce que ce jour-là je ne désirerais qu'une chose : me marier, fonder un foyer et construire un bonheur à la mesure humaine. »

Il se tut, étonné par sa propre franchise. Puis, portant la main à son front, il murmura :

« Oh, docteur, ce tigre !... Si j'avais attendu une seconde... »

Il ferma les yeux comme pour chasser l'affreuse image qui s'imposait à lui.

« Mais pourquoi s'élançait-il sur Altaïra ? pourquoi voulait-il la tuer ?

— Où est votre mémoire, Jean-Jacques ? dis-je. Auriez-vous oublié la légende de la licorne ? »

Il rougit subitement, et je me rendis compte à cet instant combien je m'étais attaché à ce garçon.

« Je vous comprends », dit-il. L'émotion qui avait un instant détendu sa physionomie fit à nouveau place à un masque d'impassibilité. Il se dirigea vers une fenêtre et resta un long moment à regarder dehors. Une métamorphose venait de s'opérer en lui. Le jeune homme amoureux et timide avait disparu et à sa place se tenait maintenant le commandant Jean-Jacques Adams, face aux devoirs écrasants de son inhumaine carrière.

III

Nous quittâmes la maison du professeur Morbius, au crépuscule.

Comme nous nous engagions dans les bois, je me rentrai et vis Altaïra qui, debout dans le patio, nous suivait du regard.

Adams, qui se tenait au volant, n'avait pu la voir, mais je lui dis qu'elle était là. Il hocha la tête sans rien dire. À ce moment, il me parut vieilli de dix ans.

Nous roulâmes longtemps sans échanger une parole. Ce fut lui qui rompit le silence :

« Quelle journée ! dit-il. Comment vous sentez-vous, docteur ?

— Je suis très fatigué, répondis-je, et j'ai l'impression de rêver. »

Un nouveau silence suivit. J'étais aux trois quarts endormi quand je l'entendis dire sur un ton de simple conversation :

« Nous avons bien été au fond du rocher, n'est-ce pas ? Ce n'était pas un cauchemar ? Et cette pile géante, nous l'avons bien vue aussi ?

— Non, nous n'avons pas rêvé, dis-je. Cela aurait mieux valu, d'ailleurs. »

Je pensais qu'il s'en tiendrait là, mais il reprit :

« Qu'est-ce que cette énergie monstrueuse ? Dites-moi, docteur, en quoi consiste-t-elle ?

— Que sais-je ? Je ne suis pas un technicien. Mais à en croire Morbius il s'agirait d'une force cosmique. Faut-il prendre cette expression à la lettre ? »

Adams me dévisagea, perplexe. « J'aimerais bien le savoir. »

Une nouvelle pause se fit, mais il n'était plus question pour moi de m'assoupir. Mon cerveau travaillait sans répit. Je repassais en esprit les événements incroyables de la journée. Toutes mes pensées étaient dominées par des points d'interrogation. Pourquoi ? Comment ?

Comment cette machine géante devait-elle aider des hommes à s'affranchir des agents mécaniques ? Comment cet appareil énigmatique parvenait-il à la fois à mesurer et à centupler l'intelligence humaine ? Pourquoi ces surhommes

qu'avaient été les Krells avaient-ils brusquement été anéantis ? Pourquoi Morbius refusait-il si farouchement de livrer ses secrets ? Comment les animaux terrestres étaient-ils venus sur cette planète ? Et pourquoi leur coloration ne s'était-elle pas adaptée aux conditions d'Altaïr ?

J'arrêtai là la série de mes questions, la dernière étant sans doute la seule à laquelle je pouvais espérer trouver la réponse moi-même. Or, le moindre indice dans cette chaîne d'énigmes était susceptible de donner la clé des autres mystères. Une heure de travail dans mon laboratoire pourrait m'apporter quelques indications. En tout cas, cela valait bien un essai. Je décidai donc de me mettre à l'œuvre dès notre retour.

Je jetai un regard circulaire. Nous avancions à vive allure malgré l'obscurité. Le précipice était déjà derrière nous, fort heureusement. Le reste du parcours était sans danger. Je pensai à Farman non sans inquiétude. Les heures qui venaient de s'écouler n'avaient-elles pas apporté de mauvaises surprises dans notre camp ? Mais je me dis tout de suite que si quelque chose de fâcheux s'était produit, André n'aurait pas manqué de nous en avertir à l'aide du vidéo.

Les lumières de l'astronef devenaient de plus en plus nettes. Une traînée lumineuse indiquait sans doute l'éclairage improvisé par Yves dans son atelier. En pensant à Yves, je me dis qu'au fond c'était à lui que Morbius aurait dû faire visiter la centrale d'énergie krell...

Comme par l'effet de la télépathie, la pensée d'Adams rejoignit la mienne.

« Yves aurait été à son affaire dans les sous-sols de Morbius », dit-il.

Les deux lunes surgirent à l'horizon. Leur clarté verdâtre conférait aux lumières de notre vaisseau une teinte cuivrée, qui détonnait étrangement parmi les couleurs de cette planète. Je me rendis compte tout à coup que nous étions ici des intrus.

« La clôture est en place », dit Adams.

Je regardai attentivement et vis les piliers métalliques se dresser à des intervalles réguliers autour du périmètre, comme des sentinelles.

De loin, ils semblaient tout à fait inoffensifs. Mais à mesure que nous approchions, la clôture électrifiée sembla s'animer. Des étincelles jaillissaient un peu partout. Des hommes couraient dans tous les sens et je pus entendre la voix de Bertrand jetant des ordres. Le projecteur de l'astronef lança soudain un large ruban de lumière qui fouilla les ténèbres et nous nous trouvâmes pris bientôt dans son faisceau lumineux.

« Grand Dieu ! » murmura Adams.

Quelques ordres nous parvinrent encore, puis en une minute la clôture redevint la barrière métallique inoffensive que nous avions vue tout à l'heure. Le projecteur aussi s'éteignit. Le tracteur roula lentement pour aller stopper à quelques mètres de l'astronef.

Comme nous descendions de voiture, Farman vint à notre rencontre.

« La clôture est terminée, annonça-t-il d'un ton officiel. Rien de particulier à signaler.

— Très bien, dit Adams. Et le modulateur de fréquence ? Yves a-t-il avancé dans son travail ?

— Il ne s'est pas montré de la journée, patron. Il doit travailler. Et vous, avez-vous réussi à faire parler Morbius ? »

Adams ne répondit pas. Il s'engagea sur la passerelle et nous le suivîmes.

Comme le cuisinier était de garde, nous dûmes nous contenter d'un repas froid préparé par l'un de ses aides. Adams et moi mourions de faim, mais entre deux bouchées nous contâmes à Farman et à Quinn tout ce que nous avions vu. Yves n'avait pas voulu quitter son atelier et Adams avait dû aller le chercher en personne. Yves, les cheveux en bataille, le visage luisant d'huile, ne regrettait plus de s'être laissé entraîner, car notre récit le passionnait. Ses yeux brillaient derrière ses grosses lunettes.

Notre ingénieur en chef ne manqua évidemment pas de nous assaillir de questions, qui restèrent pour la plupart sans réponse, bien entendu. Nous l'interrogeâmes à notre tour sur l'explication qu'il donnait de cette mystérieuse source d'énergie géante, enfoncée à plus de cent kilomètres sous la surface de la planète.

En contant nos impressions, je prononçai le mot « cosmique » dont Morbius s'était servi en parlant de l'énergie produite dans cette extraordinaire usine. Et j'exprimai en même temps mes doutes sur le sens qu'il fallait donner à ce terme. L'effet que mes paroles produisirent sur Yves fut tout à fait inattendu. Il sursauta sur sa chaise, la bouche ouverte, mais ne dit rien. Peu après, cependant, il fit pleuvoir sur nous des questions à un rythme tel que c'est tout juste si je pus saisir quelques mots, par-ci par-là.

« Doucement, Yves, doucement, dit Adams. À la première occasion vous viendrez voir tout cela, vous aussi. »

Ayant avalé la dernière bouchée, Yves courut à l'atelier qu'il avait au fond de l'astronef, Farman se retira dans sa cabine pour prendre quelques heures de repos avant son tour de garde. Adams entreprit une tournée d'inspection en compagnie de Bertrand, et quant à moi je regagnai mon infirmerie.

Je tirai le verrou de la porte, revêtis une blouse, réglai l'éclairage au-dessus de ma table d'opération et, ayant ouvert l'armoire où je conservais certains produits dans le vide, j'en sortis le cadavre du ouistiti.

IV

Une demi-heure plus tard, tandis que je contemplais, bouleversé, mon sujet autopsié, la clôture électrifiée se mit à fonctionner. Adams devait me conter plus tard que le mécanisme s'était déclenché au moment où il parlait à Bernard, à mi-chemin entre la passerelle et le hangar où Yves confectionnait l'émetteur. En voyant les étincelles jaillir de la clôture, il avait su que quelque chose, ou quelqu'un, s'approchait du périmètre.

Or, dans le désert sans ombre où l'on pouvait voir à des kilomètres à la ronde grâce à la clarté des lunes, il ne décelait absolument rien. Aucun objet mouvant ou immobile.

Bernard appela l'un des collaborateurs de Quinn, le plus doué de tous, qui était spécialement chargé de la surveillance de la clôture.

Newski – c'était son nom – arriva en courant. Les réactions électriques de la clôture changèrent soudain de nature ; elles se firent moins intenses et plus fréquentes. Chose curieuse, elles ne se produisaient que dans une partie de la clôture, la plus proche du hangar.

Tout cela ne disait rien qui vaille à Adams. Ni à Bertrand qui se mit à appeler d'autres aides. Newski, lui, qui était connu pour sa placidité, n'en semblait pas ému outre mesure.

« Encore un court-circuit quelque part », grommela-t-il, en allant vérifier la batterie.

Adams et Bertrand le suivirent. Ce faisant, ils échappaient sans doute à la mort.

Ils observèrent un moment Newski qui s'affairait autour de la machine installée dans un creux du sol. Adams lui demanda s'il ne jugeait pas utile de faire venir Quinn, mais l'homme haussa l'épaule :

« Que pourrait-il faire de plus que moi ? » marmonna-t-il pour toute réponse.

À ce moment, le jeune Grey accourut vers Adams. Il haletait et faillit laisser échapper son fusil désintégrateur en saluant.

« Je viens d'entendre à nouveau ce souffle, mon commandant, dit-il. C'était tout près de moi. Pourtant je n'ai rien vu. Il n'y a absolument rien ! répéta-t-il d'une voie rendue aiguë par l'émotion.

— Où est votre poste ? demanda Adams. Vite, répondez ! »

Mais Grey n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche, car au même moment un cri retentit...

Il venait du côté de l'astronef et tous ceux qui étaient dehors l'entendirent : Adams, Bertrand, les sentinelles et les mécaniciens.

C'était le cri d'effroi d'un homme qui voit la mort surgir soudain devant lui. Il vibra dans l'air pendant quelque temps, puis s'évanouit. Le silence qui suivit sembla plus lourd que jamais.

Nous avions reconnu la voix d'Yves. L'instant d'après, Adams était auprès de lui, ou plutôt auprès de ce qui restait de lui...

Quant à moi, je ne pus contempler l'affreux spectacle que plus tard, alerté par Grey qui était venu frapper de grands coups à la porte de l'infirmerie. Il était si bouleversé qu'il ne put d'abord émettre un son articulé. Puis il se mit à bredouiller et je finis par comprendre qu'il m'annonçait la mort d'Yves. Je me précipitai dehors et courus vers le hangar. Au-dessus de ma tête la sirène hurlait, dominant la voix d'Adams qui lançait des ordres. Le projecteur s'alluma et se mit à fouiller le désert.

Bien que chirurgien et endurci par mon métier, j'eus le plus grand mal à ne pas céder à l'envie de vomir devant la vue qui s'offrit à moi dans le hangar.

Le corps d'Yves était affreusement mutilé. L'agresseur avait dû essayer d'abord de le tirer dehors, mais comme le passage était trop étroit, il n'y était pas parvenu. Des lambeaux de chair accrochés à la porte témoignaient de cet horrible détail. Le torse était complètement déchiqueté et quant à la tête, elle était tournée heureusement vers le sol !...

Les paroles de Morbius surgirent de ma mémoire : « ... Comme une poupée de chiffon déchirée par un méchant enfant... »

V

Un peu après minuit, Adams nous convoqua, André Farman et moi, dans la salle de réunion. Une garde renforcée avait été installée autour du vaisseau et la clôture fonctionnait à nouveau. Le projecteur avait vainement scruté les environs : il n'avait révélé rien de suspect, sauf...

Sauf une nouvelle piste formée par des empreintes géantes. Elles furent d'abord découvertes tout près de la clôture, à l'endroit où Adams et Bertrand se tenaient au moment du prétendu « court-circuit ». Elles menaient au vaisseau qu'elles

contournaient pour aboutir au hangar de Quinn. Les traces s'arrêtaient là.

Quelle que fût la créature qui avait laissé ces empreintes dans le sable, elle avait dû passer à deux mètres à peine d'Adams, puis entre les sentinelles qui patrouillaient, et traverser le champ de vision du garde posté devant le canon désintégrateur.

Pourtant, personne ne l'avait vue. On eût dit que les empreintes s'étaient creusées dans le sable comme par enchantement...

Les trois officiers survivants du croiseur des Planètes réunies C-57-D, se dévisageaient, impuissants, autour de la table du mess.

« Je viens de prendre une décision, dit Adams. Nous allons repartir. Mon devoir est de toute évidence de ramener Morbius sur la Terre. Dès l'aube, nous allons remettre en place le noyau électronique. Sans l'aide d'Yves, cela nous demandera sans doute douze heures. Nous risquons évidemment une nouvelle agression pendant ce temps. Avez-vous des observations à formuler ? » demanda-t-il, en nous regardant l'un après l'autre, Farman et moi.

Sur ces entrefaites, quelqu'un frappa à la porte. C'était Bertrand. Malgré son air officiel, je devinai tout de suite qu'il nous apportait une mauvaise nouvelle.

« Je dois vous signaler la disparition d'un membre de l'équipage, dit-il, après avoir exécuté devant Adams le salut militaire. Il s'agit de James Dirocco. »

Adams sursauta sur sa chaise.

« Le cuisinier ? dit-il.

— Oui, fit Bertrand. Il est introuvable. »

À la demande d'Adams, il conta les circonstances dans lesquelles cette découverte avait été faite. En inspectant les différents postes de garde, quelques minutes auparavant, le maître d'équipage avait constaté l'absence du cuisinier. Il l'avait fait chercher partout, et même à l'intérieur du vaisseau, sans résultat. Les témoignages des autres sentinelles étaient trop imprécis pour que l'on pût établir à quel moment le cuisinier avait disparu.

« Les hommes pensent que vous allez organiser une expédition chargée de le retrouver, dit Bertrand après avoir terminé son récit.

— Non ! cria Adams, en frappant un coup de poing sur la table.

— Bien, mon commandant », dit le maître d'équipage.

Il salua et s'en fut.

Et les trois officiers du croiseur C-57-D continuèrent à se regarder, perplexes.

« Cela en fait deux, dit Adams.

— Peut-être Morbius disait-il vrai en nous parlant d'une « Force », risqua Farman.

— Une chose est certaine, dis-je. Ce n'est pas lui qui organise ces agressions. La dose d'hypnotique que je lui ai administrée l'en aurait rendu incapable.

— De quoi peut-il donc s'agir ? Serait-ce un Krell, un dernier survivant ? »

Un silence se fit que je rompis en disant :

« Il y a bien trop de choses que nous ne comprenons pas. Il nous suffirait peut-être de trouver la réponse à l'une d'elles pour que tout s'éclaircisse... »

Adams et Farman me regardèrent avec étonnement. Mes paroles leur parurent sibyllines et, à vrai dire, j'aurais été incapable de les leur expliquer. J'essayai cependant de préciser un peu ma pensée et les mis au courant de l'expérience à laquelle je me livrais sur le petit ouistiti.

— Je me suis toujours intéressé aux animaux, conclus-je. En autopsiant le singe, je n'avais pas la moindre idée de ce que je voulais trouver.

— Allons, dit Adams, ne faites pas de mystère...

— Je ne fais pas de mystère, commandant, mais comment vous dire ? Ce singe, d'après tout ce que je sais, d'après tout ce que les livres m'ont appris, ne pouvait pas vivre. Or, nous l'avons vu vivant. Bien plus, nous l'avons tué.

— Mais de quoi parlez-vous, docteur ? s'écria André Farman à bout de patience. N'êtes-vous donc pas capable de vous exprimer dans un langage intelligible ?

— Je vais essayer, dis-je. Un profane dirait que cet animal n'avait pas les tripes au complet. Au point de vue biologique, cet organisme est un défi à toutes les lois de la vie, un paradoxe scientifique. Un cœur avec deux artères seulement. Point d'estomac. Pas d'intestin non plus, à l'exception d'un simple conduit. Pas de réseau vasculaire. Une cage thoracique sans la moindre trace de poumons. Et pas de système glandulaire. Saisissez-vous ce que cela signifie : un animal supérieur dépourvu de glandes, le ventre tout rempli d'un tissu conjonctif serré qui ne semble pas avoir plus de valeur qu'une vulgaire matière à empailler ? »

J'ignore si j'avais réussi à communiquer à mes compagnons la stupéfaction que j'éprouvais, mais du moins ils m'écoutaient. Ils réfléchissaient même, à en croire cette question de Farman :

« Il avait du moins un cerveau ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu encore examiner la tête. Et à vrai dire, ajoutai-je, je n'ai pas tellement envie de le faire... »

Un long silence suivit cette déclaration inattendue de ma part. Ce fut Adams qui parla le premier :

« Si je comprends bien, docteur, nous nous trouvons en face d'un mystère. Et sans doute avez-vous raison en disant que la solution de cette énigme pourrait expliquer tout le reste. Mais cette solution, nous ne l'avons pas. Pour l'instant, il nous faut faire face à un autre problème, celui que pose Morbius. Ou bien il est responsable des accidents qui se produisent ici – quelle que soit la dose de votre hypnotique – ou bien il ne l'est pas. Or, s'il n'y est pour rien, il est peut-être lui aussi en danger. Cette immunité dont il nous a parlé a cessé peut-être de jouer. Quoi qu'il en soit, nous devons avoir l'œil sur lui. Soit pour le protéger, soit pour nous protéger nous-mêmes. Car dès que notre astronef sera remis en état de marche, nous décollerons. Et avec Morbius à bord. »

Il n'avait pas nommé une seule fois Altaïra, mais il n'avait pas cessé de penser à elle, j'en étais convaincu.

« L'astronef aussi a besoin d'être surveillé, fit observer André. Et vous avez l'intention de mobiliser tout le monde pour réincorporer le noyau électronique dans le vaisseau. »

Adams hocha la tête.

« Oui, je sais, André, le problème est difficile. Où trouver les hommes pour tant de besognes ? Il m'en faudrait pourtant un pour s'occuper de Morbius.

— Pourquoi ne me chargeriez-vous pas de cette tâche ? dis-je. Évidemment, vous seriez privé de médecin pendant ce temps, mais mon assistant en sait plus que certains docteurs diplômés.

— Excellente idée, docteur ! » dit Adams en souriant.

VI

Une demi-heure plus tard, j'étais en route vers la maison du professeur Morbius, conduit par Randall, un des plus vieux membres de l'équipage. Je m'étais muni de la ceinture qu'Adams m'avait prêtée, à laquelle était attaché un appareil audi-vidéo. Ainsi, je pouvais me mettre en rapport avec le commandant à n'importe quel moment.

C'était là un détail rassurant. Cependant, j'étais bien moins fier qu'au moment où je m'étais proposé pour cette mission. Mais il était trop tard pour regretter mon geste. En montant dans le tracteur, j'avais coupé les ponts derrière moi.

Les lunes étant très haut dans le ciel, le désert paraissait singulièrement noir. Mon conducteur me fit passer un mauvais quart d'heure en me faisant longer la crevasse à une vitesse indue. Randall était un garçon d'humeur taciturne et impassible, sur lequel le paysage de la planète, qu'il contemplait pour la première fois pourtant, ne semblait produire aucun effet. Songeait-il même à la force monstrueuse que recelaient ces abîmes et ces montagnes, à cette force qui avait mis en pièces l'un d'entre nous et avait fait se volatiliser un autre ?...

J'essayai d'engager la conversation avec lui, mais ce fut peine perdue. Je le soupçonnais d'ailleurs de s'être confectionné un masque d'impassibilité pour déguiser un état d'âme qui ne devait pas différer beaucoup du mien.

Ayant dépassé le contrefort rocheux, nous nous engageâmes dans la vallée. Ce site, baigné de la clarté verte des lunes, eut le don de dérider quelque peu Randall.

« Pas mal », marmonna-t-il, puis il retomba de nouveau dans le silence.

Comme nous nous approchions du patio, je constatai que les fenêtres de la maison n'étaient pas éclairées. Je dis à Randall de m'attendre un moment ; je descendis de voiture et me dirigeai vers le portail. Au moment où je l'atteignais, je crus entendre un bruit venant des arbustes qui bordaient le chemin. Je regardai attentivement autour de moi, puis haussai les épaules. Mes nerfs me jouaient décidément un vilain tour !

J'ouvris le portail en le poussant simplement. De crainte d'effrayer Altaïra, je m'efforçai de ne pas faire de bruit. Puis je retournai au tracteur et recommandai à Randall de repartir, en l'assurant que tout était comme je le souhaitais.

Il acquiesça d'un mouvement de tête, posa son pistolet désintégrateur sur le siège à sa droite, vérifia le fonctionnement du dispositif qui actionnait un fusil Colt-Vickers, puis jeta un coup d'œil approuveur vers la maison.

« Pas mal, la bicoque ! »

Après quoi, il esquissa un vague salut et démarra...

Je suivis du regard la masse sombre du tracteur jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans le taillis. Je n'enviais pas le garçon qui devait faire ce voyage tout seul, au milieu de la nuit ; mais ma situation n'était pas non plus enviable. Je me sentis tout à coup terriblement seul.

Je retournai devant la maison et hésitai un moment à pénétrer à l'intérieur. Et si cette maison venait aussi de recevoir la visite de la « Force » monstrueuse ?...

Ma main chercha machinalement la boucle de ma ceinture et l'appareil qui s'y trouvait. Mais je n'achevai pas mon geste. Le pauvre Jean-Jacques avait déjà assez de soucis, et je ne devais pas y ajouter ma nervosité. Qu'aurais-je pu lui dire d'ailleurs, alors que j'ignorais même si Altaïra était saine et sauve...

Je gagnai la porte d'un pas résolu, l'ouvris et franchis le seuil de la maison. Ayant refermé la porte derrière moi, je me trouvai dans une obscurité complète.

Tirant d'une poche une lampe électrique, je me mis à avancer dans l'obscurité. À peine avais-je fait deux ou trois pas que je butai contre quelque chose de très dur. Je reculai, pris de panique. Mon cœur battait à se rompre. J'appuyai sur le bouton de ma torche et compris que l'obstacle qui m'avait arrêté n'était autre que la mécanique inerte de Robby.

J'avalai ma salive pour me ressaisir. Ma bouche était si sèche que ma langue semblait comme pétrifiée. Au prix d'un gros effort je parvins cependant à murmurer :

« Robby... »

L'un des orifices de la tête métallique s'éclaira. J'éprouvai le sentiment d'un homme qui, ayant rôdé longtemps dans la forêt, y trouve enfin un être humain.

Je dis à Robby d'éclairer la maison. Il s'exécuta avec sa docilité habituelle et me suivit dans le salon. Je lui demandai alors comment allaient le docteur Morbius et Altaïra.

« Le docteur Morbius dormait... Altaïra dormait... », me répondit-il.

Il employait le passé, ce qui m'étonna d'abord. Je me dis cependant aussitôt que c'était en somme normal, son mécanisme n'ayant pas fonctionné, sans doute, pendant quelques heures.

« Va voir ce qu'ils font maintenant », lui enjoignis-je.

Il tourna les talons et se dirigea de sa démarche dandinante vers la porte au fond de la salle.

Tandis que je posais mon sac de voyage sur un fauteuil, j'entendis la porte s'ouvrir, puis la voix de Morbius qui criait...

En deux bonds, je gagnai à mon tour la porte. Dépassant Robby, qui s'était posté près de l'entrée, je me précipitai vers la chambre du professeur. Tout à coup, la voix d'Altaïra me parvint et je m'arrêtai. Je ne pus distinguer ce qu'elle disait, mais l'intonation me parut révéler des propos réconfortants, comme si la jeune fille cherchait à calmer quelqu'un. Puis ce furent de nouveau des cris proférés par Morbius.

La porte de la chambre était entrouverte. Arrivé au seuil, je vis Morbius aux prises avec sa fille.

En m'apercevant, il vint vers moi, en agitant les bras, sans cesser de vociférer. Je compris seulement « ... pas dormir... je

ne voulais pas ». Ses mouvements étaient spasmodiques et désordonnés, ses yeux hagards témoignaient qu'il était encore sous l'effet de la drogue. Il était même surprenant qu'il trouvât la force de se tenir debout.

Altaïra eut en m'apercevant un haut-le-corps, comme si elle venait de voir surgir un spectre. Mais je n'eus pas le temps de la rassurer, occupé comme j'étais par son père. D'un mouvement que les internes des hôpitaux psychiatriques apprennent immanquablement et n'oublient jamais, je saisis Morbius par les poignets.

Il se débattit furieusement. Mais l'hypnotique rendait ses muscles trop mous pour pouvoir me résister. Je l'entraînai vers son lit et l'obligeai à s'asseoir.

Ses paupières retombèrent, sa tête branla, mais lorsque j'essayai de poser sa tête sur l'oreiller et de soulever ses jambes pour l'allonger, un tressaillement convulsif agita tout son corps. Il se redressa d'un bond pour se jeter sur moi en criant : « Non,... pas dormir !... »

Altaïra vint à mon secours. Elle tremblait et ses joues étaient mouillées de larmes. Elle fit cependant ce que je lui demandais et quelques minutes après, nous avions réussi à ramener Morbius à la position mi-couchée, mi-assise.

Sa tête était appuyée contre le mur, ses yeux grands ouverts. Mais il ne bougeait pas. Chose curieuse, il était plus calme quand je n'insistais pas pour l'allonger complètement. C'était sans doute à cause de sa farouche détermination de ne pas dormir.

Je me levai doucement, avec précaution. Il ne bougea pas.

« Restez, Altaïra, dis-je. Je m'absente pour une minute seulement... »

Ses yeux bleus me lancèrent un regard désespéré auquel je répondis par un sourire. Je sortis dans le couloir où Robby se tenait toujours, attendant des ordres. Je lui dis de m'apporter du salon mon sac de voyage.

Revenant sur mes pas, je m'arrêtai devant le montant de la porte d'où Altaïra seule pouvait me voir. Son père n'avait pas bougé, mais il gardait toujours les yeux ouverts.

Lorsque Robby m'eut apporté mon sac, j'en sortis la trousse médicale et remplis une petite seringue d'hespéridol. Puis, cachant la seringue dans la paume de ma main, je m'avançai, tout en observant les yeux de Morbius. Ses pupilles étaient légèrement contractées, mais c'était tout. Je m'assis près de lui et il marmonna encore quelques paroles où il était question de sommeil. Je le saisissai par le bras et, ayant réussi à relever sa manche, je sus que j'avais gagné la partie. Il poussa un léger gémissement en sentant la piqûre, mais ne fit pas un mouvement. Il n'en était pas capable. Toute son énergie était accaparée par sa volonté de ne pas dormir.

Je retirai l'aiguille en disant :

« Soyez tranquille, je vous promets que vous ne dormirez pas. »

En quelques minutes, le visage du professeur Morbius se détendit. Il souriait même d'un air satisfait. C'était le sourire à la Bouddha que provoquait inévitablement l'hespéridol. Je conduisis Altaïra vers la porte et elle sortit sans bruit, après avoir jeté un dernier regard sur son père. Ayant installé confortablement celui-ci, le dos contre les oreillers, je rejoignis Altaïra dans le couloir.

Elle portait une curieuse tunique qui lui descendait jusqu'aux chevilles, et ses cheveux, répandus sur ses épaules, lui donnaient l'air d'une enfant, mais d'une enfant tremblante de peur. Je lui pris le bras pour la rassurer.

« Ne craignez rien, dis-je. Votre père restera calme et content pendant de longues heures. Et il ne dormira pas. Une drogue, qui vient d'être inventée, l'a plongé dans un état d'euphorie. »

Altaïra sourit, mais son émotion était encore trop grande pour qu'elle pût parler. Lui serrant à nouveau le bras, je la ramenai dans le salon en recommandant à Robby de rester auprès de la porte et de nous avertir si Morbius tentait de se lever.

Ayant installé Altaïra dans un fauteuil, j'allai chercher sur la table la carafe de vin et remplis un verre pour elle, un autre pour moi. Puis, j'avançai un fauteuil en face de celui qu'elle occupait, m'y installai à mon tour et la priai de me conter ce qui s'était

passé. Elle était si soulagée de me voir là qu'elle en oublia de me demander pourquoi j'étais venu.

« Mon père a dormi très longtemps, dit-elle. Pendant plusieurs heures. Il ne s'est réveillé qu'un peu avant votre arrivée. J'allais justement me coucher quand je l'entendis crier. Je courus dans sa chambre et... »

Sa voix s'étouffa d'émotion et ce n'est qu'au bout d'un moment que la jeune fille put reprendre son récit :

« J'ai eu terriblement peur. Il ne me reconnaissait pas et continuait à crier. Je compris qu'il venait d'avoir des cauchemars et qu'il ne voulait plus dormir à cause de cela. À plusieurs reprises il a dit votre nom. Il vous en voulait à mort. Il a nommé aussi Jean-Jacques..., ajouta-t-elle en rougissant. Et moi, il me regardait comme si j'étais une étrangère. Il a même voulu me battre... »

Je crus qu'elle allait fondre en larmes, mais elle se domina courageusement et je sentis croître l'amitié que je lui portais. Elle porta son verre à ses lèvres et avala une gorgée de vin.

Elle posa alors sur moi un regard chargé de questions. Elle était inquiète mais n'osait me révéler l'objet de son souci.

« Pourquoi êtes-vous venu, docteur ? demanda-t-elle enfin. Quelque chose est-il arrivé à... à Jean-Jacques ?

— Non, Altaïra. Jean-Jacques se porte bien. Je suis venu ici pour m'occuper de vous et de votre père.

— À cette heure-ci ? fit-elle. Au milieu de la nuit ? Non, il est arrivé sûrement quelque chose. »

Je ne pouvais éviter plus longtemps de lui révéler la vérité. Je le fis d'ailleurs très succinctement.

« Notre camp a été attaqué et un des hommes est mort. Nous n'avons pu voir l'agresseur mais nous nous sommes dit que, puisqu'un ennemi mystérieux rôdait par là, il n'était pas prudent de vous laisser sans aide, seule avec votre père malade. Adams aurait voulu venir lui-même, mais la situation ne permettait pas au commandant de s'absenter. »

Altaïra m'écoutait d'un air grave. Je remarquai que les yeux qui me regardaient attentivement n'étaient pas seulement beaux, ils reflétaient une profonde intelligence.

Lorsque j'eus terminé, elle ne fit aucun commentaire. Elle semblait réfléchir et, à ce moment-là, elle n'avait plus l'air d'une enfant, mais d'une femme à l'esprit adulte.

Le silence se prolongeait trop à mon gré. Je posai donc une question qui depuis longtemps me trottait dans la tête.

« Altaïra, dis-je, votre père vous a-t-il jamais parlé d'un danger... d'un danger qui vous menaçait de la part de... »

Incapable de trouver les mots justes, je pris le parti de me taire.

« Oui, dit Altaïra, mon père m'a parlé du malheur qui est arrivé autrefois et de la mort de ses compagnons venus avec lui de la Terre, en même temps que ma mère. C'était pour cela qu'il avait installé, avec l'aide de Robby, les gros volets aux fenêtres. Il m'a dit qu'il y avait ici quelque chose qui vouait une haine terrible à quiconque voulait s'en aller pour faire connaître ailleurs le secret de cette planète. »

Elle s'interrompit un instant, puis continua :

« Il m'a dit aussi que cette chose n'en voulait ni à lui, ni à ma mère, parce qu'ils n'avaient pas l'intention de s'en aller... »

Je n'en revenais pas. La version des événements que Morbius avait donnée à sa fille était en tous points identique à celle qu'il nous avait donnée, à nous. L'instinct m'avait averti que ce n'était pas un menteur.

Altaïra se redressa soudain sur son siège, les yeux arrondis d'horreur.

« Oh ! Ce serait donc moi ?... Croyez-vous que ce soit de ma faute ? Car moi, je ne veux plus rester ici. Je veux m'en aller avec Jean-Jacques.

— Non, ne vous tourmentez pas, dis-je. Si vous étiez la coupable, vous auriez été la première attaquée. C'est pourtant clair », insistai-je, tant était grand mon désir de calmer cette pauvre enfant.

Je ne saurais dire jusqu'à quel point j'étais sincère, mais toujours est-il que je réussis à faire disparaître du visage d'Altaïra cette expression d'horreur qui m'avait si profondément touché.

« Merci, docteur, dit-elle. Vous êtes bon pour moi. Je vous aime bien. Presque autant que mon père, mais pas tout à fait de la même façon. »

Je ne répondis pas, mais je me sentis tout à coup fier, incroyablement fier.

Altaïra reprit en changeant tout à fait de voix :

« Vous... vous êtes un ami de Jean-Jacques, n'est-ce pas ? En ce cas, vous me comprendrez sûrement. Je vous parle de ce qu'il y a entre Jean-Jacques et moi.

— Oui, Altaïra, je comprends, dis-je.

— C'est tellement étrange, fit-elle. Depuis que je l'ai vu, je ne m'appartiens plus. Je n'appartiens pas non plus à mon père. C'est tellement beau, mais cela fait mal. Et aussi cela me fait un peu peur... »

L'expression enfantine reparut un instant dans ses yeux bleus qui fixaient sur moi leur regard candide.

« Est-ce que d'autres connaissent aussi ce sentiment ? demanda-t-elle. Vous le connaissez, vous ?

— Certains ont la joie de le connaître, dis-je. J'ai connu pour ma part ce bonheur. Trop bien même, ajoutai-je en me surprisant à vouloir parler de Caroline à cette enfant. Mais l'objet de ce bonheur pour moi n'est plus. »

Je ne crois pas avoir mis la moindre emphase dans l'accent de ma voix. Pourtant les yeux bleus qui me contemplaient exprimèrent soudain une immense pitié. Elle posa une main sur la mienne qui reposait sur le bras du fauteuil, et murmura :

« Comme je suis peinée pour vous... si vous saviez... »

Je regardais Altaïra sans mot dire. Jean-Jacques la méritait-il ? Je l'espérais fermement.

« Permettez-moi de vous dire, à mon tour, que moi aussi je vous aime beaucoup. Croyez-moi. »

Une idée me vint tout à coup à l'esprit. J'aurais même dû y penser plus tôt.

Je portai la main à ma ceinture et cherchai le bouton de l'audi-vidéo. En appuyant, je lançai la projection dans l'espace.

« Aimeriez-vous parler à Jean-Jacques ? demandai-je. Et le voir peut-être ? »

Elle ne dit rien, mais l'expression de son visage me fournit une réponse suffisamment éloquente.

J'approchai l'appareil de ma bouche et dis :

« Ici Ostrow. Vous êtes à l'écoute, commandant ? »

Aussitôt la voix d'Adams me répondit.

« Tout le monde va bien, ici. Et chez vous, patron ?

— Rien de nouveau, docteur. Le tracteur est rentré sans encombre. »

Sa voix était lointaine et quelque peu métallique, mais parfaitement distincte.

« Le professeur Morbius cherchait à se soustraire à l'effet de la drogue, repris-je. Mais je lui ai injecté un peu d'hespéridol, et maintenant il va bien. Comme tout le monde d'ailleurs. Attendez un instant... »

Je tournai l'appareil afin de transmettre l'image d'Altaïra. Puis défaisant la boucle de ma ceinture, je passai celle-ci autour de la taille de la jeune fille et lui mis le projecteur dans la main en lui montrant la manière de s'en servir.

« Je vais voir mon malade, dis-je en m'éclipsant juste au moment où la voix d'Adams se faisait de nouveau entendre. Ayant refermé la porte derrière moi, je me dirigeai vers la chambre de Morbius. Robby montait la garde devant la porte, avec une seule lumière sortant de sa tête métallique. Cette veilleuse indiquait qu'il était prêt à fonctionner.

Morbius était assis dans la position où je l'avais laissé. À ma vue son regard s'anima et il sourit.

« Vous sentez-vous bien, professeur Morbius ? » demandai-je.

Il fit oui de la tête. Il était capable de parler, je le savais, mais il n'en voyait pas la nécessité.

Je ressortis dans le couloir et consultai ma montre. Un petit calcul me donna la certitude que le jour serait levé depuis longtemps quand il commencerait à sortir de cet état d'euphorie. Je me dirigeai donc vers le salon. À mi-chemin, une idée me traversa l'esprit, m'immobilisant brusquement.

C'était une de ces idées qui s'imposent à l'esprit avec une clarté lumineuse et la soudaineté d'un éclair. J'eus un peu peur, mais la tentation était trop forte.

Une fois de plus je consultai ma montre. Je disposais de quatre heures pour réaliser mon plan, ce qui était largement suffisant. Avant tout, je devais souhaiter bonne nuit à Altaïra en lui recommandant de se coucher tout de suite. Après quoi, je pourrais me mettre à l'œuvre à la condition que...

Dans l'espoir que cette condition serait remplie, j'entrai dans le salon où Altaïra venait de terminer sa conversation avec Adams. Ma ceinture avec l'appareil était suspendue sur le bras du fauteuil et la jeune fille semblait plongée dans une profonde rêverie. Sans doute imaginait-elle l'avenir plein de mystères...

Je n'eus aucun mal à la convaincre. Lorsque je lui eus certifié que son père n'aurait besoin de rien pendant six heures au moins et qu'elle ferait bien d'aller dormir, elle se rendit aussitôt à mes raisons. En souriant, elle me souhaita bonne nuit et se retira dans sa chambre, avec la sagesse d'une lycéenne qui suit le conseil d'un oncle en visite. Son esprit était trop sollicité par toutes ses découvertes pour que ses réactions en face de moi ne fussent pas purement automatiques. Il ne fallait pas s'en étonner. Pauvre enfant ! Dix-neuf ans passés dans un calme absolu, et puis soudain cette succession d'événements bouleversants !

Après son départ, j'attendis dix minutes, le regard fixé sur le cadran de ma montre, j'étais si impatient d'agir que ces dix minutes me parurent un siècle. Elles finirent cependant par s'écouler. Je me levai pour me diriger vers le cabinet de travail de Morbius.

Je m'arrêtai cependant avant d'avoir gagné la porte du salon et revins sur mes pas. Dans la baie qui servait de salle à manger, je cherchai le bouton qui actionnait les volets des fenêtres. En l'espace d'une seconde, les fenêtres s'obscurcirent, ne laissant plus filtrer le moindre rayon de la clarté verdâtre des lunes.

Me félicitant de cette précaution, je repris mon chemin vers la porte du fond. Je m'étais d'abord lancé presque au pas de course, mais à mesure que je m'approchais de la porte du cabinet de travail, je ralentissais. Un double sentiment de peur m'envahissait. Je craignais que la condition primordiale ne se trouvât pas remplie, et j'avais peur de mon plan même.

Je fis glisser la porte coulissante du cabinet de travail et la pièce s'éclaira automatiquement. J'aspirai profondément et me dirigeai vers la porte du couloir rocheux.

La condition était remplie ! La porte construite par les Krells était grande ouverte. Morbius ne l'avait pas refermée après nous l'avoir fait franchir.

À nouveau je remplis mes poumons d'air. Je me sentais hors d'haleine et mon cœur battait à se rompre.

Je passai sous la voûte en courbant légèrement le dos et m'engageai dans le corridor. Mes pas éveillaient un écho sonore sur mon passage.

Une minute plus tard, je me trouvais dans le vaste laboratoire. Je m'arrêtai et le bruit de ma marche s'évanouit. On eût dit que je venais de me heurter à une barrière invisible.

Je traversai lentement la pièce, me dirigeant vers l'enceinte où se trouvait l'appareil. Je pris place sur le siège comme je l'avais vu faire à Morbius, et me coiffai du casque, en ajustant les bras pliants afin d'appliquer leurs électrodes contre ma tête, deux aux tempes, le troisième au sommet du crâne.

Je fis un effort pour me calmer, mais mon cœur continuait à battre à grands coups précipités. Je repassais en esprit tout ce que Morbius nous avait dit, et je regrettai qu'il se fût montré si avare en explications.

Je me penchai en avant, appuyai sur un bouton et vis le panneau s'éclairer parcimonieusement sur le bord.

Le bouton blanc était à portée de ma main. Il me suffisait de tendre légèrement mes doigts à droite.

L'espace d'une seconde, je pensai à Jean-Jacques Adams et à ce qu'il dirait s'il pouvait me voir en ce moment. Et je me demandai aussi ce qu'il faisait, lui...

7 - LE COMMANDANT JEAN-JACQUES ADAMS

I

Je passai une bien mauvaise nuit. Je me sentais réduit momentanément à l'impuissance, comme tout le monde d'ailleurs, et cela me pesait. Tout ce que nous pouvions faire, c'était redoubler de vigilance autour de notre vaisseau.

Je n'osais pas reprendre le travail dans le hangar avant le lever du soleil, de crainte de nous exposer à une nouvelle agression. Il ne me restait qu'à inspecter à tour de rôle les divers postes pour m'assurer que tout le monde était sur le qui-vive.

Précaution inutile d'ailleurs, car après la mort affreuse d'Yves, il n'y avait pas à craindre de laisser-aller. Quant à Dirocco nous ne savions toujours pas ce qu'il était devenu.

Je pensais aussi au docteur Ostrow. C'était inévitable car chaque fois que mes pensées allaient vers Altaïra, je me rappelais qu'il était auprès d'elle. Au fond, c'est un type épanté. Il faut beaucoup de courage pour se rendre dans cette maison. Surtout depuis qu'Yves a connu cette fin atroce.

J'étais occupé à rassembler les effets personnels d'Yves quand l'homme chargé du radar m'appela. Je courus au poste central de contrôle où je le trouvai en train de se gratter la tête d'un air embarrassé. Sa première tentative avait échoué, mais maintenant il venait de capter des traces révélant quelque chose en mouvement qu'il ne parvenait pas à identifier.

J'essayai de comprendre à mon tour les taches floues qui se dessinaient sur l'écran. Peine perdue. Le mouvement semblait en tout cas se situer dans le secteur où l'agresseur était apparu la veille.

J'allai chercher le maître de l'équipage et nous nous dirigeâmes ensemble vers ce secteur à la lumière du projecteur. Tout à coup, j'entendis quelque chose bouger dans le sable.

Puis, je distinguai un souffle. Non pas le souffle puissant de l'autre nuit, mais un halètement léger.

Le projecteur continua à chercher sans rien découvrir. Mon attention fut soudain attirée par une dune qui projetait une ombre assez étendue. La « chose » qui soufflait se cachait peut-être là. À moins que ce ne fût encore un être invisible.

Je saisissai mon pistolet et m'apprêtais déjà à tirer un ou deux coups vers l'ombre de la dune quand le projecteur accrocha dans le sable une masse sombre. Découverte, la masse se mit à remuer.

« Visez ! » cria Bertrand aux gardes !

Mais ayant identifié la silhouette, je donnai aussitôt l'ordre de ne pas tirer.

Un homme s'approchait en titubant vers la clôture. C'était Dirocco, le cuisinier.

Il semblait bien mal en point. Courbé en deux, il se protégeait le visage d'un bras et avançait avec beaucoup de peine. Je fis couper le courant dans la clôture électrifiée et franchis celle-ci pour aller au-devant de Dirocco. Le pauvre type tomba à mes pieds en marmonnant. Avec l'aide de Bertrand qui m'avait suivi, nous essayâmes de le redresser. Mais lorsque nous nous penchâmes sur lui, nous eûmes un mouvement de recul.

« Il est saoul... dit Bertrand.

— Oui, acquiesçai-je. Il est imbibé de whisky. »

II

Une heure plus tard, on m'amenaît le bonhomme au poste central de contrôle. Dehors, le jour commençait à poindre. Le maître d'équipage avait mis l'ivrogne aux arrêts catégorie I. Quant à moi, sans le quart d'heure d'émotion où je l'avais pris pour le mystérieux agresseur, j'aurais trouvé l'incident plutôt amusant. Le cuisinier, qui était la figure la plus pittoresque de

l'équipage, ayant toujours le mot pour rire et la repartie prompte, n'était plus qu'un pantin désarticulé.

On lui avait donné un bain et fait endosser une combinaison propre. L'assistant du docteur avait vidé son estomac de tout l'alcool qu'il contenait. Il faisait pitié à voir, tout tremblant au garde-à-vous.

« Avez-vous vérifié les rations d'alcool ? demandai-je à Bertrand.

— Oui, mon commandant. D'ailleurs, il n'y avait plus de whisky.

— Où avez-vous trouvé du whisky ? demandai-je au cuisinier. Et comment avez-vous fait pour franchir la clôture ? »

Le pauvre homme était sur le point de pleurer, mais il eut peur de mon regard et fit un réel effort pour se dominer.

Sa réponse me fit littéralement bondir sur ma chaise :

« C'est Robby qui m'a donné l'idée. Oui, commandant, c'est la faute à Robby. »

L'histoire qu'il me conta paraissait absolument invraisemblable à première vue. Pourtant, c'était sûrement la vérité. Il me rappela d'abord un petit incident de la veille : je l'avais grondé pour avoir abandonné son poste. Il s'était éloigné en effet afin de bavarder un peu avec Robby. Tout en causant, il avait eu l'idée d'utiliser les dons de l'automate pour lui faire fabriquer de l'alcool synthétique. Ayant trouvé dans ses placards un petit reste de whisky, il le porta à Robby en lui en commandant quatre litres. Il avait trouvé une cachette pour dissimuler ce trésor. C'était derrière les rochers, où j'avais pris l'habitude de me promener avec le docteur Ostrow.

Robby s'était exécuté, comme d'ordinaire. Profitant de l'instant où le courant était coupé dans la clôture pour laisser passer le tracteur, le cuisinier avait couru se désaltérer.

En écoutant ce récit, j'étais partagé entre l'envie de rire et une violente colère. Ainsi donc, ce vaurien s'adonnait tranquillement à son vice pendant qu'un meurtre se commettait dans le camp !

J'étais tenté de donner une bonne leçon à l'ivrogne, mais je me retins, et au lieu de laisser libre cours à ma rage, je dis à Bertrand d'emmener l'homme et de l'avoir à l'œil.

Après avoir procédé à une nouvelle inspection, je causai un instant avec André, puis regagnai le vaisseau pour ranger dans un coffre les effets du pauvre Yves. Ceci fait, j'appelai Bertrand et réglai avec lui les préparatifs de l'enterrement. Une équipe allait être chargée de creuser la tombe.

Comme je regrettais qu'Yves n'eût pas pu visiter les souterrains des Krells ! J'avais hâte de parler de tous ces événements au docteur Ostrow et... à Altaïra. Mais je me souvins tout à coup qu'elle n'avait jamais vu Yves...

III

En prononçant un petit discours devant la tombe ouverte, je sentais ma gorge se serrer, et j'eus beaucoup de mal à aller jusqu'au bout. André et Bertrand descendirent ensuite dans la fosse le sac qui contenait les restes d'Yves, la salve d'honneur retentit et ce fut tout. Yves Quinn était rayé du nombre des vivants.

Tandis que Bertrand, aidé de deux hommes, nivelaît la tombe, André faisait aligner l'équipage devant la passerelle. Je voulais en effet faire une communication officielle.

Du haut de la passerelle, je passai en revue mes hommes. Ils avaient tous cet air ferme et résolu que les vrais astronautes montrent aux heures difficiles.

En quelques phrases précises et brèves, je les mis au courant de la situation. Ayant exposé les raisons qui nous imposaient de ramener sur la Terre les deux survivants du *Bellérophon*, je leur rappelai que la remise en état de l'astronef, en l'absence de notre ingénieur en chef, allait nous demander un gros effort. Chacun devait faire, ajoutai-je, tout son possible afin que nous puissions décoller sans retard. Et je conclus :

« La mort de notre ami Yves Quinn nous cause une peine immense. Mais nous ne pouvons cependant prétendre le venger. Comment lutterions-nous contre un ennemi invisible ?... Ce ne

serait plus de l'héroïsme mais de la folie... Tant pis si l'on dit que nous avons fichu le camp parce que nous avions peur... »

Ayant provoqué, grâce à cette dernière réflexion, des éclats de rire dans l'assistance, j'avais atteint mon but. J'avais en effet le devoir de maintenir le moral de mon équipage.

IV

Il était fort tard quand je pus enfin contacter le docteur Ostrow. Je n'eus pas recours à l'écran principal, dont le spécialiste de radar avait la surveillance, mais au petit appareil vidéo de ma cabine.

Je mis cinq minutes – qui me parurent interminables – à établir la communication. J'entendis finalement : « Ici, Ostrow », mais je m'aperçus qu'il n'avait pas ouvert son projecteur.

« Quelque chose ne va pas ? » demandai-je.

Et il me répondit :

« Si, tout va bien. »

Je lui dis alors que j'avais eu beaucoup de mal à le trouver et lui recommandai d'ouvrir le viseur.

Cette opération lui demanda un temps infini. Il ne savait pas très bien manipuler l'appareil, et l'image que j'obtins était très floue. Je vis tout juste que mon correspondant se trouvait au laboratoire, et reconnus le siège où il se tenait.

« Ici, tout va bien, dis-je. Et vous ?

— Cela va. Morbius est toujours en état d'euphorie. Altaïra dort. Rien de spécial... »

L'accent de sa voix me parut cependant suspect.

« Et que faites-vous au laboratoire ? » lui demandai-je.

Il se mit à bredouiller. Je lui coupai la parole.

« Je parie que vous êtes en train de manipuler cet « éducateur de l'intelligence ». C'est de la folie !

— Écoutez-moi, Jean-Jacques ! dit Ostrow au comble de l'énerverement. C'est merveilleux ! Tout simplement merveilleux.

Encore une petite séance et je pourrai vous fournir des réponses à toutes les questions. Toutes, vous m'entendez ?

— Mais vous risquez votre vie, mon vieux. Vous rendez-vous compte ? »

Je le voyais maintenant plus nettement sur l'écran et je ne lui trouvais pas très bonne mine. Il semblait vieilli et ses traits étaient tirés. Il est vrai qu'étant donné la déformation de l'image je pouvais me tromper.

« Je vous assure, Jean-Jacques, que je me porte à merveille. Je suis aussi prudent que possible. Je ne fais pas durer les épreuves-chocs plus de quelques minutes chaque fois... »

Il voulait continuer, mais je l'interrompis. Mon communicateur venait d'émettre un signal et il me fallait voir de quoi il s'agissait.

« Écoutez, docteur, il faut que je coupe maintenant. Ne commettez pas d'imprudence. Je vous contacterai tout à l'heure. »

Je tournai le bouton et sortis. On me cherchait pour résoudre un petit problème technique soulevé par la mise en place du noyau électronique.

V

Dans le hangar le travail battait son plein. Je n'avais pas osé espérer transporter le noyau dans la salle supérieure avant le coucher du soleil, mais grâce au zèle des techniciens l'opération fut terminée alors que le jour commençait seulement à baisser. Ensuite, le travail pouvait continuer à la lumière artificielle.

J'ordonnai une interruption pour prendre le repas, le premier depuis que l'équipage s'était mis à l'œuvre. Jusque-là, les hommes s'étaient contentés de café et de rapides casse-croûte.

Farman organisa la relève, envoyant la moitié de l'équipe à table et laissant l'autre moitié aux postes de garde. Lui-même resta dehors avec les sentinelles.

Il était 18 h 30 quand la première équipe commença son repas. Dehors, il faisait une nuit profonde, les deux lunes n'étant pas encore apparues dans le ciel. Les hommes étaient à table depuis cinq minutes quand le premier signal d'alarme fut donné. Il était émis par le radar.

« Commandant ! Commandant ! » entendis-je.

Je me précipitai au poste de radar. Le responsable me désigna l'écran où des ombres mobiles révélaient quelque chose en mouvement en dehors de notre périmètre.

« À quelle distance est-ce ? demandai-je.

— À quelques kilomètres, mon commandant, peut-être davantage, dit-il, tout nerveux. Mais la réception n'est pas normale. On dirait que... comment dire ?... ce n'est pas normal. »

Après lui avoir recommandé de surveiller attentivement l'écran, je saisis le micro et criai :

« Chacun à son poste ! Il y a danger d'agression. »

Je saisis dans le filet un fusil Colt-Vickers, une ceinture à appareil audi-vidéo et courus dehors. La nuit était complètement noire, mais bientôt le faisceau du projecteur stria les ténèbres. J'attendis l'annonce du maître d'équipage confirmant que les hommes étaient chacun à leur poste, puis je l'appelai pour organiser la défense. Je le chargeai du contrôle des canons et lui recommandai de garder son audi-vidéo branché afin qu'il pût capter à temps les ordres que je lancerais avec le petit émetteur attaché à ma ceinture. Je me demandais si l'homme chargé du radar était encore en état d'alerte et décidai de procéder à un essai.

« Vous voyez toujours des ombres ? demandai-je.

— Oui, mon commandant. Il y en a même davantage. Elles se rapprochent et ne sont plus qu'à deux kilomètres environ. »

Je coupai et me mis en contact avec Bertrand.

« Batteries... feu ! criai-je. Tout le tour du périmètre ! Trois coups à la seconde, dans un rayon de deux kilomètres.

— À vos ordres, mon commandant », entendis-je, et quinze secondes plus tard les deux grosses pièces d'artillerie se mirent à cracher le feu. Des zigzags lumineux zébrèrent le désert.

Mais ces éclairs successifs ne révélèrent rien. Pas plus que le projecteur. Les hommes se mirent à murmurer.

J'appelai à nouveau le radar.

« C'est toujours pareil, mon commandant. Ça bouge. Les coups de feu n'ont rien arrêté.

— Quelle est la distance maintenant ? demandai-je.

— Un kilomètre environ. »

Je coupai et appelai le maître d'équipage.

« Feu ! Réduisez le rayon de moitié. Trois salves !

— Bien, mon commandant ! »

Aussitôt les deux grosses pièces se mirent à cracher le feu. Les zigzags lumineux étaient si rapprochés qu'ils formèrent un îlot ininterrompu de lumière. Éclipsant le projecteur, ils inondèrent de clarté tout le désert.

Pourtant personne ne vit rien.

Le radar se mit à appeler. La voix du jeune homme tremblait d'émotion :

« Commandant, il n'y a plus qu'une ombre, mais elle est énorme. Les autres ont disparu. Celle-ci est extraordinaire !

— À quelle distance, et où ?

— Tout près. À une centaine de mètres. »

Il m'indiqua une position qui correspondait à l'endroit de la clôture par où le meurtrier d'Yves avait pénétré dans le camp.

Je me mis en communication avec André Farman et lui donnai l'ordre de faire reculer les hommes jusqu'au vaisseau.

La manœuvre de repli fut vite exécutée. Depuis que les canons étaient arrêtés, une nuit totale régnait sur le désert, sauf là où le projecteur coupait la masse épaisse des ténèbres tel un couteau d'acier.

Je prenais contact avec le poste d'artillerie quand la clôture électrifiée se mit à fonctionner en s'éclairant sur une partie seulement.

Mon récepteur fit entendre la voix de Bertrand.

« Deux salves sur la partie éclairée de la clôture ! » lançai-je.

Pendant que je parlais, l'un des piliers se mit à fléchir et à fondre.

Je jetai à André l'ordre d'ouvrir le feu général. Je me tenais au milieu de la passerelle, regardant la partie de la clôture qui se

trouvait dans le faisceau lumineux et qui s'étendait sur environ vingt mètres carrés. Les coups de canon retentirent, doublés de ceux des fusils Colt-Vickers et de pistolets désintégrateurs, dirigés tous vers la même cible : la partie éclairée de la clôture.

Une lumière aveuglante jaillit. S'il y avait eu là une souris, nous l'aurions vue.

Mais, comme je l'avais bien prévu, nous n'aperçûmes rien.

Tout à coup, l'un des hommes postés à droite de la passerelle cessa de tirer.

C'était Grey. Comme je me trouvais tout près, je pus entendre ses cris malgré la canonnade.

« Les empreintes ! hurla-t-il. Regardez les empreintes ! »

Oui, les empreintes étaient là, identiques à celles que nous avions relevées la veille. Mais cette fois, elles se formaient dans le sable sous nos yeux sans que nous puissions voir qui les laissait. La première se creusa à l'intérieur du périmètre, à quelques pas de la clôture.

La seconde apparut à trois mètres de distance, dans notre direction.

Farman avait dû les remarquer, lui aussi. Je l'entendis crier, puis je le vis courir comme un dératé vers l'endroit où le pas s'était posé. Il portait à la main une torche nucléaire, dont la flamme bleue le précédait de plusieurs mètres. Il se disait sans doute que si les coups de feu n'atteignaient pas notre invisible ennemi, cette arme atomique ne pouvait le manquer.

Je l'appelai mais il ne s'arrêta pas. M'élançant au bas de la passerelle je voulus courir à sa poursuite.

Mais il était trop tard. Il s'immobilisa à trois mètres de la dernière empreinte, laissant échapper de ses mains la torche nucléaire. Son corps se plia, s'arqua en arrière, ses pieds quittèrent le sol. Il commença à s'élever dans l'air, de plus en plus haut. Tout en s'élevant, il ruait des jambes et battait des bras.

Je regardais, impuissant, mon astrogateur qui flottait dans l'air, pareil à un ballon en baudruche.

Les paroles de Morbius résonnèrent à nouveau en moi : « Telle une poupée en chiffon déchirée par un enfant méchant. »

André montait toujours dans l'air, agitant désespérément la tête, les bras et les jambes. Puis, tout à coup, il fut projeté violemment contre la paroi de l'astronef, juste au-dessus de la rangée des hommes qu'il venait de commander...

Le choc fut tel que je sentis la passerelle vibrer au-dessus de moi.

Ce qui restait du corps écrasé retomba sur la table comme un sac vide.

Les hommes se dispersèrent dans tous les sens. Je lançai cependant l'ordre de regagner le vaisseau. La canonnade avait cessé et la plupart durent m'entendre. Quant aux autres, ils virent le geste par lequel je leur indiquais la passerelle.

L'équipage se rassembla rapidement et j'essayai de le protéger contre une attaque soudaine en tirant une salve de mon Colt-Vickers, précaution puérile, je le reconnais.

Deux hommes manquaient dans le groupe dont je dirigeais la retraite. Pris de panique à la vue de Farman flottant dans l'air, ils s'étaient éloignés un peu trop et n'avaient pas eu le temps de rattraper le reste de l'équipage. L'un d'eux était Grey. Il arrivait maintenant en courant et avait déjà un pied sur la passerelle quand la chose terrible se produisit.

Une nouvelle empreinte apparut plus près du vaisseau, Grey poussa un cri et tomba, le visage dans le sable. Son corps s'aplatit comme si un poids immense s'était abattu sur lui pour l'écraser. Le sable le recouvrit rapidement, ne laissant apparaître qu'un pied qui, de loin, faisait penser à une branche morte.

Le second retardataire fut attaqué au milieu de la passerelle. Il poussa un cri de terreur, mais déjà une force invisible le soulevait dans l'air en le balançant comme un fétu.

Dans l'instant qui suivit se produisit quelque chose que je ne pourrai jamais oublier. Alors qu'il flottait à une dizaine de mètres au-dessus du sol, l'homme fut littéralement déchiqueté.

Ses restes retombèrent en pluie sur le sable.

« Une poupée de chiffon... »

J'entendis quelqu'un m'appeler du bord de l'astronef. Bertrand apparut au sommet de la passerelle et se mit à tirer. Je

continuai à monter à reculons aussi vite que je pus. C'était sans doute à mon tour maintenant d'être attaqué.

Une nouvelle empreinte surgit. Puis une autre. L'agresseur invisible semblait se diriger vers moi. J'entendais déjà son souffle puissant...

Le maître d'équipage se mit à descendre la passerelle. Je lui criai de reculer, mais il s'arrêta simplement sans cesser de décharger son pistolet désintégrateur. Peine perdue. Je tirai, moi aussi. Sans résultat.

Tout à coup, le faisceau du projecteur glissa entre la passerelle et moi. Il n'y avait rien entre cette lumière et l'endroit où je me trouvais. Mais à l'extrémité de la passerelle qui se perdait dans l'ombre, je vis quelque chose. Ou du moins j'eus l'impression de voir...

C'était une masse aux contours vagues et mouvants. Qui sait d'ailleurs quelle était, dans cette vision, la part de mon imagination.

Cette masse était là, tout près, immense, infinie. Elle m'entourait de toutes parts... Je m'abîmais en elle...

J'étais comme paralysé, incapable de faire un mouvement. Avais-je peur ? Je ne le crois pas. J'étais au-delà de la peur. Mais je restai cloué sur place, sans pouvoir bouger.

La brume qui obscurcissait ma vue se dissipa peu à peu. Et je ne vis plus que le faisceau de lumière du projecteur. Plus rien ne s'interposait entre cette lumière et moi. Rien. Pas même une chose invisible.

Les empreintes sur le sable avaient disparu.

Je savais ce qui les avait fait disparaître. J'aurais été bien en peine de dire comment je l'avais su, mais j'en avais une certitude absolue. Aucun doute n'était possible.

J'avais senti la « chose » s'éloigner.

Les autres aussi le savaient sans doute. Bertrand descendit la passerelle et accourut vers moi. Je m'appuyai contre la paroi du vaisseau, car mes jambes étaient comme en coton.

Quelques membres de l'équipage voulurent descendre à leur tour, mais je dis à Bertrand de le leur interdire. Je me redressai et m'engageai sur la passerelle pour monter à bord de l'astronef. Voyant que mes jambes fléchissaient, Bertrand voulut me

soutenir, je le repoussais. Serrant les dents, je rassemblai toutes mes forces et marchai d'un pas aussi ferme que possible vers les hommes qui m'attendaient.

VI

Je ne sais combien de temps il nous fallut pour retrouver notre sang-froid. Peut-être une heure. Peut-être davantage. Dès que la passerelle fut rentrée et toutes les issues du vaisseau hermétiquement closes, les hommes se sentirent un peu plus en sécurité. Les vieux aventuriers de l'Espace tenaient évidemment mieux le coup que les débutants.

Je fis distribuer des rations doubles d'alcool et confiai les garçons les plus fortement secoués aux soins de l'assistant du docteur Ostrow. Le cuisinier reçut l'ordre de préparer une grosse marmite de café.

Dès que je pus regagner ma cabine, je m'y enfermai et tournai le bouton de mon audi-vidéo pour contacter le docteur.

Je ne reçus pas de réponse.

Je maintins la sonnerie pendant dix minutes, sans obtenir le moindre signe d'Ostrow.

La maison de Morbius aurait-elle reçu, elle aussi, la visite de l'invisible agresseur ? En pensant à Altaïra, je craignis de perdre la raison.

Mais cette crainte ne me fit pas abandonner mon projet. Au contraire, elle en rendait l'exécution plus urgente encore.

J'allai trouver Bertrand au poste central de commande et lui demandai de convoquer tout l'équipage à la seule exception des techniciens occupés à placer le noyau.

Douze hommes se rendirent à l'appel. Lorsqu'ils furent réunis, je leur exposai brièvement la situation en soulignant que nous avions deux tâches à remplir d'urgence : remettre notre astronef en état de marche et faire venir le docteur Ostrow et les deux survivants du *Bellérophon*.

« Notre équipage a perdu quatre hommes, dis-je, et chacun de vous remplit une fonction importante. Je vais donc confier le commandement au maître d'équipage pour aller chercher le docteur et les autres. »

Cela me semblait être la seule solution raisonnable. Je connaissais le chemin et je connaissais aussi Morbius. De plus, j'avais l'autorité nécessaire pour traiter avec lui. Si je ne me rendais pas moi-même auprès de lui, je devrais déléguer au moins deux hommes. Et chaque paire de bras était précieuse au camp. Je terminai donc mon discours ainsi :

« Je vous recommande de rester dans toute la mesure du possible à bord. Et n'oubliez pas qu'il ne tient qu'à vous que nous quittions cette planète le plus vite possible. Faites diligence ! »

Ma déclaration ne suscita pas le moindre commentaire. Je vérifiai mon équipement et demandai à Bertrand de m'accompagner jusqu'à la sortie.

« Je pense que nous devrions être prêts à décoller dans quelques heures, dis-je. Si je ne vous contacte pas d'ici là, mettez-vous en rapport avec moi. Et si une nouvelle agression a lieu avant que les travaux soient terminés, eh bien... restez dedans et faites pour le mieux. Je m'en remets à votre jugement. Au cas où une agression se produirait à un moment où l'astronef serait déjà en état de marche, n'hésitez pas à décoller. Prenez le maximum d'altitude et croisez tout en essayant de me contacter. Prenez Starza comme pilote et Levin comme astrogateur. Au cas où vous seriez obligés de partir sans moi, gardez ces deux hommes à ces postes jusqu'au bout du voyage. On peut leur faire confiance. Comme ingénieur en chef, prenez Newski. Je pense que je n'oublie rien. »

Bertrand enleva la barre de la porte d'entrée, ouvrit et jeta un regard inquiet dehors. Je l'écartai pour passer.

« Bonne chance, mon commandant », entendis-je, cependant que je descendais la passerelle pour courir au tracteur.

8 - LE COMMANDANT JEAN-JACQUES ADAMS (fin)

I

Je roulais avec les phares éteints, à la lumière des deux lunes vertes. Plus je m'approchais de mon but, et plus je me sentais inquiet. Je ne parvenais pas à écarter de mon esprit l'idée que si je m'étais mis en rapport avec le docteur un peu plus tôt, il aurait pu sans doute regagner l'astronef à temps avec Altaïra – et peut-être avec Morbius – en se faisant conduire par Robby.

J'avais perdu un temps précieux. Qui sait s'ils n'étaient pas maintenant en danger !

Après avoir franchi le contrefort rocheux, je descendis dans la vallée à une vitesse telle que mon tracteur semblait voler littéralement au-dessus du sol.

Pour prendre le virage avant de m'engager dans le taillis, je dus freiner. Je le pris néanmoins trop vite et la voiture eut une secousse si forte que je crus un instant à un accident sérieux. Je ressentis une douleur à la nuque, mais c'était sans gravité. Le moteur avait tenu le coup et l'instant d'après le tracteur roulait normalement au ralenti cette fois.

Sorti du bois, je vis que les fenêtres étaient éclairées. Je freinai si fort que les roues grincèrent bruyamment. Au pas de course, je traversai le patio, me dirigeant vers le portail. Mes pas résonnaient sur le dallage.

J'étais sur le point de pousser le battant quand celui-ci s'écarta, livrant passage à Altaïra.

Elle était donc saine et sauve !

Incapable de prononcer un mot, je la pris dans mes bras. Un grand bonheur m'envahit.

Altaïra ne comprenait pas la cause de mon émoi. Elle devinait bien que j'étais inquiet pour elle, mais sans connaître la raison de cette appréhension.

Mais l'heure n'était pas aux vains discours. J'entraînai Altaïra à l'intérieur de la maison et tirai la porte. Aussitôt je me mis à la questionner.

« Où est le docteur Ostrow ? Où est votre père ? Comment va-t-il ? Il ne vous est arrivé rien de mal ?

— Mon père va beaucoup mieux. Il a dormi un peu et maintenant il est éveillé dans sa chambre.

— Et Ostrow ? »

Le visage de la jeune fille se rembrunit :

« Je crois qu'il est au laboratoire. Il y est retourné plusieurs fois. Si mon père le savait, il serait très fâché. »

J'avais encore une question à poser, de tout autre nature.

« Altaïra, il faut que vous me répondiez franchement. Que savez-vous de ce laboratoire ? Que s'y passe-t-il ?

— Je ne sais que ce que mon père m'en dit, fit-elle d'un air soucieux. C'est un ancien laboratoire des Krells où mon père travaille souvent. Il cherche à découvrir les secrets de leur civilisation. »

Elle eut un frisson, puis ajouta d'une voix faible :

« Je n'aime pas cet endroit-là. Il ne faut pas y aller...

— Moi non plus, je ne l'aime pas, Altaïra. Il faut faire sortir le docteur Ostrow de là-bas. »

Nous traversâmes le salon et pénétrâmes dans le cabinet de travail. La porte donnant à l'intérieur du rocher était ouverte.

« Attendez-moi là, Altaïra, dis-je en m'engageant sous la voûte.

— Non, protesta-t-elle d'une voix légèrement tremblante. Je viens avec vous. »

Tout à coup des pas résonnèrent dans la galerie. C'était le docteur Ostrow qui s'approchait. J'allais parler, mais ma voix s'étrangla dans mon gosier, tant je fus frappé par l'aspect du docteur.

Voûté, chancelant, il semblait vieilli de dix ans. Il avait aux tempes des taches sombres, comme des meurtrissures ou des brûlures.

Il me sourit mais même ce sourire me parut étranger.

« C'est vous, Jean-Jacques, dit-il. Je savais que vous alliez venir. »

Sa voix aussi avait vieilli. Il entra dans le cabinet de travail, mais ses jambes ne le portaient plus. Il tituba et serait tombé si je ne l'avais pas soutenu.

Comme il me parut léger ! Je le transportai sur le divan qui se trouvait là, contre un mur. Altaïra courut dans le salon et revint avec un coussin.

« Docteur, vous ne m'avez pas écouté. Je vous avais recommandé de ne pas vous exposer. »

L'origine des ecchymoses sur ses tempes n'était que trop évidente. Elles étaient causées par les électrodes des Krells.

Il ne me répondit qu'une fois allongé.

« Pardonnez-moi, Jean-Jacques, dit-il d'un ton extrêmement las. C'est curieux... c'est vous qui aviez raison... »

Il regardait Altaïra. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, mais quoi qu'il en fût, j'étais navré de le voir dans cet état. Je demandai à Altaïra de lui apporter quelque chose pour le fortifier. Du vin, peut-être.

Lorsqu'elle se fut éloignée, je m'assis sur le bord du lit. Le docteur posa la main sur mon bras et dit :

« Vite ! Avant qu'elle revienne... Vous aviez raison en ce qui concerne Morbius. Mais il ne s'en doute pas lui-même. »

Il fit un effort pour se dresser sur son séant, mais sa tête retomba sur le coussin. Ses paupières se refermèrent et son teint parut encore plus terreux. Il respirait lentement et à grand-peine.

« Pas trop longtemps..., murmura-t-il. Cette fois, je suis resté trop... Je me rendais compte, mais c'était plus fort que moi. »

Il essaya à nouveau de s'asseoir, mais je l'obligeai à rester allongé.

« Jean-Jacques, dit-il d'une voix blanche. Je connais... les réponses à toutes les questions. Je les ai écrites pour le cas où... »

Son teint vira au jaune et les meurtrissures de ses tempes noircirent.

Altaïra revint. S'agenouillant près du divan, elle glissa un bras sous le cou du docteur pour soulever sa tête, tandis que de l'autre main elle approchait un verre de ses lèvres.

« Buvez un peu, je vous en prie », pria-t-elle.

Ostrow ouvrit les yeux et sourit à la jeune fille. Cette fois je reconnus son sourire familier.

« Trop tard... mon enfant... », murmura-t-il.

Il tourna le regard vers moi et je m'approchai pour mieux l'entendre.

« Jean-Jacques, sur la table... près... près de... »

Sa voix s'éteignit. Ses lèvres continuaient à remuer mais sans laisser passer le moindre son. Il ferma les yeux et poussa un profond soupir suivi d'une sorte de râle.

« Docteur, docteur ! » dis-je, saisi de frayeur. Son visage grimaça. Il fit un ultime effort pour parler.

« Près de la porte... la porte des Krells. »

Un râle étouffa ses paroles et son corps fut secoué par un soubresaut. Je croyais qu'il rendait l'âme.

Peu après, il ouvrit cependant les yeux comme pour fixer quelqu'un ou quelque chose. Ce n'était pas Altaïra qu'il regardait. Ce n'était pas moi non plus. Il regardait quelque chose que nous ne pouvions voir.

Il sourit. Et, chose étrange, ce sourire semblait lui rendre sa jeunesse.

« Caroline ! » dit-il.

Sa voix sonnait clair. C'était la voix d'un jeune homme.

Un nouveau soubresaut, et sa tête retomba, inerte.

C'était fini. J'appliquai ma tête contre sa poitrine avec le vague espoir d'entendre les battements de son cœur. Mais au fond je savais qu'il avait cessé de vivre.

Je me redressai lentement. Des larmes brillaient dans les yeux d'Altaïra.

Ce n'était pas première fois que je voyais mourir un homme, ni même un ami. Et je venais de perdre mes deux autres amis et compagnons de route. Pourtant l'émotion qui m'étreignit devant la mort du docteur Ostrow ne pouvait se comparer à aucun des sentiments que j'avais éprouvés jusque-là. Je mis un long moment à me ressaisir. Quand j'eus retrouvé l'usage de la parole je me tournai vers Altaïra :

« Il faut le couvrir maintenant », dis-je.

Ma propre voix sonnait bizarrement à mes oreilles.

Sans un mot, Altaïra prit mon visage entre ses mains et m'embrassa.

Puis elle sortit.

Je ne me sentais pas la force de regarder le mort. M'éloignant de lui, je tâchai de mettre un peu d'ordre dans mes idées.

Avant d'expirer il m'avait parlé d'une porte. La porte des Krells. Il aurait écrit quelque chose... La réponse à toutes les questions.

Une idée me traversa l'esprit. L'écriture symbolique des Krells dont nous avait parlé Morbius !

Je courus vers la porte qui s'ouvrait dans le rocher, glissai sous la voûte et dévalai le couloir en courant.

Une minute plus tard, j'étais dans le laboratoire, près du siège où Morbius nous avait expliqué le fonctionnement de cette machine maudite.

La vue de ce lieu me donnait le frisson. Tout m'effrayait : depuis les lumières clignotantes dans les tubes électroniques jusqu'à la fameuse « bibliothèque » de Morbius, pareille à un orgue doré. Mais surtout le fauteuil diabolique qui semblait me tendre les bras.

Le casque était suspendu sur un crochet, les bras étaient pliés avec ces électrodes qui me rappelèrent les meurtrissures sur les tempes du docteur Ostrow.

Je trouvai aussi là ma ceinture à audi-vidéo, et à côté une boîte carrée surmontée de quelque chose qui ressemblait à un livre.

Je pris l'objet. C'était un gros carnet recouvert de cuir où était gravé le nom d'Ostrow.

Je l'ouvris. La moitié des pages étaient arrachées et la première de celles qui restaient portait mon nom, tracée de la belle écriture régulière du médecin du bord.

« Au commandant Jean-Jacques Adams », lis-je, et un peu plus bas : « Cher Jean-Jacques. »

Cela commençait comme une lettre et se poursuivait sur plusieurs pages. Je glissai le carnet dans ma poche pour aller le lire ailleurs.

Sur le point de partir, je me rappelai la boîte. Je revins donc sur mes pas pour la prendre. Elle était en plastique et assez lourde. Cela devait être la trousse du docteur.

Je l'ouvris. Elle contenait une pile de documents krells consistant en fines feuilles métalliques, et accompagnés d'un mot d'Ostrow. Il était ainsi libellé :

« Jean-Jacques, s'il m'arrivait quelque chose, GARDEZ ceci ! Il y a là l'explication d'un incroyable système d'ondes micro-cérébrales. NE PERDEZ PAS CES DOCUMENTS ! »

La boîte à la main, je courus vers la maison comme un fou. La peur me donnait des ailes. Mes pas éveillaient un écho sonore dans le couloir rocheux. Ayant franchi la voûte, je me retrouvai dans le cabinet de travail de Morbius. Je poussai un soupir de soulagement.

Altaïra était occupée à étendre une couverture blanche sur le corps du docteur. Elle posa sur moi un regard interrogateur. Je tirai de ma poche le carnet et le lui tendis.

« Le docteur Ostrow m'a laissé une lettre, dis-je.

— Vous devriez la lire tout de suite », fit-elle.

Tandis qu'elle finissait de recouvrir la tête d'Ostrow de la couverture faite dans un tissu extraordinairement souple et lumineux, j'allai m'asseoir sur un coin de la table de travail et me plongeai dans la lecture de la lettre...

II

« Mon cher Jean-Jacques,

« Tout ce que je vais écrire est peut-être superflu. Mais je tiens à le faire pour le cas où je commettrais une erreur en prolongeant trop mon épreuve-choc à l'aide de l'« éducateur de l'intelligence ».

« Il faut que vous sachiez avant tout que je n'ai nullement l'ambition d'assimiler la science des Krells. Ce serait passionnant, bien sûr, mais je n'en ai plus le temps. Ce que je peux faire, en revanche, c'est accroître mes facultés

intellectuelles. L'effet que produit sur moi cette machine tient du miracle. Bien que je me sois contenté de séances extrêmement courtes, mon esprit a centuplé, sinon plus, sa capacité de compréhension, et cela dans tous les domaines. Des problèmes qui me semblaient insolubles il y a quelques heures, me paraissent maintenant d'une simplicité enfantine !

« Une comparaison vous fera peut-être mieux saisir la métamorphose que je suis en train de subir. Cet appareil a développé mon cerveau comme un extenseur magique le ferait pour les muscles. À chaque exercice, on sent augmenter sa force. Avant le premier essai, on ne parvient pas à soulever cent kilos. Au bout de quelques séances, on soulève ce poids avec son petit doigt.

« Je ne sais si cet exemple est assez frappant, mais il devra suffire. Cette chose que nous appelons « temps » me manque pour m'étendre sur ce sujet.

« Passons maintenant à nos problèmes, qui sont surtout les vôtres.

« Morbius, que je ne croyais pas menteur, a fait pourtant un mensonge. Et un mensonge de taille. Il nous a affirmé qu'il ignorait quel était le but final des Krells.

« Ce but, il le connaissait. C'était aussi le sien. Car, dans sa folie des grandeurs, il se considère comme le seul héritier légitime de la race des Krells.

« Ce but peut s'énoncer en une formule fort simple. Mais l'idée est si hardie et si vaste qu'elle mérite qu'on s'y arrête un peu.

« Il s'agit de *créer la vie*.

« Non point de reproduire les fonctions biologiques des organismes vivants, mais de créer ceux-ci au sens propre du mot. Non point en éprouvette ou sur un terrain d'expérimentation, mais par la force de l'esprit.

« Mesurez-vous, Jean-Jacques, la portée de ce que je viens de dire ?

« Les Krells étaient parvenus au faîte de leur civilisation. Il ne leur restait plus qu'à accomplir d'ultimes conquêtes...

« Morbius, lui, n'a aucune excuse, sinon celle de la maladie. Car il est malade : son cerveau est atteint. Ce mal-là est le pire

de tous. Et plus l'esprit est évolué, plus le mal qui le frappe est terrible.

« Songez seulement, Jean-Jacques, songez à ceci :

« Créer la vie, la vie sous toutes ses formes, par la seule puissance de l'esprit !

« Usurper en somme les prérogatives du Créateur de l'univers. En d'autres termes, les Krells prétendaient se substituer à Dieu.

« Vous hésitez peut-être à croire que Morbius se soit assigné ce but grandiose et insensé. C'est pourtant la vérité. Vous en avez eu vous-même la preuve...

« Je veux parler des animaux d'Altaïra, qui, selon les propres dires de celle-ci, ne se trouvaient pas là quand elle était enfant.

« Ces animaux sont le résultat des expériences auxquelles Morbius s'est livré. Il a créé les animaux pour éprouver la puissance de son esprit, mais aussi pour donner des compagnons à sa fille.

« L'autopsie que j'ai pratiquée sur le ouistiti aurait dû me faire soupçonner la vérité. Car cet être vivant ne pouvait être la créature de Dieu.

« Il ne vivait qu'en fonction du pouvoir spirituel de Morbius. Celui-ci avait créé le singe tel qu'il le voyait dans sa mémoire, c'est-à-dire tout en surface.

« Grâce à la compréhension que je viens d'acquérir, je sais maintenant que notre esprit n'a pas deux dimensions, comme le croient nos psychologues, mais bien *trois*. Nous connaissons le « conscient » et le « subconscient », mais nous ne soupçonnons pas l'existence de l'« esprit intermédiaire ».

« C'est cet esprit intermédiaire qui régit les pensées écartées, volontairement ou non, par l'esprit conscient. Les pensées oubliées ou ayant fait place à des préoccupations nouvelles.

« Réfléchissez bien à ce que je viens d'écrire. Cela vous fournira la réponse à des tas de questions que vous avez renvoyées à votre esprit intermédiaire. Par exemple : pourquoi les animaux d'Altaïra ont-ils une coloration convenant à la Terre, et non à cette planète ? Et pourquoi le tigre a-t-il attaqué Altaïra lorsque vous lui avez déclaré votre amour ?...

« Voici pour l'aspect théorique du problème. Nous en arrivons à l'aspect pratique, qui vous intéresse davantage.

« Mais quelques mots d'introduction s'imposent.

« Les Krells, ivres de leur triomphe, cherchèrent à égaler Dieu. Ils furent anéantis.

« Morbius, en proie à la folie des grandeurs, veut à son tour rivaliser avec le Créateur. Il n'a pas encore payé de sa vie cette insolence, mais il s'approche de ce dénouement à grands pas.

« Aucun document – et pour cause – ne relate les circonstances de l'anéantissement des Krells. Mais il me semble détenir la clé de cette énigme.

« Lorsque le pouvoir de l'esprit conscient atteint un niveau tel qu'il peut créer la vie, la puissance du subconscient ne doit pas être négligée.

« Or, les Krells ignoraient cette puissance. C'était leur grande lacune. Ils comptaient sans cette force, reconnue par nos psychologues, et ne se doutaient pas, par conséquent, que le subconscient, en tant que l'envers du conscient, pouvait créer l'antithèse de ce que l'esprit – conscient ou intermédiaire – conçoit de façon positive.

« Les Krells ne soupçonnaient pas l'existence de ce que nos psychologues appellent « ça », c'est-à-dire la masse fondamentale des tendances vitales qui donnent naissance à l'*ego* et à la *libido*. Autrement dit, des impulsions bestiales, essentiellement égocentriques, qui se trouvent à la base de toute créature douée d'intelligence...

« Imaginez la puissance collective des esprits d'une race capable d'imiter les démarches du Créateur. Quoi de plus logique que de supposer que, parallèlement, le « subconscient », le « ça » se soit développé au point de parvenir à l'autogenèse.

« Le résultat ? L'apparition d'une horde de monstres effrayants qui menacent leurs créateurs inconscients et sans défense. Des monstres réalisant, dans toute leur horreur, les instincts les plus vils des êtres complexes que sont les humains et représentent en quelque sorte le revers de leur nature. Des monstres concrets et pourtant impalpables. Des monstres disposant d'une force physique illimitée qui leur permet de poursuivre une œuvre de destruction, alors qu'eux-mêmes

échappent à la destruction, étant dépourvus de substance physique.

« Effroyable hypothèse, n'est-ce pas, Jean-Jacques ? J'ai pourtant la conviction qu'elle correspond à la réalité et donne l'explication de la soudaine disparition des Krells. Et elle éclaire aussi d'un jour nouveau certaines phases de l'existence de Morbius sur cette planète...

« Je comprends tout cela mieux encore grâce à ce merveilleux appareil éducateur de l'intelligence à l'action duquel je compte bien me soumettre encore... »

III

La lettre s'interrompait là. Il y avait bien ensuite une page ajoutée plus tard, mais l'écriture en était si irrégulière, si désordonnée qu'il fallait beaucoup de temps pour la déchiffrer.

Tout à coup, je sentis une main se poser sur mon bras. Je sursautai comme au sortir d'un rêve. C'était Altaïra qui venait de s'approcher de moi.

J'essayai de sourire, mais je ne crois pas y avoir réussi.

La lettre du docteur Ostrow m'avait complètement désarçonné. C'était comme si je m'étais soumis moi-même à l'action de l'appareil magique. Mon front ruisselait de sueur.

« Qu'y a-t-il ? demanda Altaïra, Que contient cette lettre ? »

Elle tremblait de peur. Je l'entourai de mes bras pour la rassurer.

À ce moment, le professeur entra.

À notre vue, il s'immobilisa. Une profonde métamorphose s'était opérée dans sa physionomie. Il était ridé et des cernes s'étaient creusés sous ses yeux. Ses cheveux avaient beaucoup blanchi.

« Père ! » s'écria Altaïra.

Je fis un geste pour m'écartier mais elle me retint et se serra même contre moi.

Morbius jeta un regard sur le divan, une grimace tordit ses lèvres, il saisit l'extrémité de la couverture et l'écarta en découvrant la tête du docteur Ostrow.

Il le contempla un long moment, toucha ses tempes à l'endroit où les électrodes avaient laissé des taches sombres.

« L'imbécile ! dit-il. Il a voulu jouer avec le feu ! »

Altaïra s'écarta légèrement. Elle devinait ce que j'allais faire.

Je m'approchai du divan pour ramener la couverture sur le visage du mort, puis regardai Morbius sans mot dire. Ce fut lui qui parla :

« Que faites-vous ici, commandant ?

— Je suis venu pour vous chercher. Je vous ramène sur la Terre, que vous le vouliez ou non.

— Et Altaïra ?

— Je l'emmène avec moi. Elle serait venue d'ailleurs de toute manière », dis-je, en insistant sur les derniers mots.

Il s'approcha d'elle et je voulus en faire autant, mais je me ravisai.

« Altaïra, tu veux suivre cet homme ? demanda-t-il.

— Oui, père.

— Même si je te l'interdis ? Tu serais prête à m'abandonner ? À me laisser seul ici ? »

Elle soutint le regard de son père sans broncher.

« Oui père, dit-elle. Je ne puis faire autrement. »

Je ne voyais Morbius que de profil, mais l'effet produit sur lui par la réponse de sa fille ne m'échappa pas. Les muscles de son visage se contractèrent curieusement.

Quelque chose se passait, non point en lui, mais plutôt autour de lui, dans une « aura » qui faisait partie de sa personne, j'en étais certain sans pouvoir me l'expliquer.

Je m'approchai de Morbius et posai la main sur son épaule.

« Êtes-vous prêt ? demandai-je. Nous retournons à bord. »

Il haussa les épaules et me lança un regard foudroyant.

« Vous prétendez m'emmener de force ? Ha ! Regardez donc ce que deviennent les insensés qui veulent se mêler de ce qu'ils ne peuvent comprendre. »

Il me montrait le divan où le docteur Ostrow gisait mort.

« Et vous, professeur Morbius ? dis-je. Êtes-vous sûr de respecter les limites de la raison ? »

Ce fut tout ce que je dis, car je ne voulais pas le heurter.

Je remarquai que l'attention d'Altaïra venait d'être attirée par quelque chose derrière la fenêtre, mais je n'eus pas le temps de voir ce que c'était. Il me fallait m'occuper de Morbius.

« Cet homme que vous qualifiez d'imbécile a découvert, lui, la raison de la disparition des Krells. Il a découvert aussi le but qu'ils poursuivaient. Il vous a percé à jour. Le secret que vous refusiez de nous livrer, il l'a surpris. »

Je pris sur la table le carnet d'Ostrow et le tendis à Morbius. J'eusse préféré le faire en l'absence d'Altaïra, mais je ne n'avais pas le choix.

Il voulut m'empêcher de lire, mais je tins bon. Et je donnai lecture des passages que je tenais à lui faire connaître, en omettant les autres.

Il tremblait comme en proie à une forte fièvre.

« C'est de la folie ! répétait-il. Les divagations d'un dément ! »

Son regard m'inquiétait. De nouveau j'eus le sentiment que quelque chose se passait autour de lui.

« Ostrow a écrit encore autre chose, dis-je. Je n'ai pas tout lu... »

Un cri poussé soudain par Altaïra m'empêcha d'achever ma phrase. D'un bond je la rejoignis près de la fenêtre. Elle désigna du doigt quelque chose au-delà du taillis.

« Regardez là, dans les arbres ! » Elle se détourna de la fenêtre et cacha son visage contre mon épaule.

Je regardai dans la direction du bois, mais ne vis rien. Tout à coup un arbre, l'un des plus gros, s'écroula, coupé, semblait-il, à peu de distance du sol.

Comme poussé par un ouragan, le tronc tomba dans la direction de la maison. Pourtant pas une feuille n'avait bougé sur les autres arbres. Mais celui-ci, dont le tronc, mesurant au moins deux mètres de diamètre, avait été cassé comme une allumette.

Par quoi ?

Je croyais connaître la réponse à cette question. Je voulus cependant m'en assurer.

Ouvrant le carnet d'Ostrow, je cherchai les dernières pages couvertes d'un griffonnage à peine lisible.

« Les volets ! Les volets ! » murmurait Altaïra.

Elle se précipita dans le salon en appelant Robby.

Morbius ne la suivit pas. Son regard restait fixé sur moi.

Je commençai à lire. Le texte n'était pas bien long. Les caractères étaient mal tracés, mais heureusement ils étaient gros.

Tout à coup la lumière clignota. Les volets obstruèrent toutes les fenêtres. Nous n'étions plus éclairés que par les lampes.

Je posai le carnet sur la table. Morbius avait toujours les yeux rivés sur moi. Il n'avait pas bronché. Maintenant que je savais tout, je ressentais une sorte de malaise. Je n'étais pas autrement surpris, d'ailleurs, car la réalité ne faisait que confirmer mes pressentiments.

« Et voici le fin mot de l'histoire, dis-je en désignant le carnet. Le docteur Ostrow a percé le mystère. Il l'a payé de sa vie, mais il a tout trouvé. Le premier choc que vous avez reçu en vous soumettant à l'action de cet appareil ne vous a révélé que la moitié de la science des Krells... Vous et votre femme, vous ne vouliez pas retourner sur la Terre, mais les autres étaient décidés à repartir. Vous saviez que si leur voyage de retour s'effectuait sans encombre vous n'auriez aucune chance de rester là tranquillement à étudier tous ces secrets. Vous souhaitiez leur mort...

— Taisez-vous ! Taisez-vous donc ! cria Morbius.

— Vous vouliez les voir mourir... Et votre vœu a été exaucé ! C'est vous qui les avez tués ! Votre « ça » a commis ce crime. Il les a mis en pièces. Il les a déchiquetés comme un enfant méchant déchire une poupée de chiffon. Tout comme il a déchiqueté mes amis, cette nuit.

— Taisez-vous !

— Au début, vous ne compreniez pas encore ce qui se passait. Mais par la suite vous avez approfondi la science des Krells. Et vous avez compris la puissance de l'esprit. Ce n'était donc plus votre subconscient qui agissait. La volonté d'écartier tout ce qui

vous gênait avait atteint votre conscient. Seulement, ne pouvant assumer une telle responsabilité, vous l'avez rejetée dans ce que le docteur Ostrow nomme « l'esprit intermédiaire ». Là où viennent se réfugier les pensées que l'on voudrait oublier, sans les enfouir trop profondément. Car il s'agit de pensées que l'on peut désirer retrouver le cas échéant. »

Il me regardait en silence.

Altaïra entra en courant. À la vue de son père, elle s'arrêta et enfouit son visage entre ses mains.

Je continuai à parler à Morbius.

« Vous m'en voulez d'emmener votre fille, je le sais. Et vous en voulez à votre fille parce qu'elle m'a choisi, moi, et non point vous... »

Un bruit bizarre nous parvint du dehors. Un bruit impossible à définir. Ce n'était pas une voix humaine, mais c'est encore à une voix que cela ressemblait le plus.

Altaïra était pâle comme un linge. Elle vint vers moi et jeta ses deux bras autour de mon cou. Elle frissonnait comme une feuille.

Le bruit devint plus intense. Je me souvins du rêve que j'avais fait à bord, rêve hanté par un souffle puissant et inexplicable. Je me souvins aussi de l'effroi de Grey qui avait entendu un souffle pendant qu'il montait la garde. Et le cri affreux qu'il avait poussé avant d'avoir été écrasé dans le sable résonnait encore dans ma tête...

Le bruit se rapprochait. Il était maintenant derrière les fenêtres. Mais celles-ci étaient protégées, Dieu merci, par les puissants volets...

« Morbius, dis-je, ce monstre qui est dehors, c'est vous !... »

Le bruit changea un peu, mais son origine était certainement la même. C'était une sorte de halètement doublé d'un râle.

Morbius se prit la tête entre les mains. Ses doigts semblaient vouloir s'enfoncer dans son crâne. Son visage était défait.

Le bruit, dehors, avait pris une telle ampleur qu'il faisait vibrer la façade de la maison.

« C'est vous, Morbius, répétais-je. Vous avez tué vos amis, et aussi les miens. Et maintenant, c'est à moi que vous vous attaquez. À moi et à votre fille !

— Non !... non !... », protesta Morbius, livide.

Mais il me fallait poursuivre mon terrible réquisitoire. C'était là, je le savais, la seule manière de lui faire reconnaître ses forfaits. De faire pénétrer la vérité dans son conscient.

« Ce crime, une fois conçu, vous l'avez repoussé dans votre esprit intermédiaire. C'était une idée « oubliée ». Pour la faire remonter à la surface, il faut l'intervention du sommeil. Vous le saviez. Votre idée n'était pas enfouie au fond de votre subconscient. Et c'est pour cela que vous refusiez si farouchement de dormir. »

Le bruit secouait maintenant le gros portail. Morbius se précipita vers le salon, courbé en deux. Son corps se tordait comme celui d'un prisonnier que l'on essaie de ligoter.

Laissant Altaïra je courus à sa poursuite. Mais la jeune fille me rejoignit rapidement et me saisit par le poignet. Le pistolet désintégrateur que j'étreignais tomba de ma main.

Toute la maison tremblait maintenant sous l'effet du souffle monstrueux. Une main invisible s'attaquait aux volets qu'elle essayait de démanteler. Puis, après un bref silence, un coup formidable secoua le portail. Le panneau de bois massif gémit dans ses gonds.

Altaïra courut vers le robot, une lueur jaillit de la tête métallique.

Un nouveau coup au portail, un nouveau craquement... Morbius chancela. Je le saisis à bras le corps et me mis à crier, sans savoir quoi.

« Robby ! appela Altaïra, arrête-le !... Il ne faut pas le laisser entrer. »

Tandis que Morbius se débattait entre mes bras, je vis le robot exécuter l'ordre de la jeune fille. Les lumières dansèrent une véritable sarabande dans sa tête, tout comme le premier jour, quand il avait refusé de se servir du pistolet désintégrateur.

Les coups se succédaient à la porte avec un bruit de tonnerre.

« Vous seul pouvez l'arrêter, dis-je à Morbius. Reconnaissez que ce monstre n'est autre que vous. Reconnaissez-le !

— Non... non ! » gémit Morbius.

Le robot n'était qu'une masse de métal inanimée. Altaïra accourut vers moi, blanche de frayeur.

« Allons vite dans la pièce du fond », lui lançai-je, en saisissant à nouveau Morbius.

Il me résista, mais se calma dès que Altaïra lui prit le bras.

Le portail s'écroulait. Sans le voir, nous en fûmes avertis par un fracas soudain. Tandis que nous gagnions le cabinet de travail, je pus entendre le souffle formidable tout près de nous.

Je fis glisser derrière moi la porte coulissante et fermai la serrure. Geste dérisoire mais qui me procura momentanément un sentiment de sécurité.

Altaïra s'efforçait d'entraîner Morbius sous la voûte du couloir creusé dans le roc, sans y parvenir. Je soulevai alors l'homme comme une poupée de son.

« Jean-Jacques, murmura Altaïra, comment ferme-t-on ici ? Il faut fermer cette porte... »

Déjà la porte du cabinet de travail s'effondrait. Et celle qui nous en séparait avait un système de fermeture que je ne connaissais pas.

Morbius se redressa alors, fit un mouvement de la main comme pour faire un signe, puis s'affaissa à nouveau.

Le battant métallique coulissa dans la glissière. Au moment où cette porte se fermait, il me sembla entrevoir une masse sombre de l'autre côté... J'avais aussi entendu quelque chose. Ce n'était pas précisément une voix humaine, mais un son qui ne pouvait être rien d'autre.

J'écartai Morbius et courus vers Altaïra. Elle s'était adossée contre le mur de roc et tremblait de tout son corps. Sans mot dire, elle se blottit contre mon épaule.

La porte métallique fut soudain secouée furieusement, mais elle résista. Morbius eut un haut-le-corps. Il se mit à courir en titubant vers le laboratoire. Je m'élançai à mon tour, suivi d'Altaïra.

Je rattrapai Morbius sur le seuil du laboratoire. Tout y était parfaitement calme. Il était difficile d'imaginer que ce lieu pût être le théâtre d'événements dramatiques.

« Inutile de courir », dis-je, en saisissant Morbius par le bras.

L'expression de son visage me donna le frisson. Je n'eus pas la force de le regarder et détournai les yeux.

« Reconnaissez donc la vérité !criai-je.

— Non ! marmonna-t-il. Il s'en va déjà... Il est parti... »

Je prêtai l'oreille. Le bruit avait disparu.

La porte métallique avait changé de couleur. Du gris sombre elle était passée au rose vif. Elle brillait d'un curieux éclat et continuait à changer de couleur. Bientôt elle devint écarlate.

Une bouffée d'air chaud me frappa au visage.

« Non, Morbius, dis-je, il n'est pas parti. Regardez ça ! »

Il refusa de tourner la tête du côté de la porte mais je l'y obligeai.

Un autre phénomène se produisit alors. Toutes les lampes du laboratoire, tous les relais, tous les tubes de l'énorme jauge centrale s'allumèrent, et toutes ces lumières se mirent à exécuter une danse folle...

« Regardez cette force, dis-je à Morbius. Toute cette énergie se communique à ce monstre qui est dehors... C'est-à-dire à vous... Vous êtes capable de faire l'impossible. Rien ne peut vous en empêcher ! »

Retrouvant toute sa vigueur, Morbius me repoussa sans effort.

« Vous affirmez que je sais. Mais c'est faux ! Je ne sais rien. »

L'air devenait de plus en plus chaud. C'était comme si un torrent de feu bondissait vers nous...

La porte de métal était chauffée à blanc. Elle commençait à fondre. Du métal fondu coula bientôt sur le sol rocheux. Un trou avait apparu au milieu du panneau, qui s'agrandissait à vue d'œil.

« C'est votre dernière chance, Morbius ! Reconnaissez donc que c'est vous ! »

Je ne crois pas qu'il m'ait entendu. Il se tenait immobile, immobile de corps et d'esprit...

Je lançai un rapide regard vers le couloir. Le trou de la porte en fusion s'était étendu à presque toute la surface. Quelque chose remuait au fond...

Il ne me restait plus qu'une solution. J'espérais qu'Altaïra le comprendrait... Je saisis mon pistolet et visai entre les épaules de Morbius...

Mais Altaïra vint s'interposer entre nous.

« Père, dit-elle, Jean-Jacques a raison. Il faut que vous admettiez cela ! »

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour embrasser son père sur la joue.

Le souffle remplissait le couloir. Il s'approchait.

Un changement subit s'opéra en Morbius. Il ne regardait pas sa fille pas plus qu'il ne me regardait moi. En nous faisant un signe de la main, il s'enfonça dans le couloir.

J'enlaçai Altaïra et la détournai pour qu'elle ne pût voir ce que se passait.

Mais moi, je voyais. Ou plutôt, je sentais...

Une chose en tout cas était certaine. Le monstre était là, contre le rocher, face à Morbius, qui se tenait rigide comme taillé lui-même dans le roc. Il levait la tête, comme pour regarder la voûte.

Mes yeux se brouillèrent, un vertige terrible s'empara de moi.

Je sentis le bras d'Altaïra autour de mon cou et l'entendis murmurer :

« Ne regardez pas, chéri... il ne faut pas ! »

Je détournai la tête.

Nous attendîmes ainsi, en silence.

Aucun bruit ne se fit entendre, ou, s'il y en eut un, il ne parvint pas à mes oreilles.

Puis, je ressentis un immense soulagement...

Je tournai la tête, cherchant à voir...

Je ne saurais dire ce que je vis. Mais je savais maintenant.

Je savais que le monstre que Morbius avait affronté avait disparu.

Morbius, lui, ne bougeait pas. Il nous tournait le dos, immobile, la tête penchée sur la poitrine.

Il se retourna lentement et chancela. Puis, il se dirigea vers nous à grand-peine.

Altaïra courut vers lui.

« Père !... Père !... cria-t-elle. Vous n'avez pas eu de mal ?

— Mais non, Altaïra. Ne t'inquiète pas, mon petit. Tu n'auras plus de souci. »

Je m'approchai et vis son visage. Je n'en crus pas mes yeux. Ce visage exprimait maintenant la bonté. Mais il était sans vie, portant l'empreinte d'un épuisement extrême.

Il se pencha vers Altaïra pour l'embrasser.

« Pardonne-moi, mon enfant », murmura-t-il.

Il prononça encore quelques mots, mais si bas que je ne pus les entendre.

« Et maintenant, Altaïra, dit-il après un silence, il faut me laisser partir. »

Sa voix avait pris un accent étrange. Plus rien ne restait en moi de la méfiance et de la peur qu'il m'inspirait.

Il devina sans doute mon sentiment, car il me dit en souriant :

« Venez avec moi un instant, Adams... »

Il s'avança pour gagner le milieu de la pièce. Chaque pas semblait lui coûter un effort infini. Je lui tendis mon bras pour le soutenir.

À mon vif étonnement il s'arrêta à un endroit qui semblait vide. Il désigna pourtant le sol en disant :

« Voulez-vous bien soulever ceci ? »

Il montrait une dalle incrustée dans le rocher. Je me penchai, retirai la dalle du bout des doigts découvrant ainsi l'extrémité d'un commutateur plongeur.

Je lui demandai ce que c'était, mais il ne me répondit pas. Il s'agenouilla avec précaution et tendit la main vers le plongeur.

« Votre astronef est-il prêt à décoller ? » me demanda-t-il.

Le sens de cette question m'échappait. Je répondis néanmoins :

« Oui. Dans une heure au plus tard, nous serons prêts à partir. »

Il sourit pour toute réponse, se pencha et coupa le plomb qui scellait le commutateur. Puis il appuya dessus de toutes ses forces.

Le plongeur s'enfonça.

Toujours à genoux, il leva le regard sur moi, puis le reporta sur Altaïra.

« Dans vingt-quatre heures, la planète Altaïr-4 cessera d'exister... Il faut que d'ici là vous soyez à dix milliards de kilomètres d'ici... »

Il se releva, mais chancela aussitôt et s'affaissa.

Altaïra se pencha sur lui et appuya sa tête contre elle.

« Père... Père... », chuchota-t-elle.

Je le croyais mort, mais il ouvrit encore les yeux et en regardant sa fille :

« Cela devait se terminer comme cela et c'est bien ainsi ! Sois heureuse, mon enfant. Sois heureuse sur la Terre... et oublie les étoiles... »

Extrait du manuel condensé *Le Troisième Millénaire*, par A. G. Yakimara.

(Les passages qui suivent sont empruntés à l'édition microfilmée, revue et corrigée, publiée le 15 Quatuor 2600.)

... L'effroyable explosion cosmique qui a entraîné la désintégration complète de la planète Altaïr-4 put être observée par les astronomes du système solaire. Les témoins de ce spectacle insolite et terrifiant en gardèrent un souvenir vivace...

On crut d'abord à un phénomène naturel. Mais au retour de son expédition, le 20 Sexter 2391, Jean-Jacques Adams, commandant du croiseur C-57-D, révéla l'épopée de la planète disparue.

... Le rapport du commandant Adams, où il était question d'une race anéantie à la suite de conquêtes scientifiques sans précédent dans l'histoire de l'humanité, reçut d'abord un accueil sceptique. Les doutes ne commencèrent à se dissiper que lorsque le grand astronaute eut présenté la pièce à conviction : un extraordinaire robot à l'aspect humain, construit par le professeur Morbius...

Les documents rapportés de la planète Altaïr-4 étaient pourtant assez décevants. Ceux d'entre eux qui exposaient la théorie des ondes micro-cérébrales ne purent être déchiffrés que soixante ans plus tard. Ils constituent la première contribution importante à la science de la transmission mnémo-verbale, c'est-à-dire de la transmission, au moyen d'une onde émise par l'esprit, de n'importe quelle pensée ou sensation dans les termes mêmes qu'aurait employés le sujet émetteur.

Toutefois, le contenu de la plupart des documents ne présentait, au point de vue scientifique, qu'une valeur restreinte. Ils relataient essentiellement les impressions du docteur Ostrow sur la planète Altaïr-4 ainsi que diverses « expériences » du professeur Morbius. Les notes de ce dernier renfermaient peut-être des indications du plus haut intérêt, mais elles n'ont pu être interprétées convenablement en raison de très nombreuses références à des termes krells. Le seul document qui ait pu être transcrit intégralement était le récit de la tournée d'inspection dans les souterrains de la centrale d'énergie krell, que le professeur Morbius avait effectuée en compagnie du docteur Ostrow et du commandant Adams...

L'histoire du croiseur C-57-D donna naissance à une légende romantique. Le mariage du commandant Adams avec la fille d'Edward Morbius, célébré dans l'Espace au cours du voyage de retour de la planète désintégrée y contribua pour une grande part. Pour que cette cérémonie pût revêtir le caractère officiel nécessaire, le jeune marié dut confier, pendant un quart d'heure, le commandement de son astronef à son maître d'équipage, Bertrand Todd...

Vivement déplorée par de nombreux savants, l'autodestruction de la planète Altaïr-4 est au contraire considérée comme un signe de la Providence par l'Église et par les sages.

FIN